

HISTOIRE



NATIONAL
GEOGRAPHIC

N°9 • DÉCEMBRE 2013

MARSEILLE
LA GRECQUE
CITÉ PHOCÉENNE
EN TERRE GAULOISE

ALIÉNOR
D'AQUITAINE
UNE REINE POUR
DEUX ROYAUMES

PALMYRE
LA VILLE DE LA
REINE ZÉNOBIE

GEORGE
WASHINGTON
UN PÈRE FONDATEUR
DE L'AMÉRIQUE

LES ARTISANS DE LA VALLÉE DES ROIS

ILS ONT CREUSÉ ET DÉCORÉ LES TOMBES DES PHARAONS

L 16203 - 9 - F: 5,95 € - RD



N° 9 • DÉCEMBRE 2013 • 5,95 € / BEL: 6,50 € / CH: 11 FS

Exposition

16 octobre 2013 - 6 janvier 2014

Musée national du château de Malmaison

Joséphine & Napoléon

l'hôtel de la rue de la Victoire



www.chateau-malmaison.fr



Musée national des châteaux de
MALMAISON & BOIS-PRÉAU

lintern@ute
.com

HISTOIRE
NATIONALE
GÉOGRAPHIQUE

paris
île-de-france

3

la Croix

Le Souvenir
napoléonien





L'Histoire est peuplée d'hommes et de femmes de l'ombre, qui parfois surgissent à la faveur d'une découverte, retrouvent la lumière et une place dans les livres; ainsi les ouvriers qui construisirent les tombes des puissants pharaons, auxquels **HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC** consacre un dossier ce mois-ci. Ils vivaient à **Deir el-Medineh**, le village des artisans, près de la célèbre Vallée des Rois. Tout destinait ces anonymes à le rester, tant les projecteurs étaient braqués sur les pharaons, leur descendance et leurs trésors. Aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, des archéologues se sont obstinés sur ce terrain plus ingrat. Bien leur en prit. Les traces laissées par ces travailleurs, véritables artistes par ailleurs, apportent un témoignage sur la vie quotidienne du peuple dans l'Égypte antique.

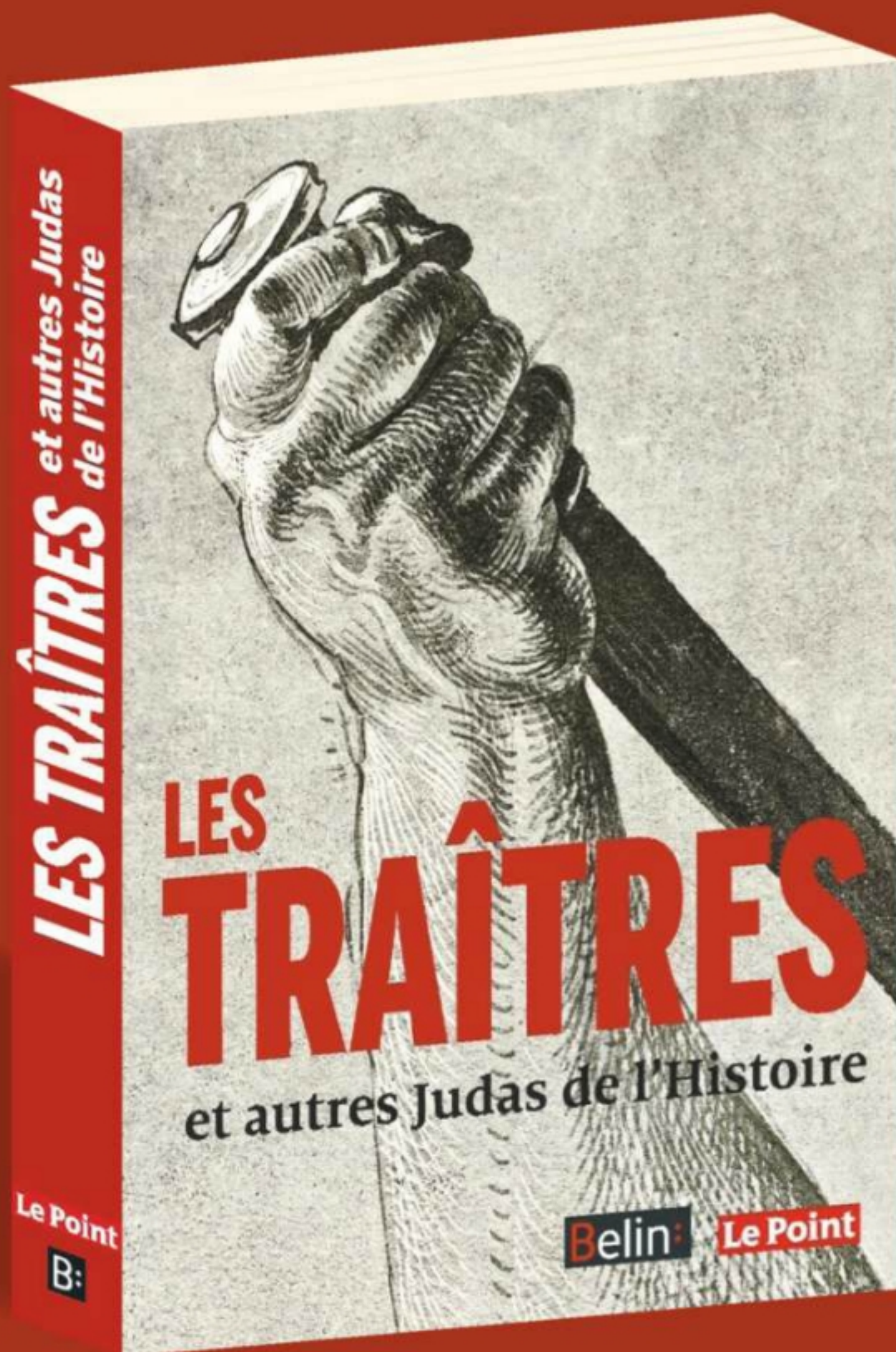
Femme du ^{xiii}^e siècle, **Aliénor d'Aquitaine**, mariée à deux rois, « divorcée » du premier, emprisonnée par le second, aurait également pu tomber dans l'oubli... ou demeurer dans les mémoires comme une femme infidèle, voire une traîtresse, portrait qu'en firent les historiens du ^{xix}^e siècle. Son parcours peu banal montre en réalité



SYLVIE BRIET
Rédactrice en chef

que les femmes occupaient une place non négligeable au cœur des siècles féodaux. Aliénor représente une femme souveraine, autonome et indépendante, un rôle qui devait disparaître progressivement au cours des siècles suivants avec le succès du modèle dynastique exclusivement masculin.

Les 40 plus grands traîtres de l'Histoire



21,00 euros
320 pages



Grand QUIZ des traîtres

sur **facebook**

Des liseuses et de nombreux ouvrages d'histoire* à gagner.

Jouez maintenant sur facebook.com/EditionsBelin 

Jeu gratuit sans obligation d'achat organisé par les Éditions Belin et mis en ligne du 18 octobre au 08 novembre sur www.facebook.com/EditionsBelin. Conditions de validité complètes et règlement du jeu consultables sur www.facebook.com/EditionsBelin.

*Les dotations en jeu sont 3 liseuses Kobo Glo, 30 livres des Éditions Belin (à choisir parmi ces deux titres : *Obama. Guerres et secrets* et *Abraham Lincoln*), des chèques cadeaux...

Belin:

Le Point

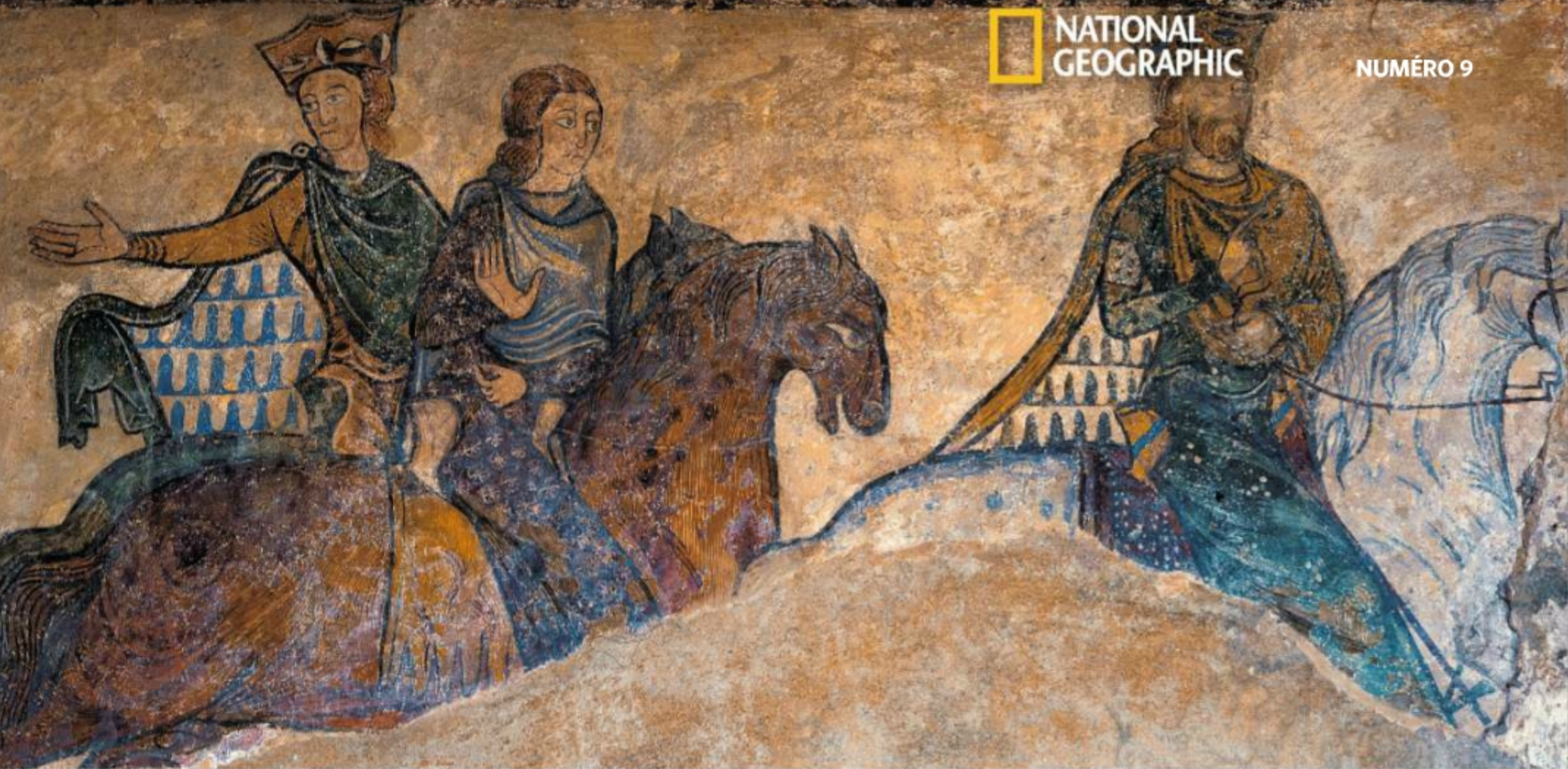
CETTE FRESQUE REPRÉSENTERAIT
ALIÉNOR D'AQUITAINE ET SA BELLE-FILLE,
ISABELLE D'ANGOULÊME, ÉPOUSE
DE JEAN SANS TERRE. CHAPELLE SAINTE-
RADEGONDE, CHINON, XII^e SIÈCLE.

HISTOIRE



NATIONAL
GEOGRAPHIC

NUMÉRO 9



Dossiers

22 Rêves d'empire à Palmyre

Sous le règne de la reine Zénobie, cette ville aurait pu devenir la capitale d'un grand État oriental. **PAR DAVID HERNANDEZ DE LA FUENTE**

34 Les artistes de la Vallée des Rois

Le site de Deir el-Médineh garde les témoignages des artisans qui ont œuvré à la décoration des tombes de la Vallée des Rois. **PAR CÉDRIC GOBEIL**

48 Marseille, l'épopée grecque

Fondée vers 600 av. J.-C. par les Phocéens, la cité de Marseille a acquis une puissance maritime majeure en Méditerranée. **PAR SOPHIE BOUFFIER**

58 L'au-delà étrusque

Peuple énigmatique, les Étrusques ont laissé des témoignages saisissants de leurs rites funéraires. **PAR JAVIER GOMEZ ESPELOSIN**

68 Le double règne d'Aliénor d'Aquitaine

Sa personnalité politique a marqué la destinée des Couronnes de France et d'Angleterre. **PAR YANN POTIN**

82 George Washington, un nom capital

Héros de la guerre de l'Indépendance, il fut le premier président élu des États-Unis. **PAR JOAQUIN OLTRA**

Rubriques

8 LES ACTUALITÉS

10 LE PERSONNAGE

William Shakespeare

La vie du dramaturge, célèbre pour ses succès au théâtre, contient des aspects méconnus.

14 L'ÉVÉNEMENT

La découverte du Canada

Au xvi^e siècle, Jacques Cartier a essuyé diverses déconvenues dans la conquête du Canada.

18 LA VIE QUOTIDIENNE

La maternité aztèque

Des sages-femmes conseillaient les futures mères aztèques pendant leur grossesse.

96 LA GRANDE DÉCOUVERTE

Mesa Verde

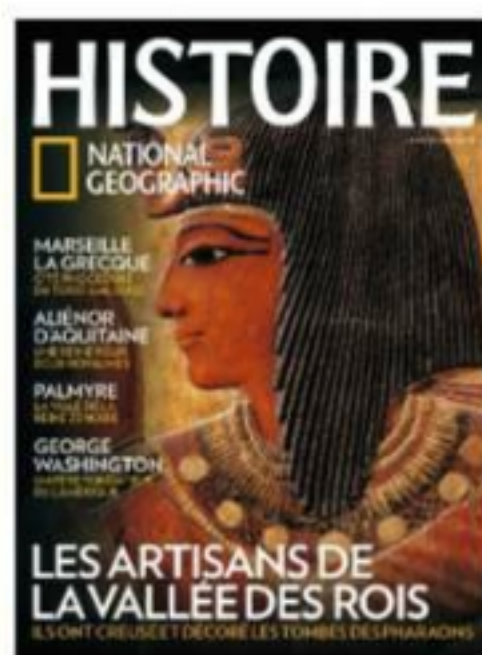
Des fermiers ont découvert l'héritage intact d'un peuple précolombien des États-Unis.

100 L'ŒUVRE D'ART

102 LES LIVRES ET EXPOSITIONS



CHIHUACOATL, REPRÉSENTATION DE LA Déesse de la fertilité. MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS.



SETI I^{er}, 19^e DYNASTIE.

PHOTOGRAPHIE : © ART ARCHIVE /
MUSÉE DU LOUVRE PARIS / DAGLI ORTI

HISTOIRE

NATIONAL GEOGRAPHIC

REVUE MENSUELLE ÉDITÉE PAR RBA FRANCE SARL
20, rue Cambon, 75001 Paris

Directeur de la publication : FRÉDÉRIC HOSTEINS

RÉDACTION :

Rédaction en chef : SYLVIE BRIET

Édition et actualités : ANTHONY CERVEAUX

Email : redac-histoire@rbafrance.fr

Conseillers de la rédaction :

JOSEP CASALS (directeur *Historia National Geographic*)

IÑAKI DE LA FUENTE (directeur artistique)

Ont collaboré à ce numéro : MICHAEL ALPERT, ARNAUD BALVAY, ISABEL BUENO, DAVID HERNANDEZ DE LA FUENTE, CÉDRIC GOBEL, SOPHIE BOUFFIER, JAVIER GOMEZ ESPELOSIN, YANN POTIN, JOAQUIN OLTRA, MARIA LARA MARTINEZ, GUILLAUME MAZEAU, ARNAUD LESTREMAU, FRANCIS JOANNES, CLAIRE SOTINEL, ÉMILIE DOSQUET, CHRISTIAN JOSCHKE.

Traduction : ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, JULIETTE LEMERLE, NELLY LHERMILLIER, ANNE LOPEZ, ROMAIN MAGRAS

MARKETING ET DIFFUSION :

Directrice marketing et diffusion : SOPHIE THOUVENIN
(sophie-thouvenin@rbafrance.fr)

VENTES AU NUMÉRO :

SERVICE DES VENTES : PROMÉVENTE : (01) 55 51 83 62
DISTRIBUTION : MLP

ABONNEMENTS :

I-ABO – 11 rue Gustave-Madiot – 91070 Bondoufle

Tél. : 01 60 86 03 31 – Fax : 01 55 04 94 01

Email : histoire-nationalgeographic@i-abo.fr

TARIF D'ABONNEMENT:

1 an – 11 numéros : 44,90 €

SITE INTERNET : www.histoire-nationalgeographic.com
www.facebook.com/HistoireNationalGeographic

PUBLICITÉ :

MEDIA OBS – 44, rue Notre-Dame-Des-Victoires – 75002 Paris

Tél. : 01 44 88 97 70 – Fax : 01 44 88 97 79 – Email : pnom@mediobs.com

Directeur de publicité : JEAN BENOÎT ROBERT – 01 44 88 97 79

Chef de publicité : AURÉLIE DESZ – 01 70 37 39 76

Studio : REINE VITRY – 01 44 88 89 17

Dépôt légal : Mars 2013

ISSN : 2266-1212

Commission paritaire : 0418K91790

OJD : EN COURS

Fabrication : ROTOCAYFO (ESPAGNE)

Réalisation : NORD COMPO, VILLENEUVE-D'ASCQ

Routage : FRANCE ROUTAGE

Directeur Logistique : FRÉDÉRIC BARENES

(frederic-barennes@rbafrance.fr)

Directeur financier : MICHAEL TIBERGHEN

(michael-tiberghien@rbafrance.fr)



NATIONAL GEOGRAPHIC
SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

JOHN FAHEY, *Chairman and CEO*

Executive management

TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA,
STAVROS HILARIS, BETTY HUDSON,
AMY MANIATIS, DECLAN MOORE BROOKE
RUNNETTE, TRACIE A. WINBIGLER,
BILL LIVELY

INTERNATIONAL PUBLISHING

Vice President, Magazine Publishing

YULIA PETROSSIAN BOYLE

Vice President, Book Publishing RACHEL LOVE,

CYNTHIA COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR,
KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU,
RACHELLE PEREZ, DESIREE SULLIVAN

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN, *Chairman*

JOHN M. FRANCIS, *Vice Chairman*

PAUL A. BAKER, KAMAJIT S. BAWA,
COLIN A. CHAPMAN, KEITH CLARKE,
J. EMMETT DUFFY, PHILIP GINGERICH,
CAROL P. HARDEN, JONATHAN B. LOSOS,
JOHN O'LOUGHLIN, NAOMI E. PIERCE,
JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH,
THOMAS B. SMITH, WIRT H. WILLS

BOARD OF TRUSTEES

JOAN ABRAHAMSON, MICHAEL R. BONSIGNORE,
JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER,
ROGER A. ENRICO, JOHN FAHEY,
DANIEL S. GOLDIN, GILBERT M. GROSVENOR,
WILLIAM R. HARVEY, MARIA E. LAGOMASINO,
GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY,
PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN,
EDWARD P. ROSKI, JR., JAMES R. SASSER,
B. FRANCIS SAUL II, GERD SCHULTE-HILLEN,
TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

RBAREVISTAS

Licenciataria de

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY,
NATIONAL GEOGRAPHIC TELEVISION

PRESIDENTE

RICARDO RODRIGO

CONSEJERO DELEGADO

ENRIQUE IGLESIAS

DIRECTORAS GENERALES

ANA RODRIGO,

MARI CARMEN CORONAS

DIRECTORA GENERAL EDITORIAL

KARMELE SETIEN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNES

Professeur d'histoire ancienne
à l'université Paris 1 Panthéon-
Sorbonne où il enseigne
l'histoire mésopotamienne,
les rapports entre la Bible et
la Mésopotamie, et les langues
anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque
à l'université d'Aix-Marseille,
spécialiste de l'expansion
grecque en Méditerranée
entre le VIII^e et le III^e s. av. J.-C.,
notamment en Italie et
en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur
à l'université de Paris Diderot-
Paris 7. Il est spécialiste
de la fin du Moyen Âge,
de l'histoire de l'enfance,
de la famille, de la parenté
et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de
lettres classiques, docteur
d'État. Directeur d'études
en linguistique égyptienne
et en philologie à l'École
Pratique des Hautes Études
(EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL

Professeure d'histoire romaine
à l'université Paris-Est
Créteil Val-de-Marne.
Ancien membre de l'École
française de Rome.
Elle est spécialiste
de l'Antiquité tardive.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire
contemporaine à Paris I où
il dirige le Centre d'histoire
du XIX^e siècle. Également
professeur à Sciences-Po,
il est spécialiste de l'histoire
du crime et des transgressions.



SCIENCES HUMAINES

Comprendre *l'humain* et *la société*

NOUVEAUTÉ HORS-SÉRIE N°2

des Grands Dossiers des sciences humaines - Hors abonnement



Commande par téléphone au **03 86 72 07 00**

sur Internet www.scienceshumaines.com

Livraison sous 72 heures en France métropolitaine



© CHRISTOPHE DELAERE

ARCHÉOLOGIE PRÉCOLOMBIENNE

Les offrandes du lac Titicaca

Les eaux cachent divers objets qui renseignent sur des activités rituelles pré-incas méconnues.

La première campagne de fouilles archéologiques conduite au fond du lac Titicaca par l'équipe d'archéologues de l'université de Bruxelles ne les a pas déçus. « Nous avons découvert un dépotoir d'offrandes cérémonielles pré-incas, datant majoritairement de la période Tiwanak (VI^e-XI^e siècle) », explique Christophe Delaere, responsable de la mission. Céramiques intactes avec leur contenu, fragment de cuir,

matériaux précieux (or, jade...) ont été découverts en très bon état, grâce aux excellentes conditions de conservation du milieu aquatique et parce que le lac est un « sanctuaire », inaccessible aux pilliers. Il ne s'agit pas d'un trésor puisque les objets en or ont été trouvés « un par un associé à de la céramique » indique l'archéologue. Mais ces offrandes témoignent de rites, antérieurs aux Incas, et méconnus dans cette région. ■ A.C.

CIVILISATION MAYA

Les croyances mayas déroulées sur une frise

La découverte, dans le nord du Guatemala, d'une frise décorative datée de 600 apr. J.-C. renseigne sur les pratiques guerrières du peuple maya.

C'est un objet très rare et en excellent état de conservation. Une frise maya, datant approximativement d'il y a 1 400 ans et représentant des personnages divinisés, a été découverte sur le site archéologique d'Holmul, dans le nord du Guatemala. Alors qu'ils venaient approfondir la connaissance d'une tombe retrouvée en 2012, à la base d'une pyramide, les archéologues ont mis la main sur cette immense frise décorative. « C'est la plus spec-

taculaire qu'on ait jamais vue à ce jour », s'est félicité l'archéologue Francisco Estrada-Belli, responsable de l'équipe de recherche.

Huit mètres de large

Datée de 600 apr. J.-C., la frise en stuc mesure 8 mètres de large et 2 mètres de haut sur la partie supérieure de l'édifice. Elle présente les portraits de trois divinités, portant des ornements de plumes et de jade. Elle fournit surtout des informations essentielles concernant une

phase importante de l'histoire de la civilisation maya, sur une période allant de 250 à 900 de notre ère. « On croyait que les Mayas faisaient la guerre pour des raisons rituelles et que ces batailles étaient chaotiques et sans vraie logique. En réalité, il n'y avait rien de chaotique, c'étaient des conquêtes ! » indique l'archéologue guatémaltèque. Les représentations permettent d'en savoir davantage sur les usages guerriers d'un peuple, qui chercha avant tout à se constituer un empire. ■ A.C.



© ANG / ALBUM

D'APRÈS les fouilles récentes, Holmul a entretenu des liens étroits avec la puissante cité maya de Tikal ainsi qu'avec la civilisation de Teotihuacán, qui arrive dans la région entre le V^e et le VI^e siècle. Cette statue du V^e siècle représente un dieu teotihuacano.



© JOSÉ ANTONIO MORENO / AGE PHOTOSTOCK

POINT DE VUE SUR LES FALAISES DE LAS MÉDULAS OÙ APPARAISSENT NETTEMENT LES PITONS CONSTITUÉS DE DÉPÔTS D'ALLUVIONS ROUGES.

PATRIMOINE MONDIAL

Las Médulas : vestiges d'une mine d'or espagnole

Dans le nord-ouest de l'Espagne se détache un relief insolite, façonné par l'exploitation d'une mine d'or il y a 2 000 ans, au temps de l'Empire romain.

Le contraste est saisissant entre le rouge des alluvions et le vert des châtaigniers qui couvrent le fond du cirque. Un paysage spectaculaire qui n'a pourtant rien de naturel. Façonné il y a près de 2 000 ans, Las Médulas (sans doute du latin *metalla*, « mines »), révèle les vestiges de la plus grande mine d'or à ciel ouvert de l'Empire romain. Le site est aujourd'hui fouillé, étudié et protégé.

C'est au début du règne de Tibère, vers 30 apr. J.-C., alors qu'Auguste a soumis le nord-

ouest hispanique (19 av. J.-C.), que débute l'exploitation de la mine. La main-d'œuvre est assurée par les populations locales, qui travaillent sous le contrôle de l'administration et de l'armée : « Si la mine est bien la plus vaste, elle n'est pas la plus riche. Et les travaux d'exploitation sont énormes pour un rendement assez faible », indique Claude Domergue qui travaille sur le site depuis 1964. On estime, en effet, à quelque 4 tonnes et demie, la quantité d'or obtenue en deux siècles environ.

C'est bien plus l'usage d'une technique exceptionnelle pour l'époque, utilisant la force hydraulique, qui rend le site unique. « L'État romain avait besoin d'or pour son monnayage et a donc mis les moyens pour l'obtenir de ces gisements », poursuit Claude Domergue. Le site est abandonné vers la fin du II^e siècle. Depuis, la végétation a repris ses droits au pied des falaises abruptes, et las Médulas a été classé au patrimoine mondial de l'Unesco. ■

ANTHONY CERVEAUX



© AKG / ALBUM

PLINE L'ANCIEN, procureur financier de l'Espagne citérieure vers 73-75 apr. J.-C., décrit la technique utilisée pour extraire l'or : la *ruina montium*. Il s'agissait d'acheminer l'eau jusqu'à la mine grâce à des canaux sur plusieurs kilomètres. Profitant des pentes du relief, la force hydraulique permit « d'effondrer des montagnes » et ainsi d'extirper l'or qui se mélangeait aux alluvions.

William Shakespeare, acteur, poète et dramaturge

À la fin du xvi^e siècle, Shakespeare installe le Globe, un théâtre d'une capacité de 3 000 places, dans le sud de Londres. Le dramaturge a écrit plus de 38 pièces pour sa compagnie.

Écrivain et gérant de troupe

1564

William Shakespeare naît à Stratford-upon-Avon, au nord-ouest de Londres. Son père est un négociant prospère.

1592

Un auteur rapporte que Shakespeare est un dramaturge en vogue ayant déjà plusieurs œuvres à son actif.

1599

Avec sa compagnie, Shakespeare s'installe au sud de Londres dans un local, le Globe, d'une capacité de 3 000 places.

1602

Au Globe, représentation d'*Hamlet*, dont le rôle-titre est incarné par Richard Burbage, et celui de son père, par l'auteur.

1616

Shakespeare meurt à Stratford-upon-Avon. Ses œuvres théâtrales sont publiées en 1623 aux éditions First Folio.

Les pièces du plus célèbre auteur de l'histoire de la littérature anglaise furent applaudies et même admirées de son vivant par des dizaines de milliers de personnes qui vinrent assister aux représentations à Londres. Mais sa personnalité en dehors des planches et le début de sa carrière n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

William Shakespeare naît le 23 avril 1564, à Stratford-upon-Avon, petite bourgade d'un millier d'habitants située à 130 kilomètres à vol d'oiseau au nord-ouest de Londres. Il est le fils de John Shakespeare, prospère négociant local spécialisé dans le commerce du cuir, notable de Stratford et bailli de la ville à partir de 1568, et de Mary Arden, jeune héritière d'une vieille famille aristocratique du Warwickshire. Au cours de ses études, William se forge une solide connaissance de la littérature latine et de la rhétorique dont son écriture est empreinte. À 18 ans, il épouse une jeune femme de la localité, Anne Hathaway, dont il a trois enfants. Un document atteste

la présence de Shakespeare à Stratford en 1585 mais, au cours des sept années qui suivent, baptisées

« les années perdues », on perd toute trace de lui, jusqu'à sa réapparition à Londres en 1592. Ces « années perdues » ont inspiré à ses biographes d'innombrables élucubrations parmi lesquelles un éventuel voyage en Italie, on parle aussi d'une possible activité de maître d'école. À cette époque, la rupture entre la monarchie anglaise d'Elisabeth I^{re} et la papauté est consommée et a présidé à l'instauration d'une Église anglicane séparée. Les Anglais restés fidèles au catholicisme — appelés « récusants » — subissent diverses formes de harcèlement et de persécution.

La connexion catholique

Il est probable que le père de Shakespeare ait été catholique récusant, puisqu'il a reçu de lourdes amendes pour ne pas avoir assisté aux offices religieux anglicans. Certains estiment aussi que ces problèmes sont dus à ses affaires. Quant au jeune William, certains l'ont identifié sous le nom de William Shakeshafte qui serait entré au service d'un aristocrate catholique, du nord de l'Angleterre, Alexander Houghton, en tant que précepteur de ses enfants. Dans cette maison se réfugiaient les prêtres catholiques qui avaient quitté les séminaires européens et arrivaient secrètement

Il est probable que son père ait été catholique récusant, harcelé par le régime anglican d'Elisabeth I^{re}.



ELISABETH I^{re} D'ANGLETERRE. CAMÉE EN OR, DIAMANTS ET RUBIS. 1595. VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES.



© BRIDGEMAN / INDEX

LA VIE TRÈS PRIVÉE DU DRAMATURGE

COMME AUCUN nom de femme n'est clairement cité dans les écrits de Shakespeare, sa vie amoureuse a été l'objet de nombreuses conjectures. Son œuvre la plus personnelle, les *Sonnets*, a suscité diverses interprétations. Un de ses poèmes se réfère à une mystérieuse « dame brune » (*Dark Lady*) qui aurait pu être la poétesse Emilia Lanier, la prostituée Lucy Negro, ou une des demoiselles de la reine, Mary Fitton. En tout cas, Shakespeare a toujours maintenu son épouse Anne et ses filles à Stratford, c'est-à-dire à deux journées de cheval de Londres, et l'on ignore s'il leur rendait fréquemment visite.

WILLIAM SHAKESPEARE. C'EST SOUS CES TRAITS QUE LE PEINTRE FORD MADDOX BROWN IMAGINA LE CÉLÈBRE DRAMATURGE. XIX^e SIÈCLE. MANCHESTER ART GALLERY.

en Angleterre. D'autres spécialistes, enfin, ont décelé dans ses œuvres de possibles références à la liturgie catholique (le purgatoire, par exemple). Cette thèse est toutefois contestée par de nombreux spécialistes, pour qui il fut un protestant convaincu.

On ignore toujours comment Shakespeare est devenu un auteur de théâtre. Au cours de sa jeunesse, il a sans doute eu l'occasion d'assister à des représentations dramatiques, car des troupes de comédiens itinérants s'arrêtaient souvent à Stratford-upon-Avon. Si Shakespeare a effectivement passé

quelque temps au nord de l'Angleterre, il est possible qu'il soit alors entré dans une de ces troupes, d'abord en tant qu'acteur, puis comme auteur.

L'engouement pour le théâtre

Une autre hypothèse veut qu'il soit parti vivre à Londres afin de servir un noble en tant que poète ou secrétaire et que l'écriture se soit alors révélée comme une nouvelle source de revenus. À la fin du xvi^e siècle, les Londoniens se prennent d'une véritable passion pour le théâtre. Neuf nouveaux théâtres payants sont créés, pouvant parfois accueillir jusqu'à

3 000 personnes. On estime qu'environ 15 000 personnes allaient alors au théâtre chaque semaine. Certains de ces spectacles, appartenant au registre populaire, s'apparentaient aux mimes ou aux farces de foire. Les œuvres de Shakespeare étaient, en revanche, de plus haute volée, tant par l'écriture que par le jeu d'interprétation des acteurs. En 1592, le nom de Shakespeare est mentionné comme auteur de théâtre. Mais sa carrière ne décolle vraiment que deux ans plus tard, lorsqu'il crée avec six associés une compagnie théâtrale, les *Lord Chamberlain's Men*, ainsi nommée

SCÈNE D'HAMLET, l'une des plus célèbres tragédies de Shakespeare, représentée pour la première fois en 1602. Huile de Keeley Halswelle. xix^e siècle. Collection Sullivan, Art Institute Chicago.



© BRIDGEMAN / INDEX

car ils jouissaient de la protection du Grand Chambellan Henry Carey, baron Husdon, cousin germain de la reine, et officier prépondérant à la cour. En 1603, à la mort d'Elisabeth I^{re}, la compagnie passe sous la protection du nouveau souverain, Jacques I^{er}, prenant au passage le nom de *King's Men*. Ces « hommes du roi » s'imposent sur les planches londoniennes

pendant un quart de siècle. Elle compte dans ses rangs, en plus de Shakespeare, l'acteur comique William Kemp et surtout Richard Burbage, imprésario, propriétaire de théâtres et comédien, qui incarne les grands rôles tragiques du théâtre shakespearien, comme Hamlet, Othello, ou le roi Lear. Pour compléter la distribution, l'usage voulait que l'on

fasse ponctuellement appel à un petit nombre d'acteurs extérieurs. Il n'est pas rare non plus que des adolescents soient sollicités pour interpréter les rôles féminins car, comme la France, l'Angleterre interdit aux femmes de monter sur les planches.

La naissance du Globe

Toutes les pièces de Shakespeare – deux par an pour un total de trente-huit récupérées, sans compter celles auxquelles il a collaboré – ont été écrites pour sa compagnie. Il lui arrive aussi de monter sur scène dans des rôles secondaires comme celui du vieux père d'Hamlet. À ses débuts, la compagnie se produit dans un théâtre nommé par antonomase *The Theatre*, dont le bail expire en 1597. La compagnie se déplace non loin de là au *Curtain Theatre*. Puis Shakespeare et ses compères,

SOULÈVEMENT PAR LE THÉÂTRE

EN 1601, UN ÉMISSAIRE du comte d'Essex, ex-favori de la reine Elisabeth I^{re}, ordonna à la compagnie de Shakespeare de représenter à une date précise son œuvre, *Richard II*, roi tyrannique de l'histoire anglaise. Le comte et ses amis voulaient susciter un cadre propice à leur propre insurrection contre Elisabeth. Mais ils échouèrent et le comte d'Essex fut exécuté.

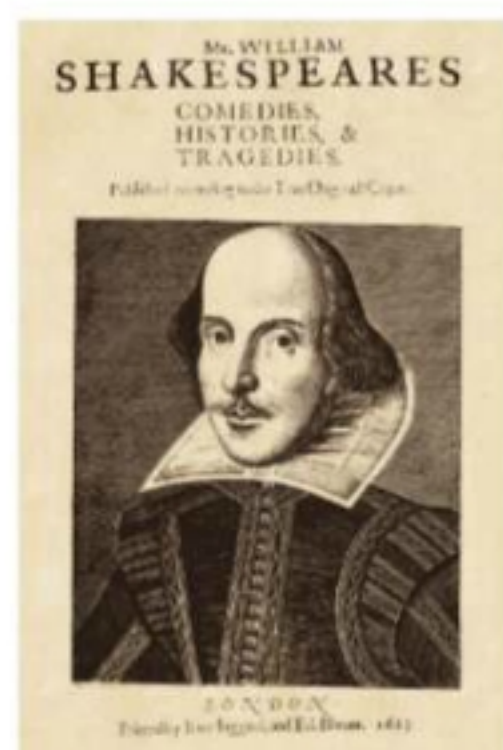
ROBERT DEVEREUX, COMTE D'ESSEX, FAVORI D'ELISABETH I^{re}. XVI^e SIÈCLE.



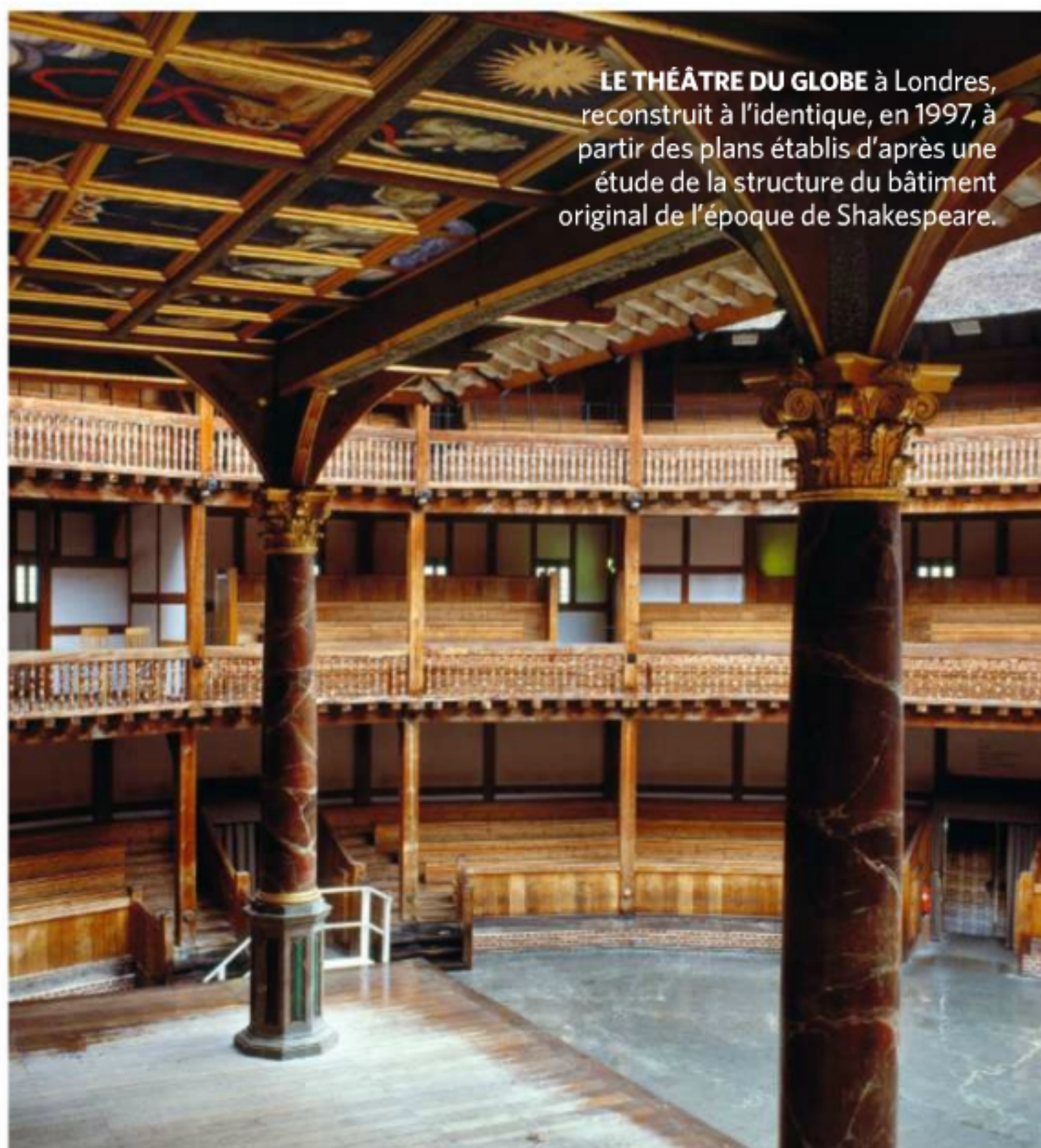
© BRIDGEMAN / INDEX

REPRÉSENTATION À CIEL OUVERT

LE GLOBE, à Londres, avait une capacité de 3 000 places. Les représentations annoncées depuis le toit par des sonneries de trompette avaient lieu tous les après-midi. Bien que fonctionnant à ciel ouvert, le théâtre ne fermait pas, même en hiver.



PORTAIT DE SHAKESPEARE PUBLIÉ DANS LA PREMIÈRE ÉDITION DE SES ŒUVRES, EN 1623.



LE THÉÂTRE DU GLOBE à Londres, reconstruit à l'identique, en 1997, à partir des plans établis d'après une étude de la structure du bâtiment original de l'époque de Shakespeare.

© COLIN DUTTON / FOTOTECA 9012

qui ne manquent ni d'ingéniosité ni d'énergie, démontent la structure en bois du théâtre dans la nuit du 29 décembre 1598 et l'emportent dans un autre local qu'ils ont trouvé à Southwark, un quartier de Londres situé au sud de la Tamise. Cette zone est alors située à l'extérieur de l'enceinte de la ville et connue pour être un lieu de divertissement et de « mauvaise vie » où abondent les tavernes et les maisons closes. Un théâtre cadrerait bien avec ce décor immobilier.

Le nouveau théâtre des *Lord Chamberlain's Men* est baptisé The Globe. Il se trouve tout près de l'endroit où se dresse actuellement le Shakespeare's Globe, théâtre moderne qui s'efforce de coller au plus près de ce que pouvait être l'expérience du public et des acteurs aux XVI^e et XVII^e siècles. L'assistance populaire du Globe, qui payait un droit d'entrée d'un penny pour venir s'entasser dans le « poulailler » et les gradins, s'abreuver de bière et se

repaître de nourriture, vit représenter certaines œuvres de Shakespeare : *Hamlet*, en 1602, *Macbeth* en 1606 et probablement aussi *Roméo et Juliette* dont la première parution remonte à 1597. Le théâtre se révèle une affaire très rentable pour William Shakespeare, comme invite à le penser le fait qu'il ait pu acquérir en 1597, dans sa ville natale de Stratford, et pour la somme de 120 livres, une imposante demeure.

Épitaphe en forme de menace

Le 29 juin 1613, le Globe (dont la structure était en bois et en paille) est détruit par un incendie. L'étincelle d'une semonce d'artillerie tirée à blanc sur la scène, lors d'une représentation d'*Henri VIII*, a embrasé le théâtre mais le bâtiment a été aussitôt reconstruit. À partir de 1609, la compagnie joue aussi au Blackfriars, théâtre géré par les frères Burbage et doté d'une capacité d'accueil inférieure (600 à 1 000 places), mais couvert et

pourvu de moyens scéniques supplémentaires. Les entrées de basse catégorie pouvaient y coûter six fois plus cher qu'au Globe, le Blackfriars était donc nettement plus rentable.

Même s'il est avéré que Shakespeare se retire de la scène et de l'écriture à 50 ans, rien n'indique que cette retraite ait été motivée par la vieillesse, la maladie ou le souhait de repartir à Stratford. Il meurt dans sa ville natale, le 23 avril 1616, jour de son anniversaire, succombant vraisemblablement à un accès de fièvre typhoïde. L'épitaphe de sa tombe, qui se trouve dans l'église Holy Trinity de Stratford, maudit quiconque osera troubler le repos de sa dépouille. ■

MICHAEL ALPERT
UNIVERSITÉ DE WESTMINSTER

Pour en
savoir
plus

ESSAIS
Shakespeare. Antibibliographie
Bill Bryson, Payot, 2010.
Shakespeare, la biographie
Peter Ackroyd. Édition Points, 2008.

LA DÉCOUVERTE DU SAINT LAURENT. Jacques Cartier découvre et remonte le Saint-Laurent en 1535. Tableau de Jean Antoine Théodore Gudin, 1847. Musée national du château de Versailles.



Premiers pas trébuchants des Français au Canada

Au début du xvi^e siècle, Jacques Cartier et les explorateurs français, qui se sont lancés à la conquête des « terres neuves » d'Amérique du Nord, ont essuyé de nombreuses déconvenues.

En septembre 1541, à proximité du site actuel de Québec, au Canada, l'explorateur Jacques Cartier découvre quantité de pierres qui semblent précieuses et en remplit une vingtaine de barriques qu'il fait charger sur ses navires. Malheureusement, une fois rapportés en France, l'or et les diamants qu'il pensait avoir trouvés se révèlent être de la pyrite de fer et du quartz ! De cette désillusion naîtra un proverbe : « Faux comme les diamants du Canada. » À l'instar de cette mésaventure, les débuts

de la découverte et de l'exploration de l'Amérique du Nord par les Français ont apporté leur lot de déceptions.

En 1492, Christophe Colomb découvre l'Amérique. Aussitôt, les rêves de conquêtes se multiplient. En 1523, le roi de France, François I^{er}, s'associe à des banquiers de Lyon, Dieppe et Rouen et confie secrètement au navigateur florentin Giovanni da Verrazano le soin d'« atteindre le Cathay et l'extrémité orientale de l'Asie » à partir de l'océan Atlantique. Depuis que Magellan et El Cano ont trouvé une route jusqu'en Asie

en contournant l'Amérique du Sud, les Français espèrent pouvoir découvrir un autre « passage vers l'ouest », qui serait situé plus au nord.

L'Amérique, un continent

Parti de Dieppe à la fin de l'an 1523, Verrazano atteint le site actuel de Cape Fear (Caroline du Nord) après cinquante jours de voyage et commence à chercher le fameux passage. Craignant de rencontrer des Espagnols en se dirigeant vers la Floride, Verrazano prend la direction du nord. Il explore toute la côte jusqu'à



© BRIDGEMAN / INDEX



© ART ARCHIVE

L'ARRIVÉE EN AMÉRIQUE DU NORD

CETTE CARTE DE 1547, qui montre Jacques Cartier et les colons en train de bâtir le premier établissement français en Amérique du Nord, insiste sur le décalage culturel et technologique existant entre Français et autochtones. Ces derniers sont vêtus de peaux de bêtes et chassent avec des arcs, ce qui correspond à l'image médiévale de « l'homme sauvage », tandis que les colons apparaissent comme civilisés et portent des armes à feu.

l'emplacement de la future New York, qu'il baptise Nouvelle Angoulême, puis pénètre dans la baie de Narragansett où il est accueilli par des autochtones. Il y séjourne pendant deux semaines avant de rentrer en France.

De retour à Dieppe, le 8 juillet 1524, Verrazano est convaincu que l'Amérique est un continent : « L'opinion admise par tous les Anciens était que notre océan occidental était uni à l'océan oriental de l'Inde, sans interposition de terre. (...) Mais cette opinion est entièrement contestée par les modernes et l'expérience l'a révélée fausse. Qu'une terre inconnue des Anciens, qu'un monde autre que

celui qu'ils ont connu, ait été trouvé, cela est évident. » Bien que Verrazano n'ait pas découvert de « passage » vers l'Asie, son voyage a néanmoins convaincu François I^{er} de la nécessité de mener des explorations en Amérique du Nord.

En 1534, il désigne un marin de Saint-Malo, Jacques Cartier, pour faire le voyage vers « les terres neuves » d'Amérique. Cartier est un navigateur expérimenté. Il a déjà effectué un voyage au Brésil et semble être familier des parages de Terre-Neuve où il aurait déjà effectué au moins un voyage de pêche. Le Malouin appareille le 20 avril 1534 avec deux navires emportant soixante et un hommes d'équipage. Après seu-

lement vingt jours de navigation, il parvient à Terre-Neuve où il découvre une baie qu'il baptise « baie des cha-leurs ». Il se rend ensuite dans la baie de Gaspé où il rencontre des Iroquois menés par le chef Donnacona. Lorsque le 24 juillet, il fait ériger une croix de 9 mètres de haut portant l'inscription : « Vive le roi de France », Donnacona comprend qu'il s'agit d'une prise de possession de son territoire. Il se rend à bord du navire français pour faire part de son mécontentement à Cartier, mais celui-ci parvient à le rassurer et l'oblige à le laisser emmener deux de ses fils, Domagaya et Taignoagny, en France.

Un hiver effroyable

Cartier repart alors en direction de l'île d'Anticosti puis regagne Saint-Malo où il arrive le 5 septembre. Lors de ce premier voyage, Cartier n'a pas découvert de passage vers l'ouest et ne rapporte ni or ni argent. Cependant, François I^{er} décide de financer une

Cartier appareille avec deux navires et parvient à Terre-Neuve en seulement vingt jours.

PORTRAIT DE JACQUES CARTIER PAR THÉOPHILE HAMÉL, VERS 1844.



© REHAULT PHILIPPE / HEMISFR



MÉMORIAL érigé à l'emplacement de la croix plantée par Jacques Cartier le 3 mai 1536 sur la rive de la rivière Saint-Charles.

© PHILIPPE ROYS

seconde expédition car Domagaya et Taignoagny ont évoqué en sa présence un « royaume de Saguenay » où on marche sur des pierres étincelantes...

Cartier repart donc le 19 mai 1535 avec trois navires et 110 hommes. Le 26 juillet, il passe le détroit de Belle-Île puis les fils de Donnacona le guident vers le « royaume de Canada ». Le 10 août, jour de la saint Laurent, Jacques Cartier

pénètre dans l'estuaire d'un fleuve qu'il baptise de ce nom. Poussant plus avant, il se rend à Stadaconé, futur site de Québec, où il retrouve Donnacona. Les Français décident alors d'y passer l'hiver et s'installent à proximité.

Cartier remonte ensuite le Saint-Laurent jusqu'à un important village autochtone nommé Hochelaga (aujourd'hui Montréal). Le 11 octobre, il

est de retour à Stadaconé et se prépare à affronter l'hiver, qui se révèle effroyable. En plus du froid, les hommes de Cartier souffrent du scorbut et vingt-cinq d'entre eux meurent en moins de quatre mois jusqu'à ce que les autochtones leur fassent découvrir un remède miracle, la tisane d'annedda, obtenue à partir de feuilles de cèdre blanc. Le 6 mai, Cartier repart pour la France après avoir kidnappé le chef Donnacona et dix de ses compatriotes, qui mourront tous lors de leur séjour en Europe.

LA GRANDE HERMINE

CETTE RÉPLIQUE de la *Grande Hermine*, navire amiral de Cartier en 1535, a été construite pour l'Exposition universelle de Montréal en 1967, puis installée au parc Cartier-Brébeuf à Québec. Fortement endommagée par les rigueurs du climat québécois, elle a dû être démolie en 2001.

LA GRANDE HERMINE, RÉPLIQUE D'UN DES NAVIRES DE JACQUES CARTIER.



© PATRICK OTEARY

Une tentative de colonisation

Une nouvelle fois, l'expédition n'a pas rempli ses objectifs. Pourtant, Cartier a découvert une voie d'accès qui semble pénétrer jusqu'au cœur du continent et un nouveau territoire qui pourrait accueillir une colonie française : « Ce pays est aussi propre au labourage et à la culture qu'on puisse trouver ou désirer. Nous semâmes ici des graines de

Cartier rencontre les Iroquois de Hochelaga

L'AUTEUR DE CETTE GRAVURE, qui a été réalisée au XIX^e siècle, semble avoir voulu privilégier un certain réalisme. Abandonnant les stéréotypes liés à « l'homme sauvage » médiéval, il s'est inspiré des nombreuses représentations d'autochtones qui ont circulé au XVIII^e siècle, notamment dans les récits de voyage.



1 Les tenues des Français

L'artiste ne peut pas s'empêcher d'habiller les Français comme s'ils étaient à la cour et non en expédition de découverte d'une nouvelle contrée.

2 La croix de Cartier

L'une des missions de Jacques Cartier était de faire instruire les autochtones « en l'amour et la crainte de Dieu et de sa sainte loi chrétienne ».

3 Le chef amérindien

On reconnaît l'influence du « bon sauvage » de Rousseau. Le port altier du chef amérindien traduit son indépendance vis-à-vis des colons.

4 Le village de Hochelaga

Malgré le réalisme recherché, l'auteur représente les habitations autochtones sous forme de tipis, or les Iroquois habitaient de longues maisons en bois.

© LIBRARY AND ARCHIVES CANADA

LITHOGRAPHIE RÉALISÉE PAR NAPOLEON SARONY EN 1850, D'APRÈS UN DESSIN D'ANDREW NORRI. ARCHIVES NATIONALES DU CANADA, OTTAWA.

notre pays (...), lesquelles fructifièrent et sortirent de terre en huit jours. » En 1540, convaincu de l'utilité de coloniser le Canada, François I^{er} nomme un de ses courtisans, Jean-François de la Roque, seigneur de Roberval, pour gouverner la future colonie tandis que Cartier ne reçoit qu'une commission pour poursuivre l'exploration du continent. Le recrutement des futurs colons est difficile, personne ne veut aller dans ce nouveau royaume lointain. Le gouverneur de la colonie est contraint d'enrôler des prisonniers auxquels il garantit la liberté s'ils acceptent de partir en Amérique.

Le 23 mai 1541, Cartier peut enfin appareiller avec cinq navires et 376 hommes, mais sans Jean-François de la Roque, qui a été retardé par des problèmes d'approvisionnement. Trois mois plus tard, il est de nouveau à Stadaconé. Il fait alors construire une « habitation » — comprendre deux fortins —, à une quinzaine de kilomètres du village

amérindien et la nomme Charlesbourg Royal. Malheureusement, de violents désaccords avec les autochtones surgissent pendant l'hiver et Cartier, sitôt les fameux diamants embarqués à bord de ses navires, décide d'abandonner la colonie et de rentrer en France.

Un nouvel échec

Sur le chemin du retour, Cartier rencontre le seigneur de Roberval à Terre-Neuve. Celui-ci lui intime l'ordre de faire demi-tour, mais le Malouin s'enfuit et poursuit sa route jusqu'en France. Une fois Cartier parti, Roberval parvient néanmoins à rejoindre Charlesbourg Royal, qu'il renomme France-Roy. L'hiver qui s'ensuit est catastrophique pour les 200 colons français qui accompagnent Roberval. Cartier ayant omis de leur donner la recette de la tisane d'annedda, cinquante d'entre eux meurent du scorbut et de vives tensions naissent au sein de la colonie. Au printemps, Roberval

se résout à son tour à abandonner l'établissement et regagne la France. Cette première tentative de colonisation de l'Amérique du Nord par les Français s'achève donc par un échec complet. Il faudra attendre le début du XVII^e siècle pour qu'une colonie française voie le jour au Canada. En effet, en 1608, le navigateur saintongeais Samuel de Champlain reprendra le même itinéraire que Cartier, fondera la ville de Québec sur le site de Stadaconé et en deviendra l'administrateur local. L'aventure de la Nouvelle-France pourra enfin débuter. ■

ARNAUD BALVAY
HISTORIEN ET ÉCRIVAIN

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Histoire de l'Amérique française
Gilles Havard et Célia Vidal.
Flammarion, 2008.

TEXTE
Voyages au Canada
Jacques Cartier. Éditions Comeau
et Nadeau (Agone), Montréal, 2005.

Les Aztèques, aux petits soins de la future mère

Dans la civilisation précolombienne, des sages-femmes étaient chargées de conseiller et d'aider les femmes enceintes.

Dans la mythologie aztèque, les enfants venaient du dernier des cieux, le treizième, où ils demeuraient jusqu'à ce que les dieux déposent « une pierre précieuse et une petite plume, qui est le bébé, dans le ventre de la mère ». Le bon développement du fœtus dépendait donc essentiellement de la volonté des dieux, mais la responsabilité pour que tout le processus se termine de façon satisfaisante revenait aux êtres humains. C'est la raison pour laquelle, les Aztèques contrôlaient

la grossesse dès le début. Lorsqu'elle soupçonnait qu'elle était enceinte, la femme allait trouver une sage-femme, ou *tlatlquitl*, afin qu'elle assure son suivi. Celle-ci rendait régulièrement visite à la future mère, elle l'examinait et l'orientait sur les soins à suivre, ainsi que sur l'hygiène et l'éducation ultérieure du bébé. Pendant les mois de grossesse, la sage-femme délivrait une sorte de cours prénatal, comprenant des conseils sur l'alimentation et d'autres habitudes à observer, comme ne pas prendre des bains trop chauds ou ne pas porter de lourds fardeaux. Il était également recommandé d'entretenir des relations sexuelles jusqu'au septième mois de grossesse, mais « modérément, car si l'on s'abstenait de tout acte charnel, l'enfant serait malade et sans forces à sa naissance ».

C'est également à partir de ce mois que la sage-femme effectuait un examen gynécologique pour vérifier la position du fœtus; si elle constatait une anomalie, « elle mettait la jeune femme enceinte dans le bain et palpa son ventre avec les mains pour redresser le bébé si celui-ci il était mal placé », d'après le frère Bernardino de Sahagún dans sa chronique *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*. Si la patiente était primipare, la sage-femme faisait appel à une voisine ou une parente pour l'aider dans ses tâches domestiques les plus pénibles, afin d'éviter que la future mère porte des poids trop lourds qui pourraient entraîner une fausse

couche. Bernardino de Sahagún raconte aussi que la sage-femme recommandait vivement à la mère de « ne pas avoir de peine ou d'irritation, ni de frayeur, afin qu'elle n'avorte pas et que rien ne nuise à la santé du bébé ».

Bains et massages prénataux

À l'approche de l'accouchement, la sage-femme venait loger quatre ou cinq jours chez la future mère pour la préparer, veiller sur elle et assurer les tâches domestiques. S'il s'agissait d'une femme noble, plusieurs *tlatlquitl* pouvaient venir prendre soin d'elle. Dans les moments précédant l'accouchement,

PROTECTRICE DES ENFANTS

CHALCHIUHTLICUE déesse des eaux pures et cristallines, associée à la fertilité, était appelée « celle à la jupe de jade ». Cette divinité, patronne des naissances, jouait un rôle important dans la cérémonie d'imposition du nom à l'enfant.

LA DÉSSE
CHALCHIUHTLICUE DANS
LE CODEX TELLERIANO-
REMENSIS, 2^e MOITIÉ
DU XVI^e SIÈCLE.



ILLUSTRATION : SANTI PEREZ



LE NOUVEAU-NÉ est lavé par la sage-femme avec de l'eau froide. Dessin d'après une illustration du *Codex de Florence*.

La Grande Parturiente, de la luxure à la fertilité

la sage-femme lavait la mère et nettoyait la chambre où allait avoir lieu la naissance. Elle préparait aussi un bain de vapeur dans le *temazcal* — une sorte de sauna séparé de la maison et bas de plafond —, avec du bois spécial qui ne dégagéait pas de fumée, et des plantes aromatiques pour que la parturiente se détende, pendant que la sage-femme pratiquait des massages pour vérifier l'état du fœtus. Quand les douleurs de l'enfantement redoublaient, elle lui faisait boire des



© ORONDOZ / ALBUM

TLAZOLTEOTL était une divinité qui présentait des aspects contradictoires. En relation avec la Terre, elle était déesse de l'amour et de la fertilité humaine, mais on l'associait également à la luxure car elle était responsable de la sensualité et de tous les excès à caractère sexuel. Elle était tout à la fois une divinité cruelle apportant la folie et elle revêtait aussi un visage beaucoup plus aimable lorsqu'elle était invoquée comme divinité de la fertilité. Elle recevait alors le nom de **GRANDE PARTURIENTE**, et on la représentait en train d'accoucher. Tlazolteotl

était la patronne des sages-femmes, des femmes enceintes et de leurs bébés, qu'elle protégeait. La déesse était également considérée comme l'inventrice des loges de sudation ou **TEMAZCAL** dans lesquelles la parturiente prenait un bain de vapeur avant et après l'accouchement comme mesure d'hygiène, mais aussi pour se détendre et faciliter la montée de lait.

LA DÉESSE TLAZOLTEOTL EN TRAIN D'ACCOUCHER. STATUETTE PROVENANT DE TEOTIHUACAN.

LA CRAINTE DE L'OBSCURITÉ

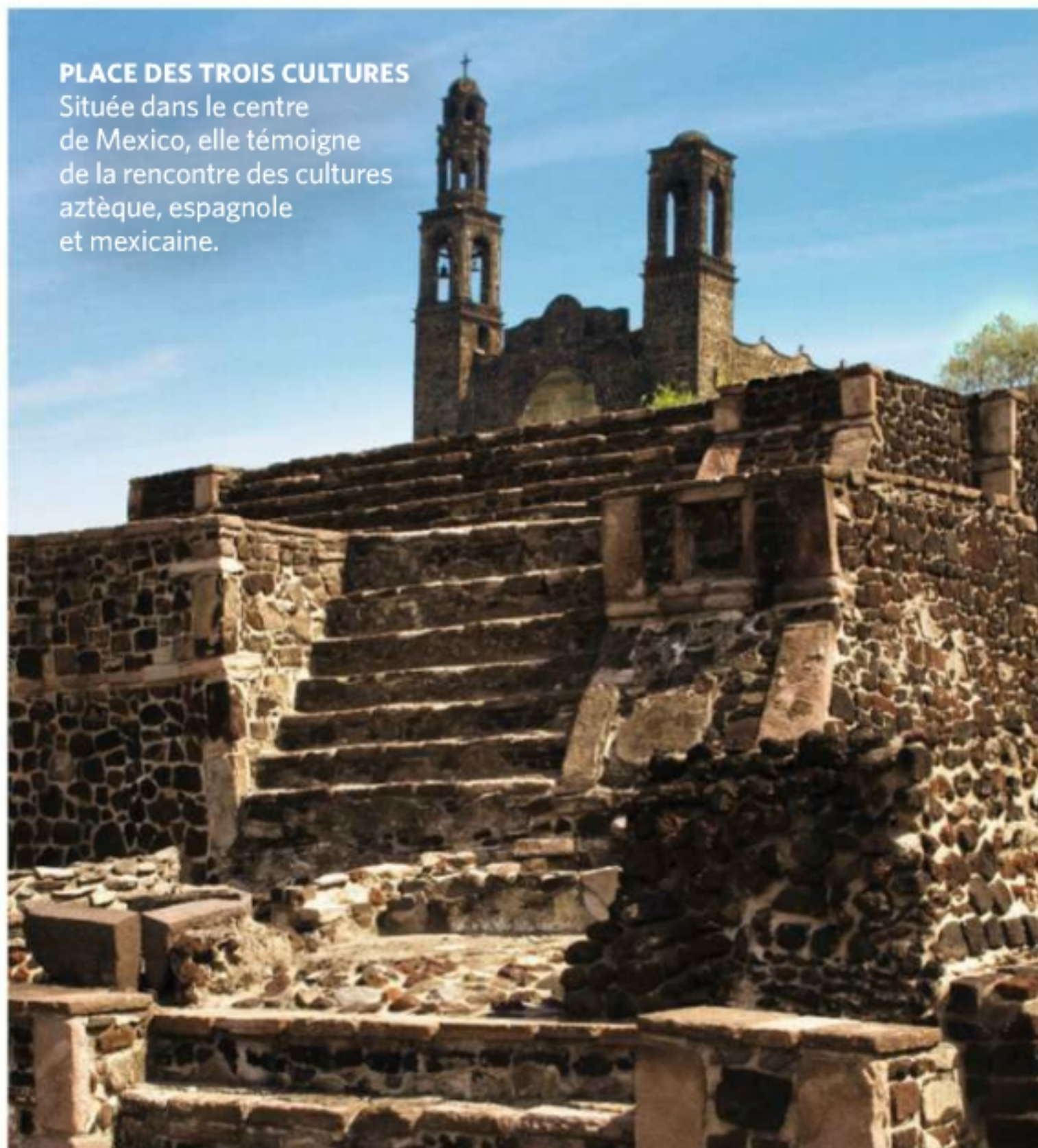
LES ÉCLIPSES menaçaient le bon déroulement d'une grossesse. Les femmes enceintes s'enfermaient dans leurs maisons avec une pierre d'obsidienne dans la bouche pour éviter que leur bébé ne se transforme en *tzitzimil*, monstre de l'obscurité qui mangeait les hommes.



CALENDRIER AZTÈQUE, OU PIERRE DU SOLEIL, 1479. MUSÉE NATIONAL D'ANTHROPOLOGIE, MEXICO D.F.

PLACE DES TROIS CULTURES

Située dans le centre de Mexico, elle témoigne de la rencontre des cultures aztèque, espagnole et mexicaine.



© JOSÉ E. MOLINA / AGE FOTOSTOCK

infusions de *cioapatli*, une herbe « qui avait la vertu de pousser l'enfant à l'extérieur ». Si les douleurs persistaient et que la dilatation ne venait pas, « on lui donnait un demi-doigt de la queue d'un animal appelé *tlacuatzin*. Avec ça elle accouchait facilement ».

Pour donner le jour, la femme s'accroupissait et la sage-femme se plaçait derrière elle en la soutenant, afin que la pesanteur favorise l'expulsion du fœtus et minimise ainsi les efforts de la mère et de l'enfant. Dans son

ouvrage encyclopédique sur la Nouvelle Espagne, Bernardino de Sahagún se montrait surpris que les femmes indigènes accouchent avec moins d'efforts et de douleur que les Espagnoles.

Lorsque le bébé venait au monde, la sage-femme le recevait avec des paroles pleines de douceur, avant de s'occuper de sa toilette et de celle de sa mère. Celle-ci était de nouveau emmenée au *temazcal* pour transpirer et ainsi éliminer les toxines. Grâce aux résines et aux plantes aromatiques, la jeune mère pouvait se détendre, ce qui favorisait la montée de lait. La sage-femme enveloppait le bébé dans une étoffe en

coton propre et le lavait à l'eau froide afin que la déesse des eaux « nettoie son cœur et le rende bon et pur ».

Après l'accouchement, la sage-femme restait quatre jours de plus au domicile de l'heureuse mère pour prendre soin d'elle et surveiller la montée du lait ainsi que sa qualité. Un aspect essentiel, car le sevrage n'avait pas lieu avant deux ans ou plus. Surtout, les Aztèques n'avaient pas d'animaux dont le lait aurait pu remplacer celui de la mère. Au cours de ces journées, une série de rites étaient préparés avec le placenta : il était enterré dans un coin de la maison avec le cordon ombilical qu'on avait fait sécher après l'accouchement. Si le nouveau-né était un garçon, le cordon était remis à un guerrier afin qu'il l'enterre en territoire ennemi. Il s'agissait, par cette pratique, de donner force et courage au futur guerrier, la principale destination des hommes aztèques étant la guerre. Les *huehuetlatollis* ou



Pour donner le jour, la femme s'accroupissait afin que la pesanteur favorise l'expulsion du fœtus.

CIHUACOATL, REPRÉSENTATION DE LA DÉESSE DE LA FERTILITÉ. MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS.

L'arrivée d'un enfant dans la famille aztèque

LA NAISSANCE D'UN ENFANT était un événement très important si bien qu'une grande attention était portée à la mère et au bébé. Les scènes ci-dessous montrent les soins médicaux et les rites associés à la naissance d'après des illustrations du *Codex de Florence* et de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*.



Les soins à la parturiente

La sage-femme assurait un suivi régulier de la future mère pour vérifier l'état du fœtus. Lors de l'accouchement, elle utilisait des herbes et des plantes médicinales pour dilater l'utérus.



Le choix du nom de l'enfant

Quand un bébé naissait, ses parents allaient voir un prêtre spécialisé afin qu'il lise le destin du nouveau-né d'après sa date de naissance, et lui donnait le nom approprié.



La célébration en famille

Parents, grands-parents et sage-femme se réunissaient pour célébrer la naissance. Pendant la fête, chacun se réjouissait de ce cadeau des dieux et donnait des conseils à la mère.

ILLUSTRATIONS : SANTI PEREZ

livres de conseils, sortes de manuels compilant les pensées, les discours ou les conseils que les Aztèques prononçaient dans les moments les plus importants de leur vie, servaient de recueils aux paroles de bienvenue que la sage-femme et les grands-parents adressaient au nouveau-né : « Ton métier et ta faculté sont la guerre ; ton office est de donner à boire au soleil le sang de tes ennemis et de donner à manger à la terre, ou *Tlaltecuhli*, les corps de tes ennemis. » Si le nouveau-né était une fille, le cordon ombilical était enterré dans le foyer, près du feu, afin qu'elle soit une bonne épouse et une bonne mère, en lui conseillant d'être « dans la maison comme le cœur dans le corps ».

Rite dans le choix du nom

L'imposition du nom était un autre rite très important dans la société aztèque. Le père notifiait aux prêtres le jour et l'heure de la naissance, et ceux-ci consultaient

dans le livre des destins, ou *Tonalamatl*, le nom le plus approprié et la date propice pour le lui donner. De cette manière, « ils pronostiquaient son sort, bon ou mauvais, selon la qualité du signe sous lequel il était né ». Les Aztèques considéraient que les cinq derniers jours de l'année étaient de mauvais augure ; pour cette raison, on attendait qu'ils soient passés pour donner un nom à ceux qui naissaient pendant cette période afin de leur éviter une vie malheureuse.

Malgré les précautions et les soins prodigués durant toute la grossesse, il pouvait arriver que celle-ci n'évolue pas bien ou que surviennent des complications lors de l'accouchement. Si l'on détectait que le fœtus était mort, « la sage-femme, avec un couteau en pierre appelé *itztli*, découpe le corps mort à l'intérieur de la mère et le sort en morceaux. De cette façon, on délivre la mère de la mort ». Pour cette opération, le consentement des parents de la

patiente était nécessaire ; s'ils refusaient, ou si, malgré tous les efforts, la mère mourait pendant l'accouchement, elle était considérée comme une guerrière tombée au combat ; on l'enterrait dans un temple spécial à la tombée du jour et son âme voyageait vers la maison du soleil, car c'était une femme vaillante. Quant aux enfants morts pendant l'accouchement, les Aztèques croyaient que leurs âmes étaient transportées vers un lieu appelé *Chichiualcuauhco*, où un arbre nourrice les allaitait jusqu'à ce que les dieux les envoient de nouveau dans un autre ventre maternel. ■

ISABEL BUENO
DOCTEUR EN HISTOIRE

Pour en
savoir
plus

ESSAI
**Les Aztèques, à la veille
de la conquête espagnole**
Jacques Soustelle, Fayard, 2011.

TEXTE
**Histoire générale des choses
de la Nouvelle Espagne**
Bernardino de Sahagún, Hachette
BNF, 2013 (Éd. 1880).

LA VILLE DES CARAVANES

Florissante sous la domination romaine grâce au commerce caravanier avec l'Orient, Palmyre entra en décadence après la défaite de Zénobie en 272. Sur la photo, l'arc monumental qui donnait accès à la ville.



© HANS P. SZYSKA / FOTOTECA 9X12

Rêves d'empire à PALMYRE

Cette riche ville syrienne aurait pu devenir la capitale d'un grand État oriental sous le règne de Zénobie, reine érudite et intrépide, mais l'empereur Aurélien l'envahit pour l'assujettir de nouveau à Rome.

DAVID HERNANDEZ DE LA FUENTE
PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ NATIONALE D'ENSEIGNEMENT À DISTANCE, ESPAGNE



On dit qu'elle était une beauté à la peau foncée et aux yeux perçants, d'esprit fin et lettré, sachant converser en grec avec les philosophes, en latin avec les juristes, en syrien et en égyptien avec les anciens prêtres. Elle se targuait d'être de la lignée des rois hellénistiques d'Égypte, et sa famille avait obtenu la citoyenneté romaine depuis une génération. Elle avait pour conseiller un éminent philosophe et rhéteur grec, Longin, de son nom latin Cassius Longinus. Et elle était dotée d'une habileté politique et d'un pouvoir de persuasion exceptionnels. Telle était Zénobie de Palmyre, la reine qui fit longtemps obstacle à la domination de Rome sur l'Orient. Au cœur de l'actuelle Syrie, Palmyre se dressait au carrefour de l'Occident et de l'Orient, entre le monde méditerranéen régi par Rome et les grands empires asiatiques. Rattachée à Rome au milieu du 1^{er} siècle, elle devint une ville florissante qui s'enrichit considérablement grâce à la circulation des marchandises au Proche-Orient. Appelée « perle du désert »,



UNE REINE AMBITIEUSE

Ci-dessus, un tétradrachme à l'effigie de Zénobie. « Nous voilà au comble de la honte ; une étrangère nommée Zénobie a revêtu le manteau impérial et a régné longtemps », écrivait un chroniqueur romain.

LE THÉÂTRE DE PALMYRE

Ce bel édifice du II^e siècle, érigé au centre d'une place semi-circulaire entourée de portiques, avait une estrade longue de 48 mètres et pouvait accueillir 4 000 spectateurs.

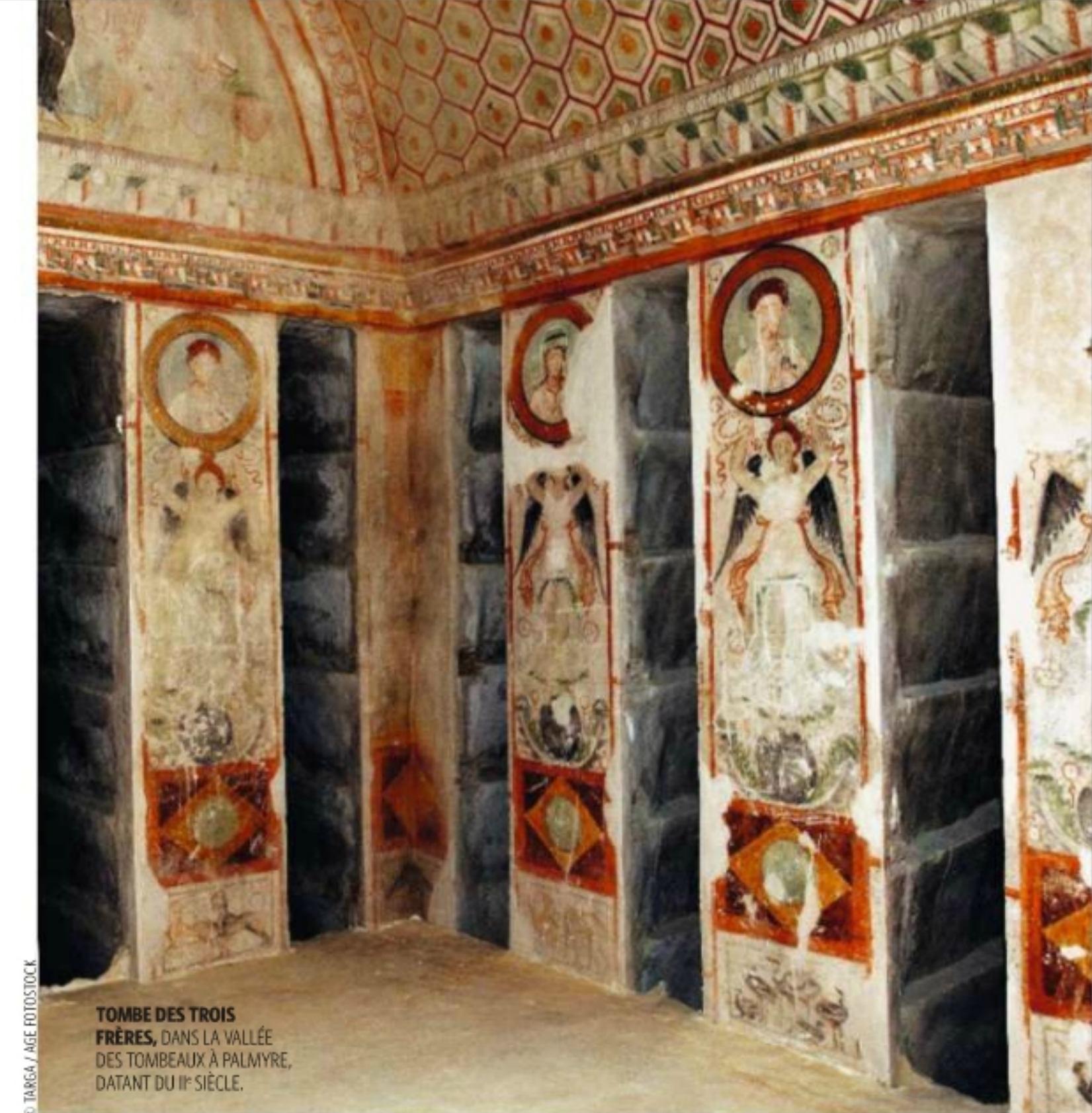


elle était un lieu stratégique et une étape inévitable sur la route des caravanes qui traversaient ces contrées désertiques. Érigée autour d'une oasis, la ville comptait des constructions magnifiques, comme le temple de Bêl ou le théâtre, dont beaucoup ont survécu aux ravages du temps. Zénobie elle-même était le résultat du métissage culturel caractérisant la région. Son père, Julius Aurelius Zenobius, fut gouverneur romain de la ville, et elle épousa Odenath, un Arabe romanisé qui devint lui aussi gouverneur de la cité.

Odenath et Zénobie furent très vite impliqués dans la défense de la frontière orientale de l'Empire. La menace permanente que représentaient les Perses sassanides, près de l'Euphrate, incita l'empereur Valérien à prendre personnellement la tête d'une armée contre les Perses dirigés par Châhpûhr I^{er} en 260. Mais l'expédition tourna au désastre. Valérien fut capturé, torturé et humilié. Les Perses exhibèrent longtemps en trophée la peau de l'empereur — le premier à être capturé par les Barbares — et réussirent à s'assurer le contrôle de vastes régions d'Orient.

Le rêve d'un empire oriental

Odenath de Palmyre dirigea l'opposition aux Perses avec l'approbation du nouvel empereur de Rome, Gallien. Par deux fois, il fit plier les forces de Châhpûhr, qui durent se retirer en territoire perse. Au début, Odenath affirma agir au nom de Rome, mais il fut très vite évident qu'il était mû par une ambition personnelle : devenir le « monarque de tout l'Orient ». L'opulente Palmyre était donc destinée à devenir la capitale d'un nouvel empire, la Rome du désert. Mais les ambitions d'Odenath furent contrecarrées,



TOMBE DES TROIS FRÈRES, DANS LA VALLÉE DES TOMBEAUX À PALMYRE, DATANT DU II^e SIÈCLE.

ORNEMENTS FUNÉRAIRES SCULPTÉS

LA VALLÉE DES TOMBEAUX est l'une des nécropoles de Palmyre. Elle est composée de tours funéraires et d'hypogées creusés dans la roche. Ceux-ci sont d'authentiques mausolées qui pouvaient accueillir des centaines de défunts. L'intérieur est décoré de peintures, bas-reliefs et statues des morts. La tombe dite des Trois Frères (ci-dessus) compte plus de 400 sépultures et est ornée de représentations de scènes de l'*Illiade*.

en 267, par une intrigue de palais. Au retour d'une campagne menée contre les Goths en Cappadoce, pour se venger d'une punition, son orgueilleux neveu Meonius l'assassina dans son palais à Émèse, ainsi que le fils qu'il avait eu d'une union antérieure à Zénobie. Cette

CHRONOLOGIE

RÊVE FUGACE POUR ZÉNOBIE

267

Zénobie accède au trône de Palmyre après l'assassinat de son mari Odenath et du fils de celui-ci, Herodes.

268-269

La reine Zénobie proclame la ville de Palmyre indépendante de Rome, et conquiert plusieurs territoires dont l'Égypte.

270

Zénobie domine la Mésopotamie et la Syrie. Elle embellit sa capitale et accueille de nombreux savants et artistes.

271-272

L'empereur Aurélien défait Zénobie à Émèse et entame le siège de Palmyre. La reine est capturée et emmenée à Rome.



VALÉRIEN EST CAPTURÉ PAR CHÂHPÛHR I^{er} EN 260. CAMÉE DU IV^e SIÈCLE. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE.

LE TÉTRAPYLE DE PALMYRE

Cette porte monumentale est formée de quatre groupes de quatre colonnes. La seule colonne d'origine qui restait fut utilisée pour la restauration des autres.



dernière avait eu un enfant d'Odenath, Vaballath, âgé d'un an seulement, elle se proclama donc régente. Palmyre et les territoires récemment conquis en Orient, de l'Euphrate jusqu'à la Bithynie, passèrent sous son commandement.

Après avoir fait exécuter Meonius, Zénobie s'attacha à mettre fin à l'apparente soumission de Palmyre et de ses biens à Gallien, l'empereur de Rome. Peu à peu, grâce à une politique intelligente et vraisemblablement conseillée par Longin, le philosophe grec, Zénobie fit clairement entendre que son domaine était totalement indépendant de l'Empire. Ainsi, tout en tenant les Perses en respect, elle parvint à annexer plusieurs États voisins. Elle tenta même de conquérir l'Égypte, la plus riche des provinces soumises à Rome, arguant être l'héritière de l'ancienne dynastie des Ptolémées, donc descendante de Cléopâtre, reine à qui elle a souvent été comparée.

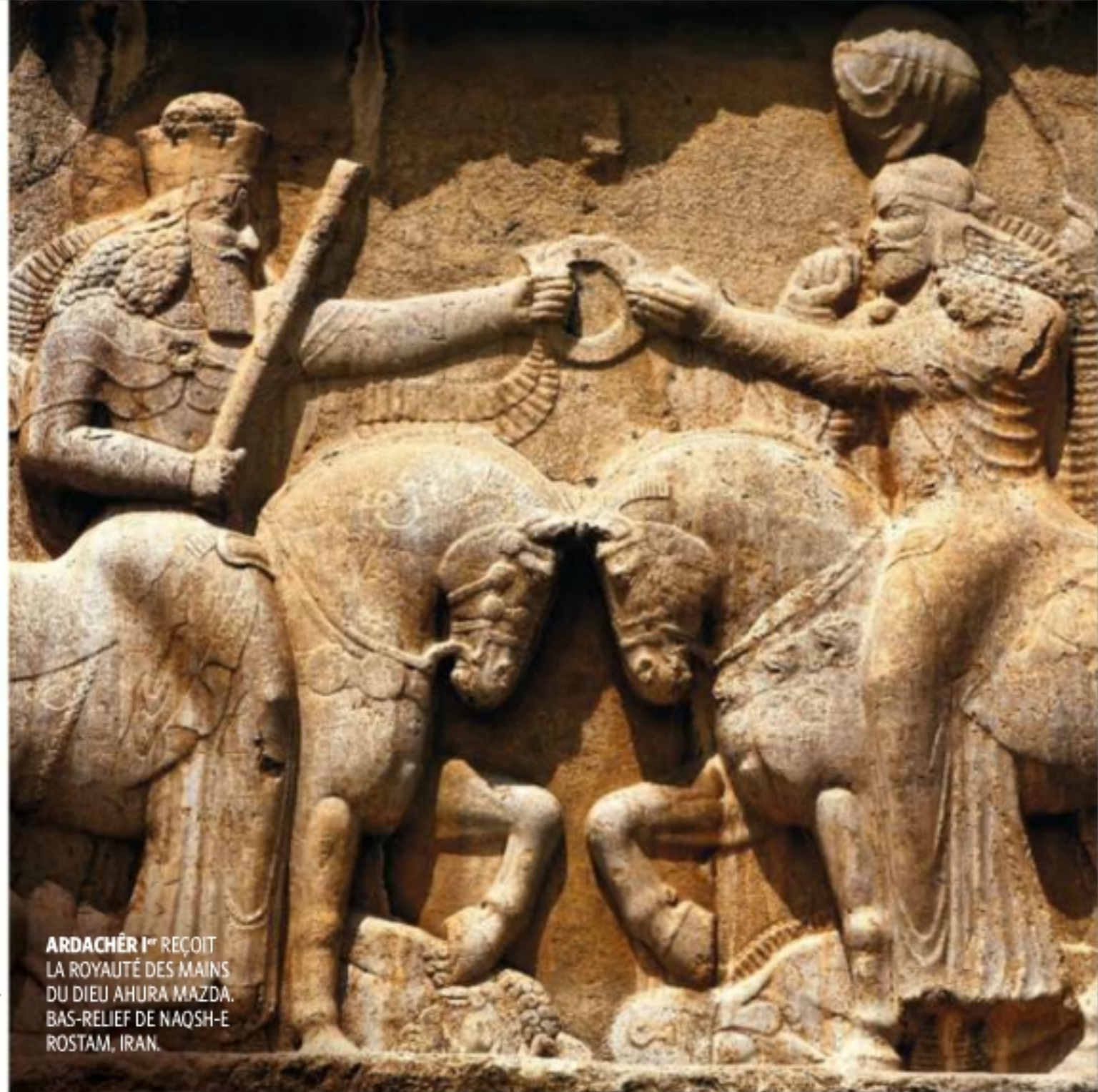
L'implacable Aurélien

Zénobie sut profiter de la période d'affaiblissement que traversait l'Empire romain soumis à de fortes tensions régionales, de la lointaine Hispanie à l'Euphrate. L'orgueilleuse reine se permit de mépriser Gallien et ses généraux, dont elle repoussa vigoureusement les armées. L'empereur romain suivant, Claude II le Gothique, empêtré dans une guerre impitoyable contre les Goths et les Alamans qui se pressaient aux frontières septentrionales de l'Empire, n'eut d'autre solution que de reconnaître la souveraineté de Zénobie de Palmyre. Mais elle dut rapidement affronter un adversaire bien plus redoutable que les précédents : Aurélien, un général chevronné que ses légions du haut Danube proclamèrent empereur en 270.

Par l'origine, l'éducation et les aspirations, Lucius Domitius Aurelianus était l'exact opposé de la reine de Palmyre. À l'intelligence cultivée de Zénobie l'Orientale, Aurélien opposait une ingéniosité naturelle et une sévère discipline militaire, forgées sur les austères frontières du Danube et de l'Illyrie. Au combat, en première ligne, son courage était proverbial : on racontait qu'il avait tué quarante barbares en une seule journée et que, durant une de ses campagnes, il avait lui-même ôté

la vie de 1 000 ennemis, exploit pour lequel ses légionnaires imaginèrent une chanson : « Mille, mille, il en a tué mille ! ». Durant les quatre ans que dura son règne, ce rude militaire mit fin aux guerres gothiques de son prédécesseur, repoussa l'invasion barbare au nord de l'Italie, et restaura la domination de Rome sur les turbulentes provinces de Gaule, de Bretagne et d'Hispanie. Il redonna fierté et discipline aux légions romaines en leur imposant un code de conduite sévère prohibant le jeu, la boisson et les arts de la divination. Il n'hésitait pas à infliger de terribles châtiments et se vantait d'être aussi redouté par ses propres soldats que par ses ennemis.

En peu de temps, l'attention d'Aurélien fut attirée par l'autorité croissante de l'empire palmyrén de Zénobie. L'empereur et ses légions d'Illyrie, à la bravoure éprouvée, s'attachèrent sans délai à restaurer l'autorité de Rome en



ARDACHÊR I^{er} REÇOIT
LA ROYAUTE DES MAINS
DU DIEU AHURA MAZDA.
BAS-RELIEF DE NAQSH-E
ROSTAM, IRAN.

© IVAN VDOVIN / AGE FOTOSTOCK

L'ENNEMI AUX PORTES DE L'EMPIRE

LA NAISSANCE DE L'EMPIRE sassanide, en 226, fut suivie de violentes campagnes de conquête menées par ses deux premiers rois, Ardachêr et Châhpûhr, en Syrie. Plusieurs villes syriennes furent détruites et d'autres, comme Apamée ou Bosra, renforcèrent leurs défenses. Odenath de Palmyre, époux de Zénobie, mena la riposte militaire contre les Perses, au nom de Rome dans un premier temps, puis mû par l'ambition de créer son propre empire.

LE VAINQUEUR DE ZÉNOBIE

Aurélien déplorait que les Romains considèrent avec mépris la guerre qu'il livrait à une femme, en ignorant les qualités de chef de Zénobie. Ci-dessous, un buste de l'empereur.



© DAGLI ORTI / DEA / ALBUM





LA VILLE DU DÉSERT

Cette vue aérienne de Palmyre permet d'admirer un tronçon de l'avenue à colonnades qui traversait la ville, flanquée de plusieurs bâtiments administratifs. On aperçoit les vestiges du théâtre, le tétrapyle et, au fond, la Vallée des tombeaux.



**DES DÉESSES
PROTECTRICES**

Les tombes des riches commerçants de Palmyre étaient ornées de magnifiques reliefs comme celui-ci qui montre les déesses Tyché, debout, et Ishtar, assise. Musée national de Damas.

Orient. Aurélien se chargea lui-même de soumettre l'altière reine de Palmyre. Zénobie fut progressivement dépouillée de ses possessions territoriales et perdit ses alliés à mesure que les légions romaines progressaient. En ultime recours, elle s'enferma entre les murs de sa splendide capitale, comptant sur ses archers et sa cavalerie lourde pour repousser les légions venues du nord. La campagne fut difficile pour Aurélien, qui traversa le désert syrien et dut subir la tactique de guérilla des Arabes de Zénobie. L'empereur ne sous-estimait pas son ennemie, malgré le dédain de ses compatriotes envers une armée commandée par une femme.

Quand il arriva enfin devant les murs de Palmyre, son offre de négocier une issue ayant été rejetée, il fit monter les machines et se prépara à un long siège. Zénobie comptait sur la faim et le climat rigoureux du désert pour venir à bout des Romains, mais Aurélien organisa habilement le ravitaillement de ses troupes, privant Palmyre de tout concours ou aide extérieure. La mort de Châhpûhr, qui ébranla tout l'Orient, lui permit de se focaliser exclusivement sur Palmyre. Désespérée, la reine tenta de fuir en Perse sur ses rapides dromadaires, mais elle fut capturée alors qu'elle arrivait aux rives de l'Euphrate. Palmyre ne tarda pas à se rendre aux Romains, mettant tous ses trésors à leurs pieds.

Exhibée comme trophée de guerre

Des chroniques relatent la reddition de la reine. Zénobie s'agenouilla devant son vainqueur, et lorsque ce dernier lui reprocha de s'être soulevée contre Rome, elle répondit habilement que les précédents empereurs s'étaient montrés indignes de son obéissance. Elle rejeta également la faute de sa politique antiromaine sur son conseiller Longin, qui fut immédiatement exécuté. Il semblerait ensuite que Zénobie ait été emmenée par Aurélien à Rome afin de célébrer un triomphe fastueux au cours duquel la reine prisonnière dut défiler avec l'usurpateur occidental Tétricus. Rome retrouvait ainsi sa souveraineté perdue.

Le destin de Zénobie devient ensuite plus flou. D'aucuns disent qu'elle mourut peu de temps après son arrivée à Rome, soit de maladie,



ZÉNOBIE DEVANT
AURÉLIEN. GIAMBATTISTA
TIEPOLO. 1717. MUSÉE
DU PRADO, MADRID.

LA REDDITION DE ZÉNOBIE

CAPTURÉE alors qu'elle essayait de fuir, Zénobie fut amenée devant Aurélien. Il lui demanda pourquoi elle s'était rebellée contre les empereurs de Rome, ce à quoi la reine aurait répondu : « Parce que je refusais de reconnaître Auréolus ou Gallien comme empereurs romains. Mais toi, je te reconnais comme mon vainqueur et mon souverain. » Zénobie imputa à son ancien conseiller Longin, l'insoumission de Palmyre à Rome.

soit décapitée. D'autres affirment qu'Aurélien, subjugué par sa beauté, lui pardonna et lui accorda un exil doré dans une villa du Tivoli où elle vécut dans le luxe le restant de ses jours, en qualité de philosophe de la haute société romaine. Des siècles plus tard, une inscription mentionne sa descendance comme faisant partie des nobles familles romaines. Quoiqu'il en soit, la belle et intelligente Zénobie allait enflammer l'imagination des historiens, des artistes et des lecteurs qui évoqueraient inlassablement cette reine orientale qui défia Rome. ■

Pour en
savoir
plus

ESSAIS

Palmyre, la cité des caravanes

A. Sartre-Fauriat, M. Sartre, Gallimard, 2008.

Palmyre

G. Degeorges, Imprimerie Nationale, 2001.

D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique

M. Sartre, Fayard, 2001.

PALMYRE, LA LÉGENDAIRE

UNE VILLE CARREFOUR

Avant d'être annexée par l'Empire romain, Tadmor – nom d'origine de Palmyre – était une ville orientale typique et bigarrée, aux ruelles sinueuses. Les gouverneurs romains transformèrent la disposition de la ville, en lui donnant un aspect grandiose, sans toutefois effacer l'ancienne personnalité. Une grande avenue à colonnes fut construite, créant un axe d'entrée et un autre de sortie au milieu duquel s'élevait une porte monumentale, le tétrapyle, non loin du forum. La ville comptait également un théâtre et des thermes, ainsi que plusieurs temples ressemblant à ceux de l'Empire romain, mais dédiés à des divinités sémites.

FORUM

C'était le centre de la vie publique. Les portiques étaient ornés de statues.

THÉÂTRE

Resté apparemment inachevé, il avait une scène monumentale avec des niches et des colonnes.

TEMPLE DE NABÔ

Construit sur un podium, il était consacré au dieu babylonien de l'écriture.

ARC MONUMENTAL

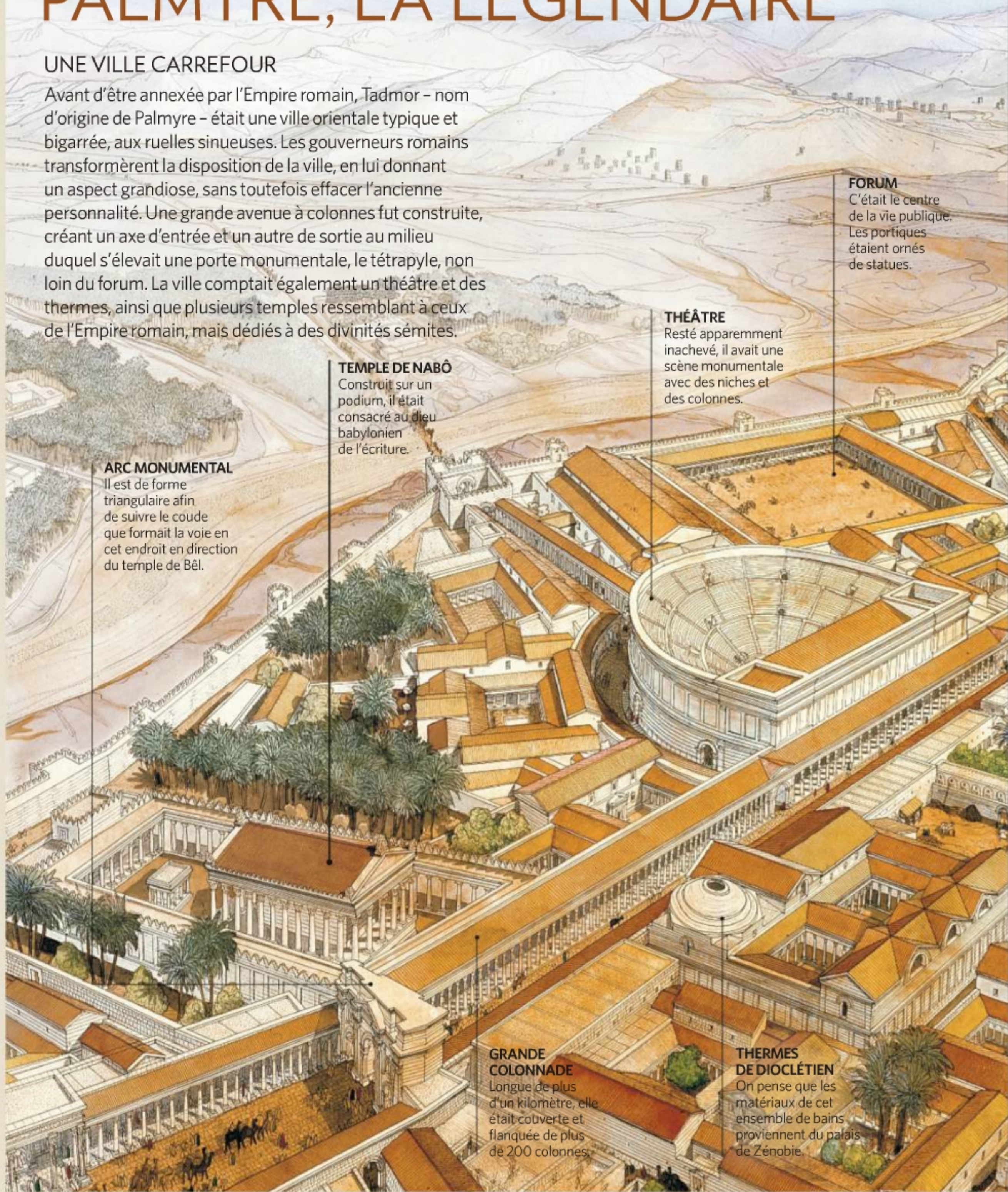
Il est de forme triangulaire afin de suivre le coude que formait la voie en cet endroit en direction du temple de Bêl.

GRANDE COLONNADE

Longue de plus d'un kilomètre, elle était couverte et flanquée de plus de 200 colonnes.

THERMES DE DIOCLÉTIEN

On pense que les matériaux de cet ensemble de bains proviennent du palais de Zénobie.



PERLE DU DÉSERT DE SYRIE

VALLÉE DES TOMBEAUX

On y trouve de nombreuses tours funéraires du I^{er} au III^e siècle et des hypogées du III^e siècle.

CAMP DE DIOCLÉTIEN

Construit en 300 par le gouverneur Sosianus, il renfermait un temple abritant les insignes impériaux.

TEMPLE DE BAALSHAMIN

Construit au I^{er} siècle, il était dédié à une divinité d'origine phénicienne.

PLACE OVALE

Elle était entourée de colonnes unies par une architrave aux ornements raffinés.



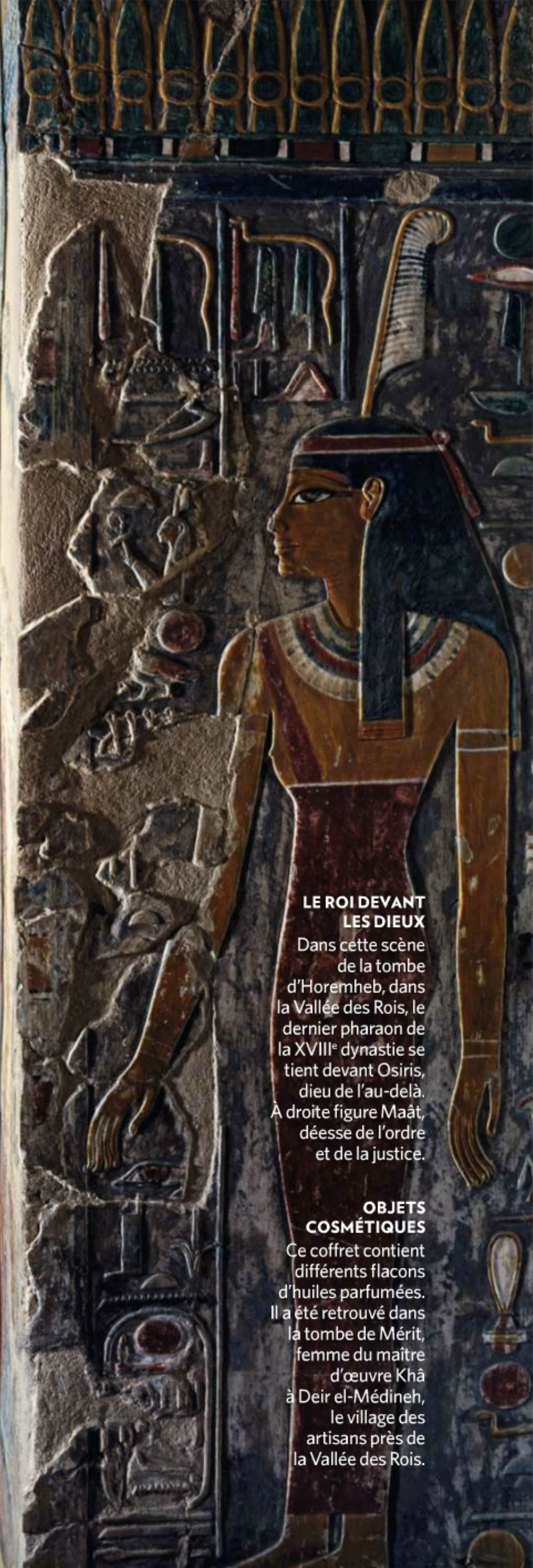


LES ARTISTES DE LA VALLÉE DES ROIS

Au creux d'un vallon désertique, le site de Deir el-Médineh conserve les témoignages de la vie d'une communauté d'artisans qui ont œuvré, avec un grand sens artistique, au creusement et à la décoration des tombes de la Vallée des Rois et la Vallée des Reines.

CÉDRIC GOBEIL

ÉGYPTOLOGUE, DIRECTEUR DE LA MISSION DE DEIR EL MÉDINEH (IFAO)



LE ROI DEVANT LES DIEUX

Dans cette scène de la tombe d'Horemheb, dans la Vallée des Rois, le dernier pharaon de la XVIII^e dynastie se tient devant Osiris, dieu de l'au-delà. À droite figure Maât, déesse de l'ordre et de la justice.

OBJETS COSMÉTIQUES

Ce coffret contient différents flacons d'huiles parfumées. Il a été retrouvé dans la tombe de Mérit, femme du maître d'œuvre Khâ à Deir el-Médineh, le village des artisans près de la Vallée des Rois.

« La première étincelle de l'aurore rosit sa pointe alors que le reste de la montagne et toute la plaine sont encore dans l'ombre ; il flamboie au soleil de midi et le dernier brandon du couchant s'attarde encore sur ses arêtes quand le crépuscule a déjà noyé les plus hautes falaises. Si notre imagination est frappée par la cime d'occident, on conçoit que celle des Égyptiens d'antan devait l'être encore plus et l'on comprend qu'ils l'aient en quelque sorte

divinisée. » C'est sous la plume de Bernard Bruyère, l'inventeur principal de Deir el-Médineh, entre 1922 et 1951, que l'on trouve cette peinture des franges désertiques de la rive ouest de Thèbes, l'actuelle Louxor. Le rayonnement solaire, produisant des jeux de lumière et de couleur, a marqué les lieux et, partant, révélé aux yeux des Égyptiens un paysage sacré. Néanmoins, l'aspect même de la montagne de l'occident thébain a aussi contribué à faire de cet emplacement si particulier le séjour d'éternité des pharaons du Nouvel Empire ; c'est en effet là, dans les replis et les anfractuosités du *geb*el, qu'une communauté d'artisans spécialisés a pendant trois siècles creusé, sculpté, décoré et aménagé les tombes de leurs souverains.

Cette communauté est composée de ceux que l'on nomme communément les « artisans de Deir el-Médineh », parfois qualifiés d'« artistes ». Nul doute en effet, en admirant aujourd'hui leurs réalisations, que ces hommes maîtrisaient, avec un art consommé, les techniques du dessin, de la sculpture et de la peinture. Deir el-Médineh,

littéralement le « couvent de la ville », en écho à la réoccupation des lieux à l'époque copte, est le nom du

site qui abritait les ouvriers de la communauté. Durant la période d'occupation pharaonique, il s'appelait simplement le « village », mais il pouvait également être inclus dans une définition plus large, la « tombe », espace institutionnel qui comprenait alors l'ensemble des structures de Deir el-Médineh et les espaces de travail des artisans, autrement dit la Vallée des Rois et la Vallée des Reines. Sur les monuments qu'ils ont laissés, les ouvriers se présentent souvent sous le titre de *sedjem ash em set Maât*, compris traditionnellement par « le serviteur dans la Place de Maât ». Ce terme, intraduisible en français, sous-tend les notions d'ordre, de vérité et de justice (sociale). En obéissant aux exigences du pharaon concernant la préparation de la tombe royale, les artisans jouent un rôle fondamental dans le maintien de l'ordre du monde — de la *Maât* —, dont le roi est justement le pivot. Ce ne sont donc pas tant leurs qualités de dessinateurs, de sculpteurs et/ou de peintres que les ouvriers cherchent à mettre en avant, mais cette conscience de participer à un dessein plus grand.

Vestiges d'une communauté

Niché dans un vallon, à quelques envolées de la Vallée des Reines, le site de Deir el-Médineh comprend un certain nombre de vestiges archéologiques : un village, des chapelles, auxquels s'ajoutent un temple d'époque grecque et deux



Les nécropoles du village ont livré de nombreux objets de la vie quotidienne.

CHAOUABTI OU « SERVITEUR FUNÉRAIRE » DE KHABEKHENET AVEC SON COFFRET DE RANGEMENT (XIX^e DYNASTIE, RÉGNE DE RAMSÈS II, MUSÉE DU LOUVRE)

VUE AÉRIENNE DE DEIR EL-MÉDINEH

Le site comprend un village bordé à l'ouest par la nécropole la plus importante et au nord par des structures religieuses. Plus au nord, une énorme dépression, «le grand puits», témoigne d'une tentative avortée de trouver de l'eau dans les environs immédiats.

CHRONOLOGIE

UN VILLAGE POUR LES OUVRIERS

1506-1494 av. J.-C.

Thoutmosis I^{er} institue une équipe d'ouvriers dédiés au creusement et à la décoration des tombes royales et fonde ainsi le village de Deir el-Médineh.

1364-1333 av. J.-C.

Une partie de la communauté de Deir el-Médineh se maintient sur le site, tandis qu'une autre partie migre vers la nouvelle capitale, Amarna.

1305-1224 av. J.-C.

À partir de l'époque ramesside, lorsque les tombes royales prennent de l'ampleur, le nombre d'artisans augmente et le village est agrandi.

1184-1153 av. J.-C.

Sous Ramsès III, des retards dans l'approvisionnement de l'équipe entraînent la première grève de l'histoire.

1070 av. J.-C.

À la fin de la XX^e dynastie, les artisans, menacés par une guerre civile, trouvent refuge dans le temple de Ramsès III. Peu après, le site est abandonné.



BAGUE EN OR SURMONTÉE DE DEUX CHEVAUX, XIX^e DYNASTIE, MUSÉE DU LOUVRE.

© LESSING / ALBUM



AQUARELLE DE JEAN-CLAUDE GOLVIN. MUSÉE DÉPARTEMENTAL ARLES ANTIQUE. © ÉDITIONS ERRANCE

LE VILLAGE ET UNE NÉCROPOLE

Sur cette restitution, on voit la structure du village, entouré d'un mur d'enceinte et composé de maisons accolées les unes aux autres. Aux abords, la nécropole se déploie partiellement.

nécropoles. Autant de structures précieuses parce qu'elles témoignent de la vie quotidienne des Égyptiens du Nouvel Empire (1550-1069 avant notre ère) et qu'elles traduisent les arrangements mis en place pour vivre, créer, croire et mourir. Le village, fondé par Thoutmosis I^{er}, a subi plusieurs phases d'aménagement durant la XVIII^e dynastie et l'époque ramesside, avant de prendre l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. Il est entouré d'une enceinte et s'ouvre par une porte principale au nord, lieu de passage majeur. Sur une surface de près de 5 600 m² se déploient plusieurs quartiers de maisons accolées les unes aux autres.

Espace domestique et vie au village

De nos jours, on en compte soixante-huit dans le village, mais on sait qu'il a accueilli, selon les époques, entre quarante et cent vingt foyers. Les maisons à toit plat semblent construites selon un module identique : trois pièces-cuisine en enfilade. La première pièce ouverte sur la rue présente un dispositif singulier, que Bernard Bruyère appelle le « lit-clos » en référence à un type de mobilier connu en Bretagne. Cette

sorte de plate-forme, décorée d'images en lien avec la sexualité féminine et la sphère de la naissance, possède un fort caractère votif, relatif sans doute à la protection de la maison et du lignage.

La seconde pièce, la principale, offre par son décor et son aménagement (une banquette), un aspect a priori plus formel qui correspond bien à sa vocation comme pièce de réception et comme lieu de culte domestique aux divinités favorites et aux ancêtres. Après avoir passé un corridor étroit qui menait latéralement à un ou plusieurs réduits (chambres à coucher ?) et à un escalier permettant d'atteindre le toit-terrasse, on accède à une dernière pièce, la cuisine à ciel ouvert, relativement bien équipée. Une cave vient parfois compléter l'ensemble. Ces habitations étaient bien entendu meublées, ce dont la fouille du village n'a laissé que peu de traces, contrairement à celle des nécropoles ; les Égyptiens avaient en effet l'habitude de s'entourer dans la mort d'objets à la fois exceptionnels et plus quotidiens. Ainsi pouvons-nous restituer, dans les maisons, la présence de paniers et coffres de rangement,



Les outils utilisés, plutôt rudimentaires, appartiennent en propre à l'institution royale.

OUTILS EN BOIS, TOMBE DE L'ARCHITECTE KHA, DEIR EL-MÉDINEH. MUSÉE ÉGYPTIEN DE TURIN.

INSTANTANÉS D'ARTISTES

À Deir el-Médineh, les archéologues ont découvert, notamment dans la fouille du « grand puits » devenu dépotoir, des milliers d'*ostraca* : éclats de calcaire ou fragments de poterie inscrits et figurés. Si les *ostraca* inscrits apportent des informations sur le fonctionnement et la vie quotidienne de la communauté, en revanche, les *ostraca* figurés témoignent du savoir-faire des artisans et parfois de leur sens de l'humour.



Dresser un babouin

Cette scène montre un homme dressant un babouin afin de lui apprendre à grimper en haut d'un dattier pour y cueillir les fruits et les lui donner.

© ART ARCHIVE

Une danseuse
Les croquis sont parfois de véritables œuvres d'art, comme dans le cas de cette acrobate, réalisée avec une grande dextérité et luxe de détails.

© ART ARCHIVE



Des ex-voto

Certains *ostraca* peuvent être considérés comme des ex-voto. Celui-ci est destiné à s'attirer les faveurs d'une divinité-cobra, Meret-seger, protectrice de la nécropole et de Deir el-Médineh.

Un chat berger

La satire est très présente dans les *ostraca* figurés. Ici, un chat portant un balluchon sur l'épaule guide un troupeau d'oies avec une houlette. En haut à droite, une corbeille avec des œufs.



4.

© AKG / ALBUM

Une mère et son fils

Présentée comme des scènes de vie, ces représentations de mères allaitant semblent, en réalité, participer d'un univers magico-religieux, où l'image a une vocation prophylactique, en rapport avec la sphère de la naissance.



5.

© LESSING / ALBUM

SOURCES

1. Musée du Louvre, Paris.
2. et 3. Musée égyptien, Turin.
3. 4. Musée égyptien, Le Caire.
5. British Museum, Londres.



© R. MATTES / GTRES

DES TEMPLES POUR L'ÉTERNITÉ

Contrairement aux pharaons de l'Ancien Empire, ceux du Nouvel Empire dissociaient leurs tombes du lieu de culte. À gauche, le Ramesseum ou temple funéraire de Ramsès II.

DENSITÉ DE LA COMMUNAUTÉ

La communauté comptait entre 40 et 60 titulaires. Ce chiffre culmina à 120 sous Ramsès IV. Ci-contre la tombe de Ramsès V occupée ensuite par Ramsès VI.

de chaises, de nattes, de jarres et d'éléments de vaisselle divers, de linge de maison et d'objets de toilette, composants utilitaires d'un habitat. L'étude croisée des vestiges archéologiques, de la culture matérielle et de la documentation écrite, permet par ailleurs de se faire une idée plus précise de la vie au sein même de ce village. Les ouvriers travaillaient selon un rythme décadaire, mais ils bénéficiaient de jours de congé relativement nombreux, accordés pour des motifs religieux, communautaires ou personnels. Le pouvoir central rétribuait les ouvriers en nature (céréales) et leur accordait également toutes sortes de produits dont ils avaient besoin (eau, bois, légumes, poissons, vêtements, matériel pour le travail...); ces produits leur étaient régulièrement livrés par un personnel-auxiliaire, spécialement

assigné à la communauté. Le retard dans les livraisons, durant l'époque ramesside, provoque la première grève de l'Histoire! Les femmes, les enfants et les plus âgés restaient de

manière générale au village et participaient aux activités domestiques. Néanmoins, loin de vivre en parfaite autarcie, les membres de la communauté — hommes comme femmes — dégageaient du temps pour mettre en œuvre, certes à petite échelle, une production personnelle qu'ils vendaient sur les marchés locaux et qui fournissait sans doute un revenu complémentaire confortable.

Mourir à Deir el-Médineh

Ce capital-temps et les ressources additionnelles étaient également employés à la préparation de la « demeure d'éternité », à l'entière charge des artisans. Aidé — imagine-t-on — de ses compagnons, chaque ouvrier aménageait, décorait et veillait à approvisionner sa tombe, plus ou moins grande selon le statut social ou les moyens. De la nécropole de l'est (XVIII^e dynastie), constituée de simples fosses aménagées dans le sol, il ne reste rien de visible aujourd'hui. En revanche, la nécropole de l'ouest, qui dans son état actuel, date surtout de l'époque ramesside, livre encore au regard des visiteurs une image, certes ter-



© RMN-GRAND PALAIS

C'est sous les règnes de Seti I^{er} et Ramsès II que le village connaît sa dernière extension.

MIROIR À MANCHE PAPYRIFORME PROVENANT DE LA TOMBE DE MADJA, CIMETIÈRE DE L'EST, DEIR EL-MÉDINEH. MUSÉE DU LOUVRE.

© ARALDO DE LUCA





LE QUOTIDIEN AU VILLAGE

LA VIE DES ARTISANS

Les habitations dont le module a été décrit plus haut avaient une surface moyenne d'environ 72 m², mais les plus spacieuses pouvaient atteindre 120 m². Ces variations s'expliquent essentiellement par la fonction sociale de l'occupant principal, mais la pression démographique peut également entrer en ligne de compte. En général, les maisons abritaient une famille plutôt restreinte, composée du chef de famille, de sa femme et deux ou trois enfants, parfois de lits différents. On ne sait pas si les domestiques – ceux assignés par le roi à la communauté ou ceux que possédaient en propre les ouvriers – logeaient dans les habitations du village.

La communauté des ouvriers, appelée aussi l'Équipe, était divisée en deux groupes fonctionnels, la « droite » et la « gauche », chacun travaillant, de concert ou séparément, à un côté de la tombe royale. Durant la période de 10 jours de travail, les ouvriers ne rentraient pas nécessairement le soir au village et pouvaient demeurer dans des habitats intermédiaires, relativement sommaires, dans la Vallée des Rois, la Vallée des Reines ou dans ladite « station du col ».

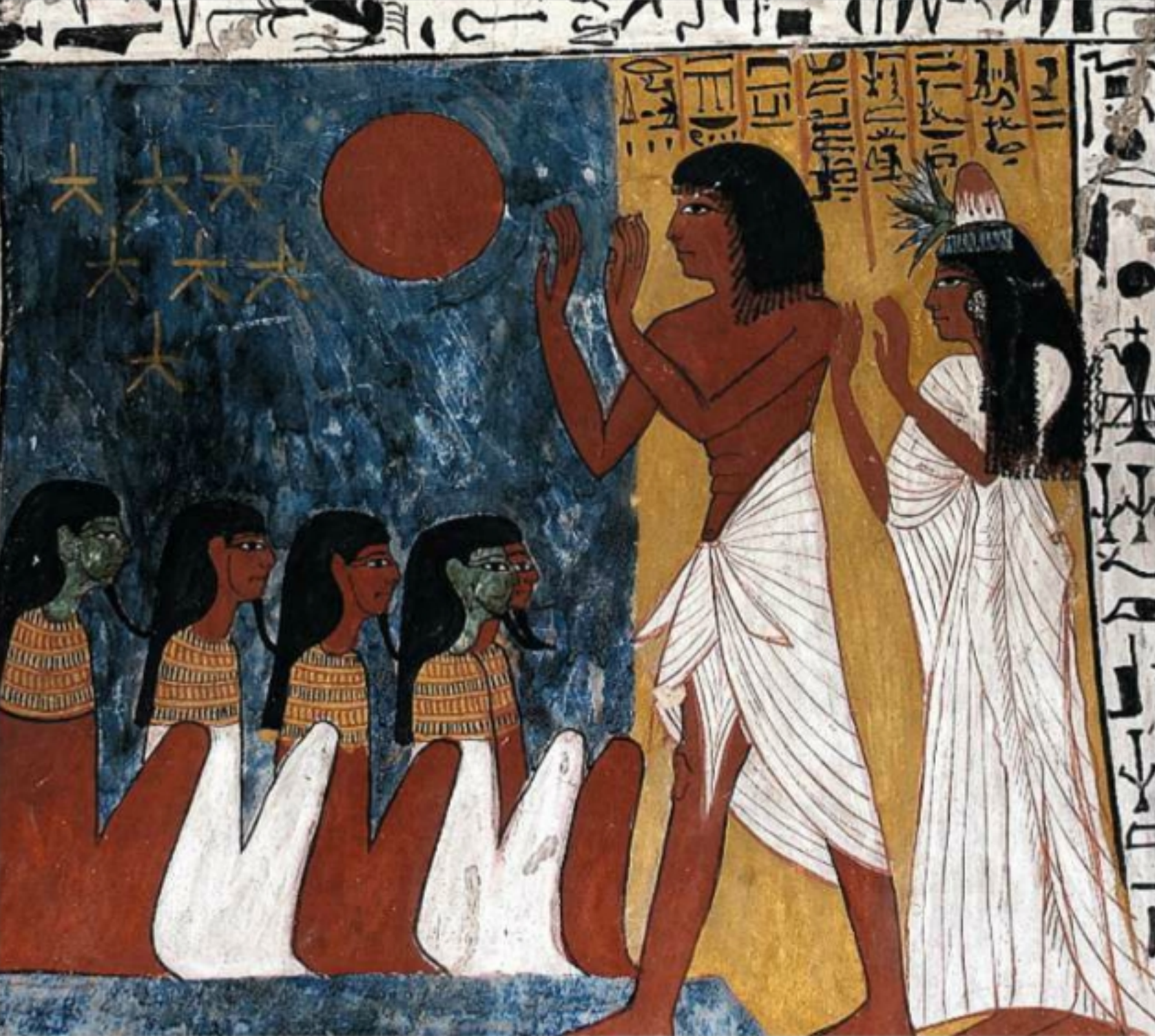


SANDRO VARRINI / CORBIS / CORDON PRESS

DANS LA TOMBE DE SENEDJEM

Sarcophage de Khonsou, le fils de Senedjem dont la tombe a été retrouvée dans la nécropole de Deir el-Médineh. Senedjem, chargé de la construction et de la décoration des tombes de la Vallée des Rois, porte le titre de « serviteur de la place de Vérité ».





© AKG / ALBUM

UNE IMAGERIE FUNÉRAIRE

Cette peinture montre le défunt et sa femme en adoration devant une série de génies funéraires. Elle est inspirée des recueils funéraires royaux de la Vallée des Rois.

DES TOMBES PEUSÛRES

À la fin de la XX^e dynastie, des pilleurs s'attaquèrent aux tombes royales. Les momies profanées furent réinhumées comme en témoigne ce sarcophage en bois de Ramsès II.

nie, de son visage antique. Artificiellement étagée — l'aménagement est dû à Bruyère —, elle abrite plusieurs centaines de tombes, dont la plupart sont ruinées ou ré-enfouies, mais dont 53 — pour la plupart de l'époque ramesseide — conservent encore leur décor.

La tombe type de Deir el-Médineh se compose de deux parties : la chapelle, accessible aux vivants, et le caveau, lieu de repos éternel. La chapelle, creusée ou semi-construite, était souvent surmontée d'une petite pyramide de brique et précédée d'une cour fermée. Elle peut être décorée. Un puits menait au caveau, souvent décoré ; à l'époque ramesseide durant laquelle la tombe devient intergénérationnelle, le caveau comporte plusieurs pièces.

Une des singularités du décor des tombes de Deir el-Médineh réside dans les emprunts, nombreux, que les ouvriers ont pu faire au répertoire magico-religieux des tombes royales dont ils s'occupaient : à l'époque ramesseide surtout, les scènes dites de la vie quotidienne, que l'on trouve ailleurs dans des tombes contemporaines, laissent place en effet à un univers particulier, où priment les représentations rituelles et où s'anime tout un monde infernal de divinités et de génies. Autre singularité des sépulcres décorés de Deir el-Médineh : les tombes dites « monochromes » (22 sur 53). Cette expression, due à Bernard Bruyère, désigne en fait un type de décor atypique, où la palette de couleurs,

déployée sur fond blanc, est réduite essentiellement au jaune, relevé de tracés noirs et rouges. En se promenant aujourd'hui parmi les vestiges de Deir el-Médineh et en visitant les demeures d'éternité de ses habitants, on peut, avec quelques clés, comprendre le caractère exceptionnel de cette communauté d'artisans. Dotés d'un sens artistique hors du commun — ce dont témoignent également et parfois avec humour les *ostraca* figurés, petits éclats de calcaire où les artisans laissaient libre cours à leur imagination —, ils étaient, pour nombre d'entre eux, lettrés, contrairement à la majorité de la classe ouvrière égyptienne.

Même si l'ère des grandes découvertes à Deir el-Médineh semble révolue, tout n'a pas été révélé. L'Institut français d'archéologie orientale du Caire poursuit, dans les pas de Bernard Bruyère, l'étude et la restauration du terrain, tandis que des égyptologues de toutes nationalités s'appliquent à expliquer et mieux faire connaître la vie des artisans de la communauté de Deir el-Médineh. ■

Pour en savoir plus

CATALOGUE

Les artistes de Pharaon. Deir el-Médineh et la Vallée des Rois
G. Andreu (éd.), RMN - Brepols, Turnhout, 2002.

MONOGRAPHIE

« Les ouvriers de la Tombe ». Deir el-Médineh à l'époque ramesseide
D. Valbelle, Bibliothèque d'Étude 96, Le Caire, Ifao, 1985.



RELIGIOSITÉ

CULTES PRIVÉS ET PUBLICS

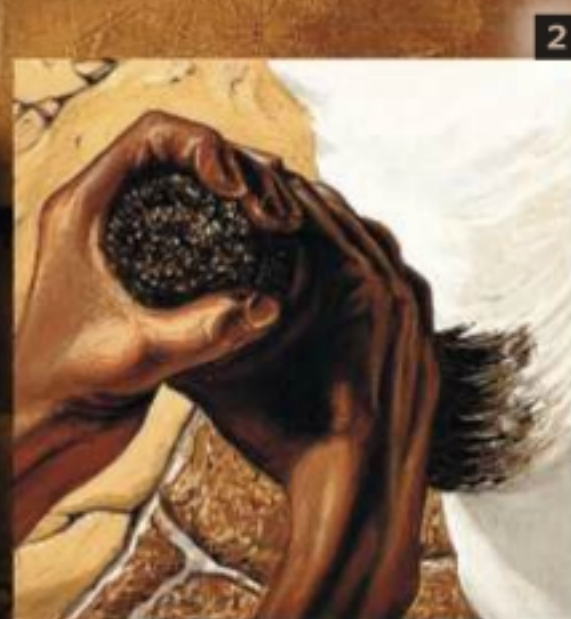
Un nombre important et varié de documents – chapelles, laraires, artefacts culturels, témoignages textuels – offre une vision de la religiosité des artisans de Deir el-Médineh, un phénomène plutôt rare dans la culture pharaonique.

Au sein de l'espace domestique, dans la seconde pièce de la maison essentiellement, étaient quotidiennement adorés les dieux favoris des artisans, ainsi que leurs ancêtres. Les chapelles, espaces publics où les artisans se regroupaient au sein des confréries, étaient quant à elles vouées à des dieux nationaux, comme Amon, ou régionaux, comme Hathor, déesse de la cime thébaine ou encore Amenhotep I^{er} et sa mère Ahmès-Néfertari, saints patrons du village.

À mi-chemin entre Deir el-Médineh et la Vallée des Reines, dans une anfractuosité naturelle, un oratoire particulier a été aménagé pour le culte de Ptah et de Meret-seger : de nombreuses stèles et inscriptions dédiées par les artisans y ont été retrouvées.

LA TOMBE DE SÉTI I^{er}, JOYAU

Les différentes étapes, modélisées ici, de la réalisation de la sépulture du pharaon



LA TOMBE DE SETI I^{er}, « CHAPELLE SIXTINE DE L'ART ÉGYPTIEN »

PEU DE TEMPS APRÈS avoir accédé au trône d'Égypte et suivant l'exemple de ses prédécesseurs du Nouvel Empire, le pharaon Seti I^{er} (vers 1305-1289 av. J.-C.) ordonna qu'on commence la construction de sa tombe dans la Vallée des Rois. Fils de Ramsès I^{er}, fondateur de la XIX^e dynastie, ce souverain voulait que sa dernière demeure soit somptueuse, tant par ses dimensions que par la qualité et la richesse de ses ornements picturaux. Le résultat fut à la hauteur de ses ambitions : lorsque le 16 octobre 1817, la tombe (cataloguée KV17)

fut découverte par Giovanni Battista Belzoni, tout le monde fut époustoufflé par la beauté et la magnificence d'un ensemble rapidement qualifié de « chapelle Sixtine de l'art égyptien ». Malheureusement, le trousseau funéraire avait été dérobé. Aujourd'hui, la tombe de Seti I^{er} est fermée au public pour garantir sa préservation. On peut cependant admirer certaines parties du décor au musée du Louvre ou au musée de Florence, parties détachées de la tombe lors d'une expédition franco-toscane en 1828-1829 à laquelle participait Champollion.



DE LA VALLÉE DES ROIS

laissent deviner les qualités artistiques des ouvriers de Deir el-Médineh.



1 L'excavation de l'hypogée.

Une équipe de carriers creuse dans la roche les différents couloirs et chambres.

2 Le badigeonnage des murs.

Les artisans recouvrent les murs de pierre d'un enduit jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement lisses.

3 et 4 L'esquisse des motifs.

Le « scribe des contours » réalise une première ébauche en rouge. Des corrections sont ensuite effectuées.

5 La réalisation du bas-relief.

Un sculpteur suit les contours dessinés et les transforme en bas-relief.

6 La couche de peinture.

Les artistes appliquent les couches de couleur sur le fond et les éléments sculptés sur le bas-relief.



**LA CALANQUE
DU VIEUX-PORT**

Cette calanque, où les Phocéens se sont installés, offre un abri propice à une étape maritime. Simple comptoir d'échanges dans un premier temps, la cité s'affirme très vite comme un foyer d'hellénisme essentiel en Méditerranée occidentale.

**UNE MONNAIE
MASSALIÈTE**

La fondation de Marseille répond à la demande commerciale des Phocéens qui vont chercher en Méditerranée occidentale des ressources métalliques insuffisantes en mer Egée. Ci-contre, drachme au lion, IV^e-III^e siècle av. J.-C.



MARSEILLE

L'ÉPOPÉE GRECQUE

Fondée vers 600 av. J.-C. par les Phocéens, Grecs d'Asie Mineure, la cité de Marseille acquit une puissance maritime qui lui permit de jouer un rôle majeur en Méditerranée occidentale.

SOPHIE BOUFFIER

PROFESSEUR D'HISTOIRE GRECQUE À L'UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE



© SCALA/FIRENZE

« Euxénos, le Phocéén, était l'hôte du roi Nanos [tel était son nom]. Ce Nanos célébrait les noces de sa fille alors que par hasard Euxénos était présent. Il l'invita au banquet. Le mariage se faisait de cette manière : il fallait qu'après le repas l'adolescente entre et donne une coupe de boisson tempérée à qui elle voulait des prétendants présents. [...]. L'adolescente entre donc et, soit par hasard, soit pour une autre raison, la donne à Euxénos [le bon hôte]. » Voici comment Aristote, dans une *Constitution des Marseillais* aujourd'hui perdue, présente la fondation de Marseille, Massalia, vers 600 av. J.-C. Le roi donne au jeune Grec venu d'Asie Mineure (actuelle Turquie) sa fille, qui prend alors le nom d'Aristoxénè (la meilleure des hôtes), et l'alliance entre les deux peuples est scellée par une dot : la calanque du Vieux-Port, sur



© MUSÉE D'HISTOIRE DE MARSEILLE



© MUSÉE D'HISTOIRE DE MARSEILLE

LA CÉRAMIQUE GRECQUE

DANS LA SECONDE moitié du VI^e siècle av. J.-C., les productions attiques à figures noires et rouges dominent le marché de la céramique, utilisées sur le pourtour méditerranéen. Parallèlement, Marseille exporte nombre de céramiques, dites à pâtes claires massaliètes, dans le sud de la Gaule et en Afrique du Nord.



LE THÉÂTRE

Construit au I^{er} siècle av. J.-C., il a dû être conçu selon l'aménagement monumental du forum romain.

L'AGORA

Emplacement hypothétique de la place publique grecque, présumée sur l'actuelle place de Lenche.

FRAGMENT DE CÉRAMIQUE GRECQUE

Cette plaquette d'anse d'un cratère, (grand vase) attique à figures noires date du premier quart du VI^e siècle av. J.-C. Elle est attribuée à un grand peintre athénien prénommé Lydos. Musée d'Histoire de Marseille.

laquelle les Phocéens s'installent vers 600 av. J.-C. Si on peut mettre en doute cette trop belle anecdote, il n'en demeure pas moins que les Phocéens se sont établis sur un territoire vierge d'occupation et que les trouvailles archéologiques attestent la présence d'autochtones dans les premiers quartiers d'habitation. En route vers l'Espagne ou les îles Cassitérides (« îles de l'étain » identifiées comme la Cornouaille actuelle), ils se sont arrêtés dans le golfe du Lion pour y pratiquer l'emporion, pratique commerciale d'échanges encore rudimentaire, fondée sur le troc ou le don d'objets prestigieux entre aristocrates. Ces Phocéens qui, d'après l'his-

torien Hérodote, découvrirent l'Adriatique, la Tyrrhénie (Étrurie), l'Ibérie et Tartessos (Andalousie), se déplaçaient pour se procurer les métaux précieux comme l'or et l'argent, ou nécessaires à la fabrication du bronze, comme le cuivre et l'étain, rares dans le bassin égéen.

Embuscade tendue aux Massaliètes

Les relations se détériorent assez vite entre les Grecs et les Ségobriges, une tribu ligure établie sur la côte, dont le roi Comanus organise une révolte dès la seconde génération de la ville : conscient que les Marseillais étaient durablement installés, il fomenta un complot

	Vers 600 av. J.-C.	546 av. J.-C.	540-500 av. J.-C.
CHRONOLOGIE L'ESSOR DES PHOCÉENS	Fondation de Massalia. Les Phocéens Simos et Protis fondent Massalia sur la rive nord du Vieux-Port, dans une calanque particulièrement bien protégée.	La prise de la métropole Phocée par le satrape perse Harpage entraîne la fuite de la plupart des habitants qui s'installent dans leurs colonies, et notamment Marseille.	Les Marseillais érigent, dans le sanctuaire d'Athéna à Delphes, un trésor monumental pour commémorer leurs succès navals et entreposer leurs offrandes à la déesse.



LES TEMPLES

d'Apollon Delphinios et d'Artémis Éphésienne, localisés par Strabon sur l'*akra*, le promontoire, ne sont toujours pas identifiés aujourd'hui.

LE TEMPLE D'ATHÉNA

Polias, protectrice de la cité. Localisé sur l'*arx*, la citadelle, il devait surmonter la butte des Moulins, colline la plus haute du Panier.

LE PORT DU LACYDOON

Seules les rives nord du Vieux-Port ont été aménagées pour les besoins du commerce et de la flotte de guerre marseillaise.

LA PORTE DE ROME

Aujourd'hui remblayée par les sédiments, elle se situait près de la Corne du port. De là partait la route vers l'Italie.

© MUSÉE D'HISTOIRE DE MARSEILLE

raconté par Justin, historien romain du III^e siècle : « Le roi tend un piège aux Massiliens. Le jour de la fête des Floralia, il envoie dans la ville, à titre d'hôtes, un grand nombre d'hommes vaillants et intrépides et en fait mener un plus grand nombre encore dans des chariots, où ils se tiennent cachés sous des joncs et des feuillages. Lui-même se cache avec une armée dans les collines avoisinantes, afin que, lorsque les portes seraient ouvertes la nuit par les émissaires que j'ai dit, il puisse participer à temps à l'embuscade et tomber à main armée sur la ville ensevelie dans le sommeil et dans le vin. Mais une femme, parente du roi, trahit

la conspiration. Elle avait un jeune Grec pour amant. Touchée par la beauté du jeune homme, elle lui révéla, dans une étreinte, le secret de l'embuscade, en l'engageant à se dérober au péril. Celui-ci rapporte aussitôt la chose aux magistrats et, le piège ainsi découvert, tous les Ligures sont arrêtés et l'on retire de sous les joncs ceux qui y étaient cachés. On les égorge tous et au piège du roi on oppose un autre piège : il y périt lui-même avec 7 000 des siens. Depuis ce temps, les Massiliens ferment leurs portes aux jours de fête, veillent, montent la garde sur les remparts, inspectent les étrangers, restent vigilants et gardent la ville en temps de paix,

MAQUETTE DE LA CITÉ ANTIQUE

Cette maquette de Massalia est le fruit d'une reconstitution très hypothétique réalisée à partir des sources littéraires et des fouilles menées à Marseille jusqu'en 1967.

III^e-II^e siècle av. J.-C.

La puissance maritime

marseillaise s'appuie sur des relais fondés dans le golfe du Lion : simples fortins de surveillance ou véritables colonies comme Nikaia ou Olbia.

217 av. J.-C.

Victoire romaine de l'Èbre

sur les Carthaginois grâce à la flotte marseillaise qui fournit aux Romains les navires et l'expérience navale qui leur manquent.

49 av. J.-C.

Siège et prise de la ville

par les troupes de Jules César, qui scellent la fin de la puissance et de l'indépendance marseillaises.

URNE DE FACTURE INDIGÈNE AVEC UN COUVERCLE EN CÉRAMIQUE DE TRADITION GRECQUE, VI^e SIÈCLE AV. J.-C.



© FRANCIS COGNARD, INRAP



© AKG / ALBUM

LES VESTIGES DE LA CITÉ ANTIQUE

LES INDICATIONS DU JARDIN DES VESTIGES

Première opération d'archéologie urbaine de France entre 1967 et 1975, le chantier de la Bourse au cœur de la ville de Marseille a permis la création d'un parc archéologique de près de 10 000 m², classé Monument Historique en 1972, et d'un musée de site agrandi en 2013. Il a révélé la présence d'une zone marécageuse baignée par la corne du port, aujourd'hui remblayée par les

sédiments, et d'un quartier périurbain qui s'est installé après bonification de l'espace. Dans cette anse du Vieux-Port ont été dégagées des épaves commerciales romaines tandis que la muraille, dont l'état aujourd'hui visible remonte au II^e siècle av. J.-C., ouvrait sur la voie d'Italie. Elle excluait du centre urbain des sépultures familiales de notables marseillais, des puits et adductions hydrauliques destinés à l'avitaillement

des navires, des entrepôts et installations artisanales. Tous ces aménagements se sont succédé ou ont coexisté du VI^e siècle av. J.-C. aux IV^e-V^e siècles apr. J.-C. Le jardin des vestiges est le seul témoin aujourd'hui visible de la ville grecque et romaine. Pourtant d'autres chantiers essentiels continuent d'enrichir nos connaissances, comme ceux de l'Alcazar, du collège du Vieux-Port, de l'Hôtel-Dieu ou de la Joliette.

LA CORNE DU PORT

La darse romaine a été construite au détriment des aménagements portuaires grecs. Les chantiers navals et hangars à bateaux mis au jour se situaient à une centaine de mètres, sur la rive nord de la calanque.

comme s'ils étaient en guerre. » Les sources antiques évoquent des conflits incessants entre Grecs et populations gauloises, qu'attestent parfois sur le terrain les destructions de sites. « Les Marseillais possèdent un territoire planté d'oliviers et de vignes, mais pauvre en céréales à cause de la mauvaise qualité du sol, si bien que se fiant à la mer plus qu'à la terre, ils choisirent de développer leurs dispositions naturelles pour la navigation », relate Strabon.

Dès sa fondation, Marseille occupe une place de choix dans le commerce de redistribution des produits étrusques et grec-orientaux. Ses habitants seraient également des pêcheurs inventifs, comme le montrent leurs techniques

de pêche : ils construisaient des barques à l'image des espadons, ce qui leurrait les poissons et les attirait directement dans les filets, selon le Grec Oppien.

Des colonies fortifiées

L'essor de Marseille s'affirme surtout à partir de la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C., lorsque sa métropole Phocée est prise par les Perses, et qu'une partie de la population exilée s'installe probablement dans la cité marseillaise. Marseille remplace alors Phocée sur les circuits maritimes et les marchés d'Occident ; elle a besoin de terres pour les nouveaux immigrants et semble mener une politique plus offensive à l'égard de ses voisins. Elle met en place la viticulture de la plaine de l'Huveaune, son bassin vivrier, et exporte son vin, réputé dans le monde grec, par le biais d'amphores bien connues par l'archéologie. Elle approvisionne aussi les populations locales qui lui fournissent des céréales et probablement des esclaves. Sa prospérité s'affiche dans l'un des lieux les plus prestigieux de l'hellénisme, le sanctuaire de



Les Marseillais étaient réputés pour leurs techniques de pêche.

PLAT À DÉCOR DE POISSONS TRÈS RÉPANDU EN GRANDE GRÈCE. MUSÉE DE FIESOLE.

© SCALA, FIRENZE



25^e CENTENAIRE DE MARSEILLE
DÉTAIL D'UNE AFFICHE GRAVÉE PAR
A. GALLICE D'APRÈS DAVID DELLEPIANE
(1866-1932), EN 1899 POUR LE 25^e
CENTENAIRE DE LA FONDATION
DE MARSEILLE. LA SCÈNE REPRÉSENTE
LA RENCONTRE DE GYPTIS ET
DE PROTIS LE GREC.

© BRIDGEMAN / INDEX

Delphes. Mais c'est à la sœur d'Apollon, déesse protectrice des Marseillais et des Phocéens, Athéna, qu'elle réserve ses hommages, en construisant un trésor en marbre de Paros, destiné à abriter les offrandes aux dieux de Delphes. La cité donne naissance à des navigateurs célèbres dans l'Antiquité, même si on sait peu de choses d'eux : Euthyménès, à une date non élucidée, aurait exploré les côtes de l'Afrique et aurait prétendu que le Nil prenait sa source dans l'océan Atlantique et que le fleuve Sénégal en était l'embouchure. Pythéas, dont les expéditions auraient été financées par la cité marseillaise, prétendait avoir fait le tour des îles Britanniques jusqu'à l'île de Thulé (actuelle Islande) et la Baltique. Il inventa le gnomon, outil qui permettait de calculer la latitude de la ville par rapport à l'inclinaison du soleil. Mais, l'historien Polybe et le géographe Strabon le traitent d'affabulateur. À partir du VI^e siècle, la cité se dote d'une flotte qui dispute les voies de circulation aux Carthaginois : les arsenaux de la ville ont été en partie

ARTÉMIS D'ÉPHÈSE

Artémis, la déesse titulaire d'Éphèse, figure parmi les dieux importés à Massalia par les Grecs venus de Phocée. Marseille possédait une réplique de cette statue révérée en Ionie (actuelle Turquie).



© BRIDGEMAN / INDEX

mis au jour par l'archéologie sur la rive nord du Vieux-Port. Ses victoires sur les Puniques sont célébrées par des offrandes à Delphes, dont une statue d'Apollon. Pour s'assurer le contrôle de la navigation côtière, elle fonde des colonies, qui sont parfois de véritables forteresses comme Olbia (Hyères), installée vers 330 av. J.-C. : Rhodanousia, Agathè (Agde), Tauroention (Le Brusc), Antipolis (Antibes) et Nikaia (Nice). Sa puissance maritime offre aux Romains les forces qui leur manquent pendant la Première mais surtout la Deuxième Guerre punique : lors de la bataille de l'Èbre en 217, les amiraux marseillais, aguerris à ces confrontations navales, déjouent la tactique carthaginoise et dynamisent les troupes alliées jusqu'à la déroute de la flotte ennemie.

« Aux temps du roi Tarquin, la jeunesse des Phocéens vint d'Asie et aborda à l'embouchure du Tibre, puis se lia d'amitié avec les Romains. Ensuite elle partit sur ses navires vers les golfes les plus éloignés de la Gaule et fonda Massilia, entre les Ligures et les peuples sauvages de la Gaule. » Dans son récit



© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE) / HERVÉ LEWANDOWSKI

UN COMPTOIR COMMERCIAL

LA VILLE FONDE sa prospérité sur le commerce maritime, principalement celui de denrées alimentaires de la région : produits de la mer, huile et vin, exportés dans des amphores. Mais Massalia constitue aussi un comptoir de redistribution de produits méditerranéens vers la vallée du Rhône et la Gaule intérieure.

LES MARINS GRECS

Ci-dessus, cette scène représentée sur un vase à figures noires et à panse bombée, appelé hydrie, montre un bateau avec des rameurs. Potier : Cleimachos. Vers 560-550 av. J.-C. Musée du Louvre.

de la fondation de Marseille, Justin insiste sur la précocité des liens d'amitié entre Romains et Marseillais. Son témoignage est conforté par la présence de mobilier phocéén dans les ports étrusques du Latium et de Toscane et par l'installation de la déesse marseillaise Artémis-Diane sur l'Aventin. L'étroitesse des relations se confirme au cours du temps, tant que les deux puissances ont des intérêts communs, en particulier contre Carthage. Ainsi lorsqu'au début du IV^e siècle av. J.-C., les Gaulois prennent et brûlent la ville de Rome, les Marseillais auraient pris publiquement le deuil, rassemblé de l'or et de l'argent, tant du trésor public que des particuliers, et auraient aidé leurs alliés à payer le

LA PENTÉCONTORE

Navires de commerce et navires de combat sont différenciés au I^{er} millénaire av. J.-C. Créée pour le combat naval, la pentécontore est menée par cinquante marins, répartis sur un rang de vingt-cinq rameurs à chaque bord. Elle apparaît au VIII^e siècle av. J.-C. sur les représentations figurées des vases grecs et va donner naissance à la dière, à deux rangs de rameurs superposés, vers 700 av. J.-C. Ces vaisseaux longs ont permis l'essor de la flotte phocéenne, aguerrie à la piraterie maritime.



1 LA VOILE

Rectangulaire, en toile, elle était un élément complémentaire de propulsion et était destinée essentiellement à la navigation.

2 LA POUPE

Symétrique de la proue, elle pouvait être décorée, sur la partie arrière de l'étambot, d'un col de cygne jaillissant d'une ou plusieurs volutes.

3 LES RAMEURS

Durant l'attaque, on préférait utiliser les services de rameurs qui donnaient au navire la vitesse nécessaire pour déborder l'adversaire.

Lorsque les Gaulois ont brûlé Rome, les Marseillais auraient pris le deuil.

STÈLE EN CALCAIRE FIGURANT UNE Déesse DANS UN MAISKOS. VI^e SIÈCLE AV. J.-C.

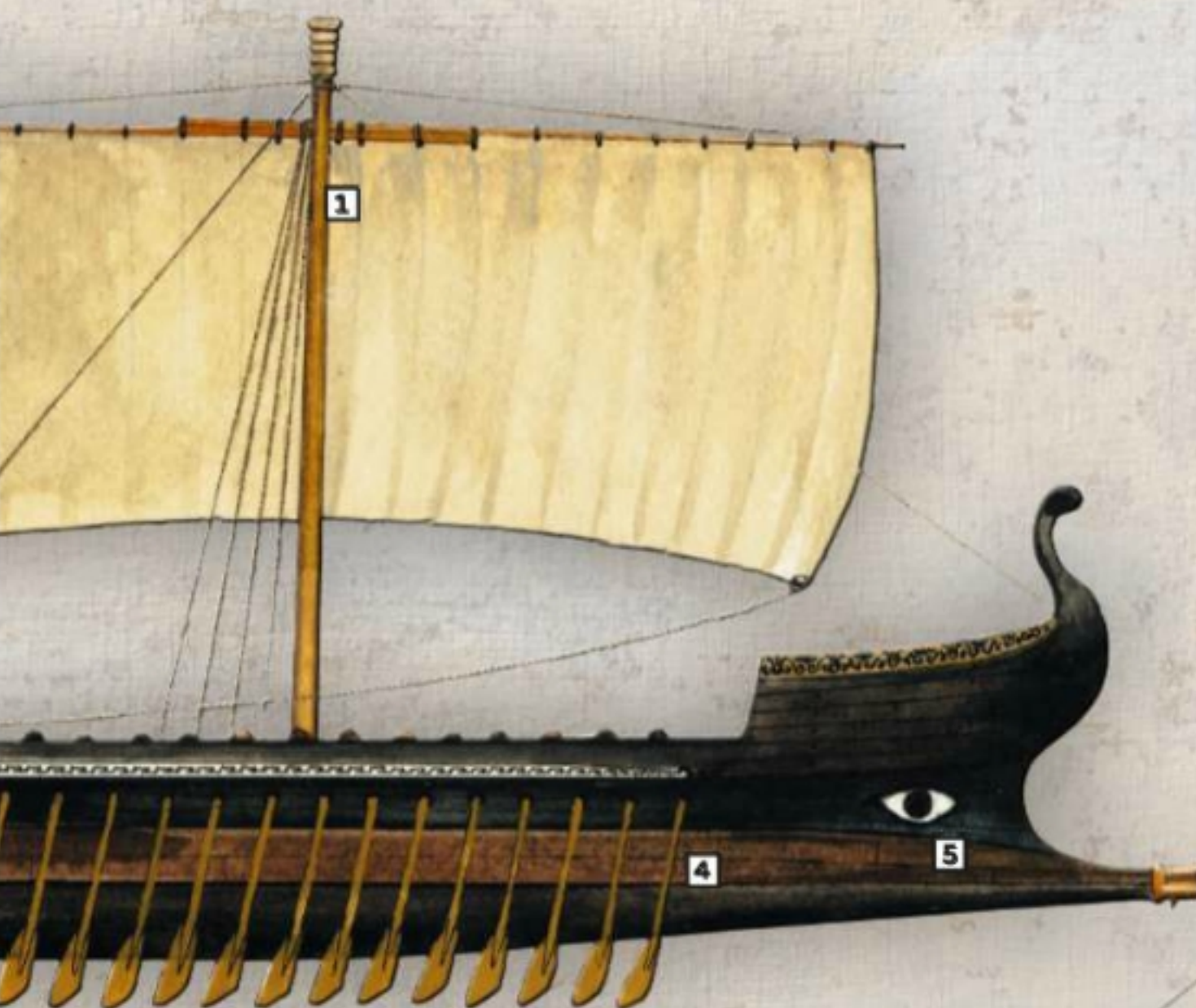
© MUSÉE D'HISTOIRE DE MARSEILLE



tribut de guerre. Les Romains reconnaissants les auraient alors exemptés de charges, leur auraient assigné une place dans les spectacles parmi les sénateurs et auraient conclu avec eux un traité à droits égaux.

La plus fidèle alliée de Rome

Les sources antiques romaines construisent ainsi l'image d'une alliée fidèle, allant jusqu'à vanter la rigidité de son oligarchie conservatrice en laquelle ils reconnaissaient toutes les vertus du régime républicain de leurs ancêtres. En effet, la cité de Marseille était gouvernée par une structure pyramidale très étroite issue des premières familles d'immigrés phocéens, comme en témoigne la famille des Protiades, descendants de Protis, le premier des citoyens, connu par Aristote sous le nom d'Euxénos. Six cents membres issus de ces familles constituaient le Conseil, *synédrión*, dans lequel on choisissait un collège exécutif de quinze membres qui laissait l'autorité suprême à trois d'entre eux, dont un président. D'après Cicéron, dans un plaidoyer favorable au grand rival de César, Pompée,



4 LA COQUE

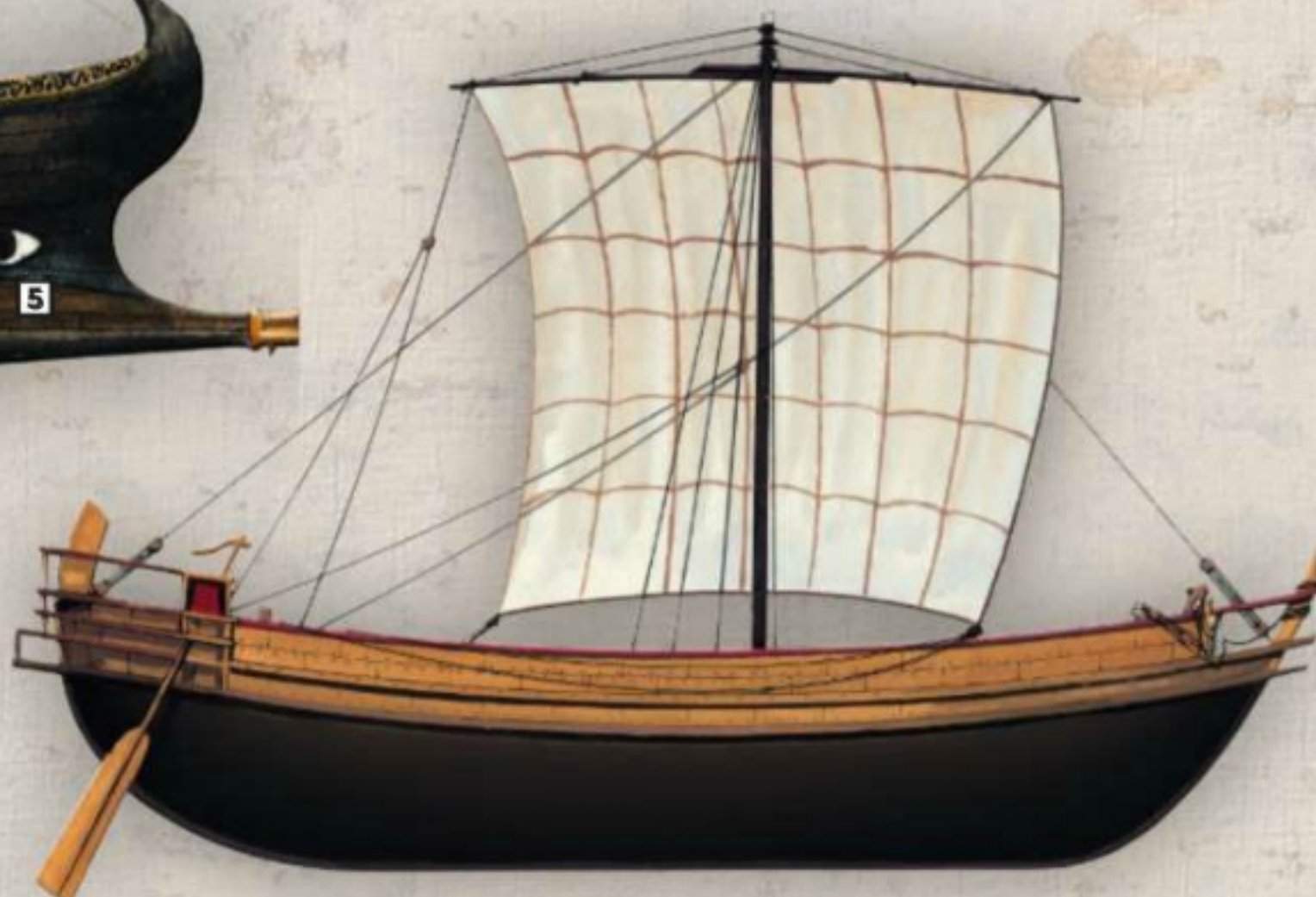
Elle n'était pas pontée. Des châteaux avant ou arrière pouvaient être ajoutés pour accueillir le timonier et des combattants.

5 LA PROUE

Partie avant du navire, dont l'étrave fut progressivement dotée d'un éperon à forme animale, qui prolongeait la quille.

LE CABOTEUR MARCHAND

Les navires de commerce, vaisseaux ronds de l'épopée homérique, répondent à des exigences de stabilité et de capacité de charge. Ce sont avant tout des voiliers, qui présentent une coque arrondie, à la poupe et à la proue puissantes. Leur mât central unique porte une voile carrée à vergue simple et dépourvue de balancine, le gouvernail double latéral est fixé de part et d'autre de la poupe.



© NAVISTORY

« cette cité, pour ses institutions politiques, et sa sagesse, mérite d'être préférée [...] non seulement à la Grèce, mais peut-être même à toutes les autres nations, elle qui, dans un si grand éloignement de tous les pays habités par les Grecs, séparée de leurs coutumes et de leur langue, située à l'extrémité de l'univers, environnée de nations gauloises et comme battue par les flots de la barbarie, est si bien gouvernée par la sagesse de ses notables qu'il serait plus facile à tous de louer ses institutions que de rivaliser avec elles ». En même temps, il a conscience de l'étroitesse du régime puisqu'il voit « dans la condition du peuple quelque chose qui ressemble à la servitude ».

Aussi le mauvais choix des notables marseillais en 49 av. J.-C. lors de la guerre civile entre César et Pompée coûte-t-il très cher à la ville qui, fidèle aux institutions républicaines de Rome et à ses représentants, refuse de prendre parti pour celui qui veut instaurer un pouvoir personnel. César en mène alors le siège. Dépité de la voir résister, il laisse à la tête de son armée son légat Trébonius pour aller

combattre en Espagne et déplore la déloyauté des Marseillais. Le siège dure près de six mois. Comme le raconte le vainqueur lui-même, « accablés par toutes sortes de malheurs, réduits à une extrême pénurie de blé, vaincus deux fois sur mer, repoussés dans de nombreuses sorties, luttant, de plus, contre une grave épidémie causée par une longue réclusion et le changement de nourriture », les Marseillais sont obligés de capituler, livrant à Rome la dernière cité grecque d'Occident. César magnanime « laissa subsister la ville, considérant plutôt son nom et son antiquité que sa conduite envers lui ». Privée de la plupart de ses territoires, de sa flotte et de son trésor, Marseille garda son autonomie mais se fondit dès lors dans la masse des villes romaines, laissant désormais le premier rang à Arles et Narbonne dans le sud-est de la Gaule. ■

Pour en savoir plus

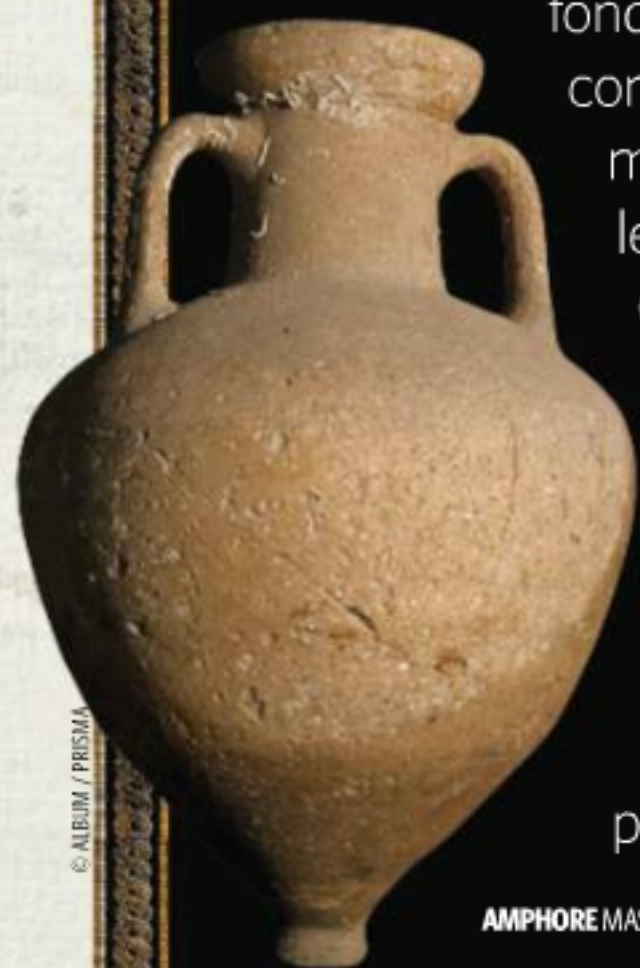
ESSAI
Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)

Antoinette Hesnard, Antoine Hermay et Henri Tréziny, Paris, Errance, 1999.

REVUE
Archéothéma n° 29, juillet 2013.

LES MULTIPLES FONDATIONS PHOCÉENNES

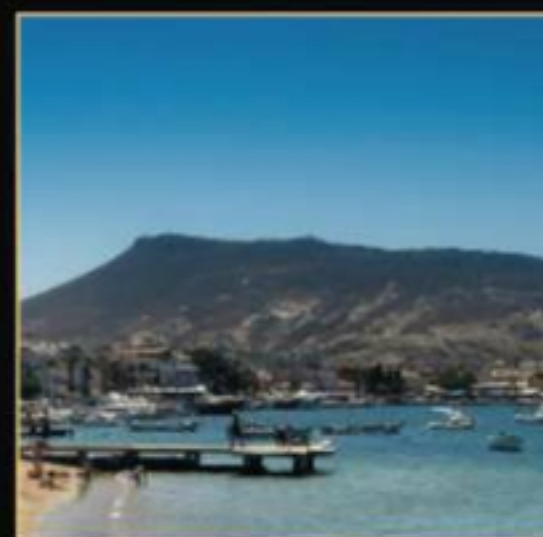
« Les Phocéens furent les premiers des Grecs à faire de longs voyages en mer [...] ; ils ne se servaient pas de bateaux ronds, mais de navires à cinquante rames. » Hérodote souligne ainsi la vocation maritime de la cité ionienne qui fonde des escales sur ses routes commerciales, à la recherche de matières premières, notamment les métaux des îles Cassitérides (Cornouailles), du royaume de Tartessos (Andalousie) ou des contreforts du Massif central. On la voit aussi impliquée dans les ports de l'Italie étrusque (Tyrrhénie) et en Méditerranée orientale, en particulier à Naucratis en Égypte.



AMPHORE MASSALIÈTE. V-III^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE GÉRONE.



Les Phocéens ont privilégié les emplacements portuaires, propices au bon fonctionnement de leurs trafics commerciaux. La calanque du Vieux-Port, fermée par un étroit goulet, est le meilleur abri de la côte gauloise. Dès 600 av. J.-C., la rive nord est aménagée pour les bateaux de pêche, de commerce et de guerre.



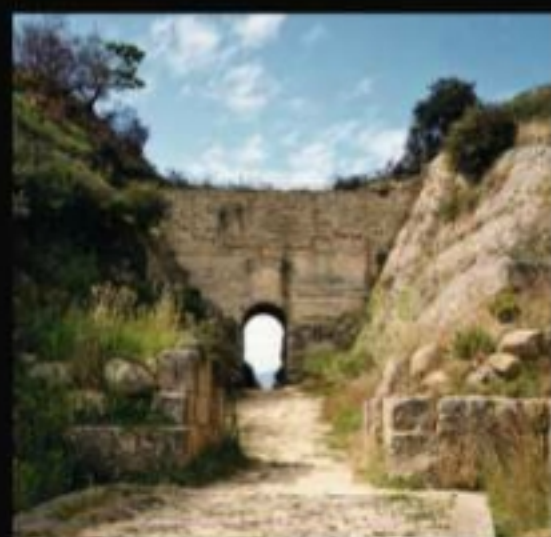
Phocée

Fondée au nord de l'Ionie, entre le x^e et le viii^e siècle av. J.-C., Phocée connaît son apogée à l'époque archaïque grâce à la pêche, à la piraterie et au commerce maritime. Elle décline après l'invasion perse de 546 av. J.-C., qui la vide de ses habitants.



Lampsaque

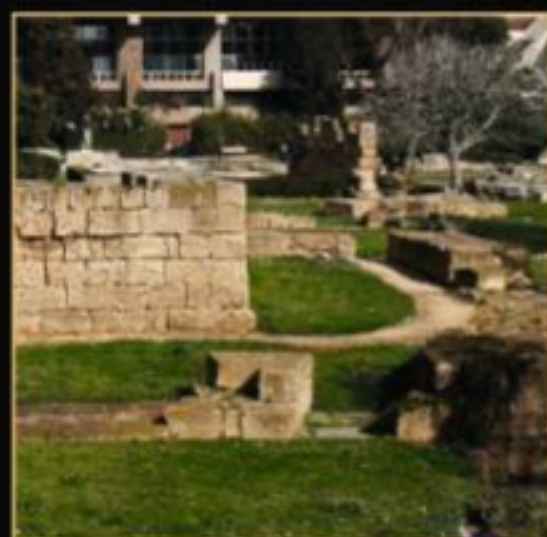
Les Phocéens fondent cette cité au vii^e siècle av. J.-C., sur la voie maritime vers la mer Noire. Comme à Marseille, le roi indigène leur offre un territoire en échange de leurs services. Lampsaque passait pour avoir inventé le culte de Priape, dieu de la fertilité.



© CORBIS / CORDON PRESS



© HEMISFR / GTRES



© ZOOVAR / ALAIN LAUGA / AGE FOTOSTOCK



© J. L. L. BANIUS / AGE FOTOSTOCK

Élée

Après la défaite d'Alalia vers 535 av. J.-C., les Phocéens survivants se voient offrir, grâce à l'intervention de la cité italienne de Poseidonia, un site portuaire au sud de la Campanie, où ils fondent une nouvelle cité, patrie de l'école philosophique de Parménide et de Zénon.

Alalia

Comptoir commercial installé sur la côte orientale de la Corse. Les Phocéens s'y réfugient après la prise de leur ville en 546 mais doivent l'abandonner après la bataille d'Alalia, qui voit l'alliance des Étrusques et des Carthaginois contre leurs actes de piraterie.

Massalia

Seule fondation phocéenne à avoir joué un rôle moteur dans l'histoire méditerranéenne. La prise de Phocée par les Perses et son déclin la propulsent au premier rang des puissances grecques face aux Étrusques, Carthaginois puis Romains en Méditerranée occidentale.

Emporion

Le nom même de cet établissement fondé vers 580 traduit sa vocation de comptoir commercial. Destiné à faciliter les échanges entre les commerçants grecs et les Ibères de Catalogne, il tombe rapidement sous l'influence marseillaise.



L'AU-DELÀ ÉTRUSQUE

Apparus dès l'âge de fer en Italie, bien avant la Rome antique, les Étrusques constituent l'une des civilisations les plus énigmatiques et fascinantes de l'Antiquité. Cette société a notamment laissé des témoignages saisissants de ses rites funéraires.

JAVIER GOMEZ ESPELOSIN
PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE À L'UNIVERSITÉ ALCALA DE HENARES

Bons vivants, amateurs de luxe, grands bâtisseurs, les Étrusques, qui vécurent au centre de la péninsule italique, du VIII^e siècle av. J.-C. jusqu'à leur assimilation définitive comme citoyens de la République romaine au I^{er} siècle av. J.-C., furent également un peuple très religieux, comme l'ont souligné de nombreux auteurs de l'Antiquité. L'historien romain Tite-Live parlait par exemple d'un peuple « qui tenait plus que toute autre nation à l'observance des rites religieux, parce qu'elle excellait dans la science du culte ». On croyait ainsi que le mot cérémonie, *caerimonia* en latin, provenait de Caéré, l'une des villes les plus importantes d'Étrurie, qui avait, selon Valère Maxime, « toujours fait preuve d'une grande vénération



APOLLON DE VÉIES

Détail d'une sculpture en terre cuite
retrouvée dans un temple de Véies.
Fin du VI^e siècle av. J.-C. Musée national
étrusque de la villa Giulia, Rome.

COLLIER ET PENDENTIFS

en or, agate et cristal en forme de
disque (page ci-contre), retrouvés
à Vulci. V^e siècle av. J.-C. Musée
des Arts, Hambourg.

Des ornements pour les sépultures

Le peuple étrusque a fait preuve d'un intérêt constant pour le voyage vers l'au-delà. En témoignent les tombes ornées de fresques représentant des banquets fastueux et joyeux, ainsi que les magnifiques sarcophages peints.



PENDENTIF EN OR RETROUVÉ DANS LA NÉCROPOLE DE LA VILLE ÉTRUSQUE DE SPINA.

VII^e-VI^e s. av. J.-C.

À leur apogée, les Étrusques s'étendent vers la Campanie et la plaine du Pô. Vers le VI^e siècle, la peinture funéraire se généralise dans les tombes à hypogées.

V^e s. av. J.-C.

Les Étrusques perdent leur domination sur la mer. La peinture funéraire s'appauvrit du point de vue iconographique et stylistique.



IX^e-VIII^e s. av. J.-C.

Au début de la civilisation étrusque, les cendres des défunts étaient déposées dans des urnes en forme de cabane. Les tombes tumulus apparaissent à la fin de cette période.



CHEVAUX AILÉS, PARTIE D'UN CHAR ORNANT L'AUTEL DE LA REINE, À TARQUINIA. MUSÉE NATIONAL DE TARQUINIA.

IV^e s. av. J.-C.

Le monde étrusque vit une renaissance culturelle. Les constructions se multiplient. Les peintures funéraires et les sarcophages témoignent du rôle majeur pris par l'aristocratie.

III^e-II^e s. av. J.-C.

Réduisant la qualité et la quantité des peintures funéraires, les Étrusques produisent désormais des sarcophages et des urnes.

SARCOPHAGE DES ÉPOUX, NÉCROPOLE DE CERVETERI, VI^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE NATIONAL ÉTRUSQUE DE LA VILLA GIULIA, ROME.



envers les personnes et les objets religieux ». Les essayistes chrétiens conservèrent cette vision des choses, tout en lui donnant une connotation négative : selon Arnobe, auteur du IV^e siècle, l'Étrurie était « la créatrice et la mère de toutes les superstitions ». La croyance en l'existence d'une vie après la mort a profondément marqué la civilisation étrusque. Tout un pan de leur littérature sacrée, connue de manière indirecte par les mentions des Romains, concernait les formules et les cérémonies nécessaires pour que le défunt atteigne le bonheur dans l'au-delà.

Leurs rites funéraires sont mieux connus grâce aux tombes richement décorées de fresques, aux sarcophages et aux urnes ornés de bas-reliefs, dont des centaines d'exemplaires ont été mis au jour par l'archéologie. L'interprétation de l'architecture des tombes permet d'appréhender plusieurs éléments de ces rites. Ainsi, dans l'antichambre de certaines grandes tombes, on a pu identifier une structure architecturale définie comme un vestibule à ciel ouvert, parfois doté de gradins, qui servait à la célébration de



© MARCO SCATAGLINI / AGE FOTOSTOCK

cérémonies funèbres. Les monuments étaient ornés de scènes relatives à ces rites, comme l'exposition du cadavre, représentée avec un grand réalisme. Le moment était accompagné de musique et de lamentations, qui aboutissaient parfois à une véritable danse. Certains bas-reliefs illustrent également la scène du transfert de la dépouille, une procession triste qui allait laisser place à la représentation du voyage vers l'au-delà. D'autres images de banquets ou de jeux ne concernent pas toujours les cérémonies funèbres. Elles pourraient évoquer le style de vie du défunt, même si l'on sait que de telles activités revêtaient également en elles-mêmes un caractère funéraire.

Les rites funéraires ou jeux de mort

L'un des rites funéraires habituels étaient le « jeu de Phersu », d'après le nom de l'un des protagonistes. Certaines peintures représentent ainsi un homme presque nu, la tête recouverte d'un sac et armé d'une massue ou d'une épée, attaqué par un chien. À ses côtés se tient une autre figure, appelée Phersu sur une

inscription, le visage recouvert d'un masque et portant une corde qui vient s'enrouler sur la jambe de la victime. L'issue du jeu ne peut être que la mort de cette dernière sous les assauts du chien, excité par Phersu. Il s'agit en quelque sorte d'un sacrifice humain en l'honneur du défunt.

Les Étrusques croyaient que l'âme du défunt entreprenait un voyage dans l'au-delà, vers le royaume des morts. Ce transfert est représenté de différentes façons. À l'époque archaïque, on imaginait visiblement un voyage maritime. Certaines scènes montrent en effet le défunt chevauchant des monstres marins, comme les hippocampes. C'est le cas d'un célèbre relief

LA VILLE DES MORTS

Dans la nécropole de Banditaccia, près de Cerveteri, plus d'un millier de tombes furent construites tout au long de l'histoire étrusque.

Les Étrusques croyaient que l'âme du défunt entreprenait un voyage dans l'au-delà, vers le royaume des morts.

Le dernier séjour des aristocrates

À partir du VI^e siècle av. J.-C., les familles de l'aristocratie étrusque érigèrent de somptueuses tombes à hypogées, couvertes d'un tumulus ou creusées dans la roche et parfois précédées d'une façade ouvragée.

LA PARTICULARITÉ de ces sépultures réside dans leur apparence de demeure aristocratique. C'est particulièrement frappant dans le cas de la tombe des Reliefs à Cerveteri. La salle des tombeaux, rectangulaire, est flanquée d'un banc destiné au banquet. Les fouilles ont mis au jour douze niches creusées dans les murs, abritant les différents membres de la famille Matuna, propriétaire de la tombe. Détail saisissant, les murs et les piliers sont ornés de bas-reliefs sculptés

dans la pierre (d'où le nom du lieu), représentant les objets de la vie quotidienne des Étrusques : vaisselle, ustensiles, cordes, éventails, couronnes de fleurs, animaux de compagnie, symboles du statut social... On aurait toutefois tort de considérer la tombe comme la résidence du défunt. En effet, la religion étrusque prévoyait un voyage vers l'au-delà. La tombe est donc en quelque sorte l'anti-chambre de ce royaume des morts, le lieu où démarre le voyage qui mènera le défunt vers son ultime destination.



GUERRIERS SUR LE FRONTON
DU TEMPLE A, À PYRGI.
V^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE
DE LA VILLA GIULIA, ROME

© SCALA, FIRENZE



de Vulci. D'autres représentations semblent indiquer que le voyage se faisait par étapes, à en croire la présence, à côté du défunt à cheval, d'un monstre marin en position d'attente. Mais le plus courant était d'entreprendre un voyage terrestre. Certaines peintures et bas-reliefs montrent ainsi le défilé des proches face au défunt, conduit par les démons vers l'au-delà. Si le défunt est une figure notoire, tel un ancien magistrat, son ultime voyage est parfois représenté sous forme d'un cortège triomphal, vantant ses mérites.

La frontière entre l'univers des vivants et celui des morts est clairement délimitée. Un des sarcophages étrusques le plus connu est celui d'une femme appelée Hasti Afunei, originaire de Clusium (actuelle Chiusi en Toscane). La limite entre les deux mondes y est représentée par une muraille dont la porte entrebâillée est gardée par une figure féminine appelée Culsu. Le seuil peut également être symbolisé par un grand rocher. Ces portes sont un motif ornemental très répandu sur les monuments funéraires. Bien que leur interprétation soit parfois sujette



© SCALA, FIRENZE

à débats, leur fonction symbolique d'accès à l'au-delà semble la plus appropriée. D'où l'idée de la tombe comme « antichambre » du lieu de départ vers le voyage final. Dans cet ultime périple interviennent différents démons ou génies, dont seuls quelques-uns sont désignés par leur nom. Ces êtres se retrouvent très fréquemment sur les monuments funéraires à partir du IV^e siècle av. J.-C.

Les démons des Enfers

Les démons de l'au-delà étrusque ont sans doute existé depuis le début de cette civilisation ; au cours du temps, leur image a toutefois subi des influences helléniques, les rapprochant ainsi de personnages de la mythologie grecque. Dans les représentations les plus anciennes, les démons de l'au-delà sont souvent dotés d'un corps d'homme avec une tête de loup ou de rapace. Sur des bas-reliefs plus tardifs figurant sur des urnes à Perugia et Volterra, le démon-loup émerge d'une structure circulaire semblable à l'entrée d'un puits, représentant sans doute l'accès aux Enfers. Il saisit l'une des

figures qui l'entourent, en présence de Vanth, génie féminin de la mort. Ce démon-loup est donc un envoyé du dieu des Enfers, dont la mission est de se saisir de ceux dont la mort a été décrétée. Les démons les plus fréquents sont Charu et Vanth. Le premier est un personnage masculin, dont le nom vient de Charon, le passeur qui aidait les morts à franchir le Styx pour atteindre l'au-delà dans la mythologie grecque, mais il est très différent et présente un aspect monstrueux. Il est affublé d'un nez crochu, d'oreilles d'animaux et parfois de longs crocs. Sa peau est bleutée et couverte de pustules, comme la chair en décomposition. Il est parfois doté d'ailes. Son principal attri-

LATOMBE DES RELIEFS

Les bas-reliefs de cette tombe, située dans la nécropole de Banditaccia à Cerveteri, reproduisent l'intérieur d'un foyer et ses objets quotidiens. IV^e siècle av. J.-C.

Les démons étrusques ont subi des influences helléniques, les rapprochant de personnages de la mythologie grecque.

Des sacrifices pour sauver l'âme des morts

Les sacrifices humains n'étaient pas méconnus en Étrurie mais il s'agissait d'une pratique exceptionnelle. D'après ce que l'on sait, ces actes avaient leur raison d'être dans les croyances religieuses propres au peuple étrusque.

EN EFFET, les Étrusques considéraient que l'âme des défunts pouvait accéder à l'immortalité si elle se transformait en un certain type de divinités, les *dii animales* (« dieux dotés d'une âme »). Pour cela, il était nécessaire d'offrir le sang de certaines personnes (*hostiae animales*) à des divinités. On ignore cependant qui étaient les victimes et les dieux concernés. Il s'agissait d'un acte de substitution, à travers lequel on offrait aux dieux une vie humaine en échange de celle du défunt, dont l'âme entrait dans un

état de béatitude. Il s'agissait parfois de sacrifices réels, comme celui de 307 prisonniers romains, immolés en 358 av. J.-C. pour sauver l'âme des morts étrusques. Le sacrifice pouvait également être symbolique. Ainsi, afin d'aider son âme à atteindre l'immortalité, un Étrusque nommé Vel Saties fit peindre sur sa tombe à Vulci (connue aujourd'hui sous le nom de tombe François) une scène caractéristique : le sacrifice de prisonniers troyens par Achille, en l'honneur de l'âme de son ami Patrocle.



SACRIFICE D'UN PRISONNIER TROYEN SUR LA TOMBE FRANÇOIS, À VULCI. IV^e SIÈCLE AV. J.-C.

© LUISA RICCIARINI / PRISMA



but est un grand marteau qui pourrait servir à briser les barres scellant les portes des Enfers. Le rôle de Charu est d'annoncer aux moribonds le moment fatidique, de les séparer de leurs proches puis de les guider vers l'au-delà. Vanth est le principal démon féminin de la mort. Ce personnage ailé est souvent muni d'une torche pour éclairer le chemin des Enfers. Sa principale mission est d'accompagner les défunts dans leur ultime voyage.

Outre la torche, Vanth a d'autres attributs comme les serpents, l'épée, le rouleau (sur lequel est écrit le destin du défunt) et les clés. L'un des démons les plus terrifiants est Tuchulcha, qui figure sur les peintures de la tombe d'Orcus II à Tarquinia, surveillant les héros grecs Thésée et Peirithous. Il s'agit d'une figure masculine ailée, dont la tête évoque celle d'un vautour avec son bec de rapace. Elle est dotée d'oreilles animales et sa chair est bleutée. La représentation étrusque des Enfers est très influencée par les conceptions grecques de l'au-delà. Les dieux qui président ce monde sont Aita et Phersipnei, traduction



© SCALA, FIRENZE

en langue étrusque des dieux grecs Hadès et Perséphone, qui avaient remplacé dans leurs fonctions les dieux étrusques d'origine. Mais Aita et Phersipnei présentent aussi des traits qui sont propres aux étrusques : Aita est couvert d'une capuche figurant une tête de loup, qui rappelle le traditionnel démon-loup, tandis que Phersipnei a des cheveux bouclés qui se terminent par des serpents, comme les génies féminins des Enfers.

Un banquet éternel

Eu égard à l'apparence monstrueuse de leurs démons, on pourrait croire que les Étrusques voyaient dans les Enfers un lieu lugubre et terrifiant, où les âmes étaient maltraitées pour l'éternité. Mais rien ne prouve l'existence d'un jugement et d'un châtement *post mortem* dans leur religion. Quand ce motif apparaît, il sert à représenter des mythes grecs et ne reflète pas une idée proprement étrusque. En réalité, le rôle des démons n'était pas d'effrayer les morts, mais de les guider à travers les obscurs chemins menant vers l'au-delà. Les Étrusques

croyaient en une vie après la mort, où seule l'âme (*hinthial* en étrusque) survivait. En arrivant dans l'au-delà, le défunt retrouvait ses ancêtres et goûtait à une vie nouvelle à leurs côtés qui ressemblait à celle vécue auparavant, contribuant ainsi à renforcer l'appartenance au groupe familial. Le banquet organisé lors des funérailles pourrait symboliser la destination finale du défunt. C'est ainsi qu'il faut interpréter la représentation fréquente de figures inclinées, dans une posture de fête, sur les sarcophages et les urnes étrusques. En définitive, l'Enfer étrusque n'inspire pas une sensation aussi pessimiste que celle augurée par l'apparence terrifiante de ses habitants. ■

UNIS DANS LA MORT

La tombe Inghirami, à Volterra, accueille un grand nombre de sarcophages où figurent des personnages inclinés. II^e siècle av. J.-C. Florence.

Pour en savoir plus

ESSAIS

Histoire des Étrusques

Jean-Marc Irollo, Perrin, collection « Tempus », 2010.

La Civilisation étrusque

Dominique Briquel, Fayard, 2003.

Les Étrusques, histoire d'un peuple

Jean-Paul Thuillier, Armand Colin, 2003.

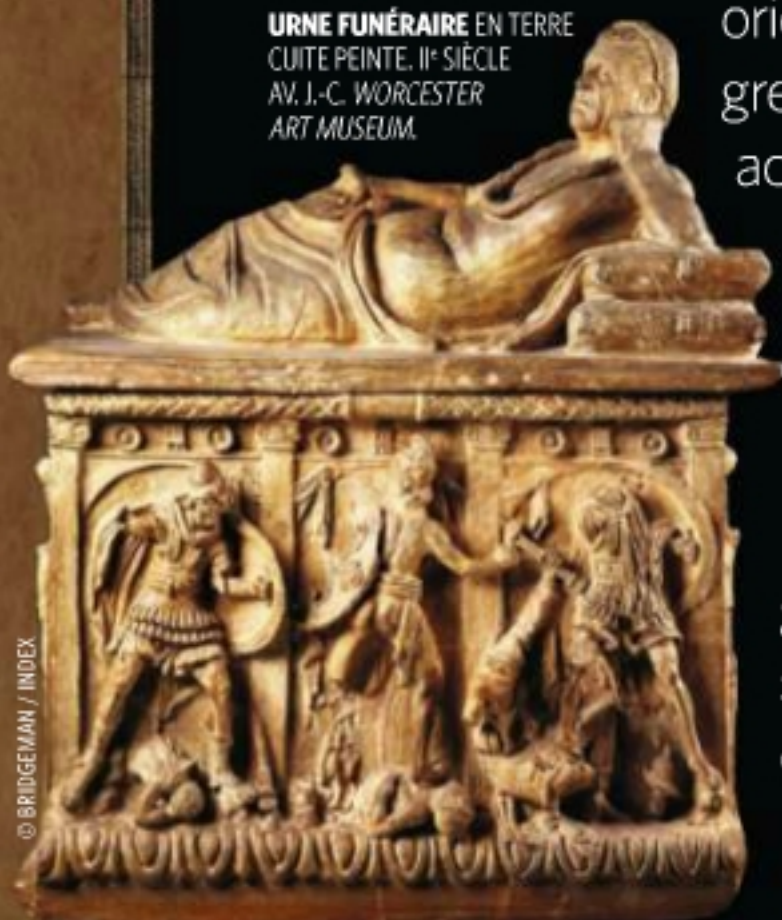
Les Étrusques et leur destin

Alain Hus, éd. A. & J. Picard, 2000.

LES DIEUX DES ENFERS ÉTRUSQUES

L'inframonde des Étrusques était peuplé de dieux et de démons. Certains remontaient aux étapes archaïques de la civilisation étrusque, où se mêlaient de nombreuses créatures monstrueuses. Au fil du temps, sous l'influence des religions

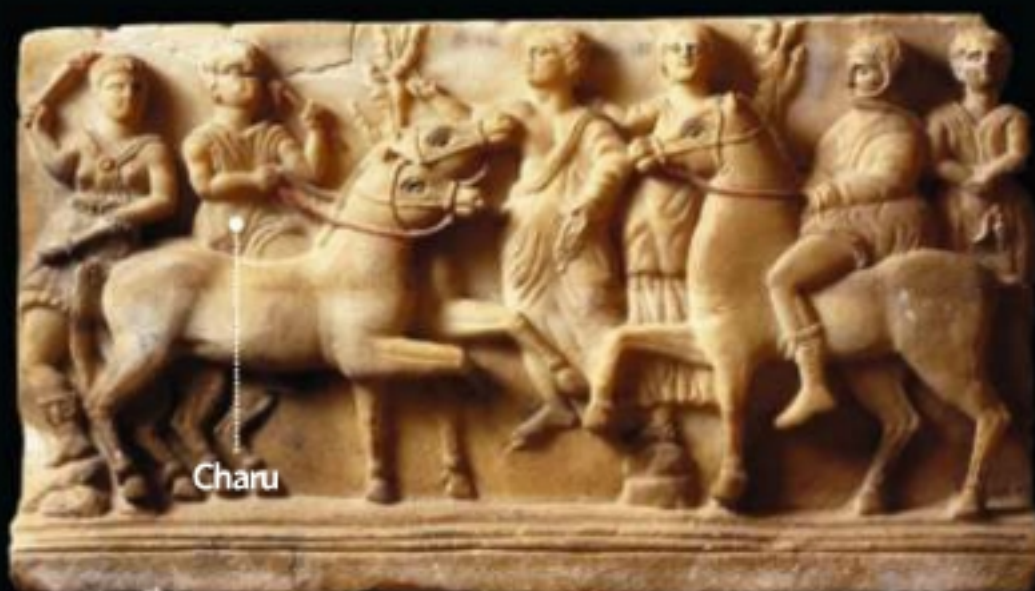
**URNE FUNÉRAIRE EN TERRE
CUITE PEINTE, II^e SIÈCLE
AV. J.-C. WORCESTER
ART MUSEUM.**



orientales et de la mythologie grecque, les dieux étrusques acquièrent une identité propre, souvent équivalente à celle des dieux grecs. Ainsi, l'Hadès grec devient Aita chez les Étrusques et Charon, le génie qui conduisait dans sa barque les âmes des défunts jusqu'au monde des Enfers, équivaut à Charu, dans le monde étrusque.

À cheval vers l'au-delà

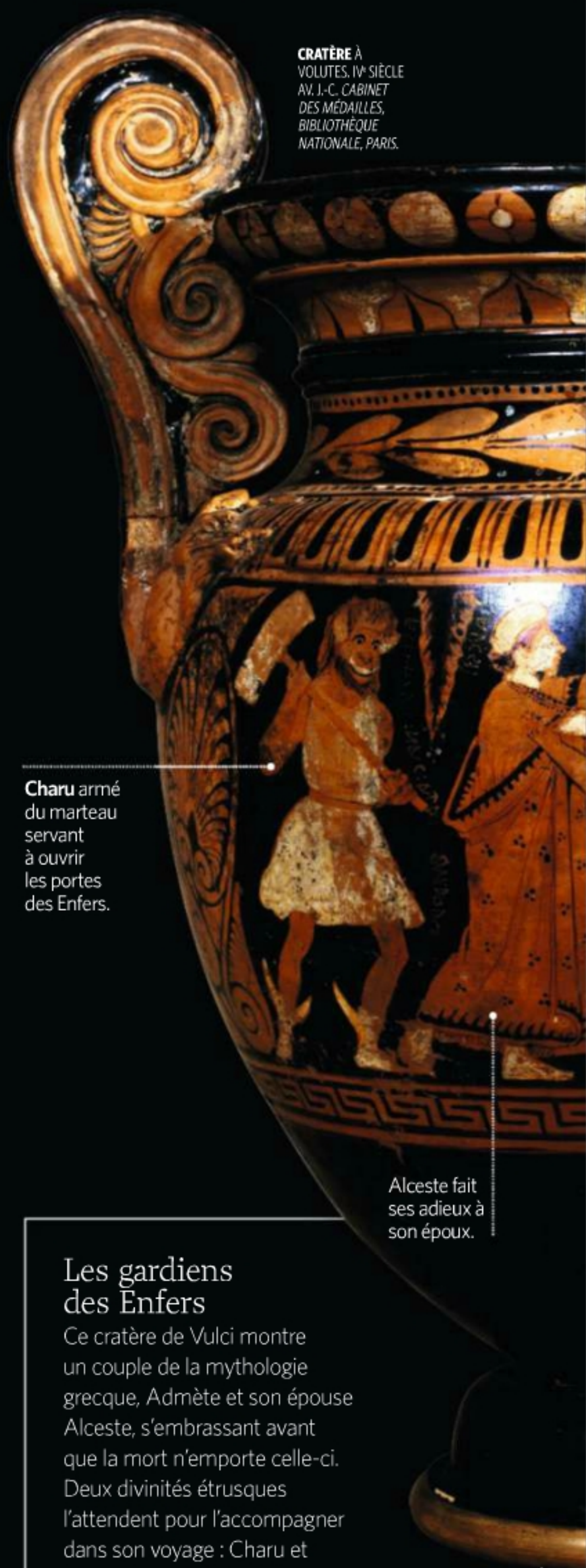
Sur les bas-reliefs des urnes funéraires étrusques, le voyage vers l'au-delà s'effectue soit à pied, soit en char ou encore très souvent à cheval. Cet animal est considéré comme un être psychopompe, « qui porte les âmes ».



Charu

URNE FUNÉRAIRE EN ALBÂTRE, II^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE ÉTRUSQUE GUARNACCI, VOLTERRA.

**CRATÈRE À
VOLUTES, IV^e SIÈCLE
AV. J.-C. CABINET
DES MÉDAILLES,
BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE, PARIS.**

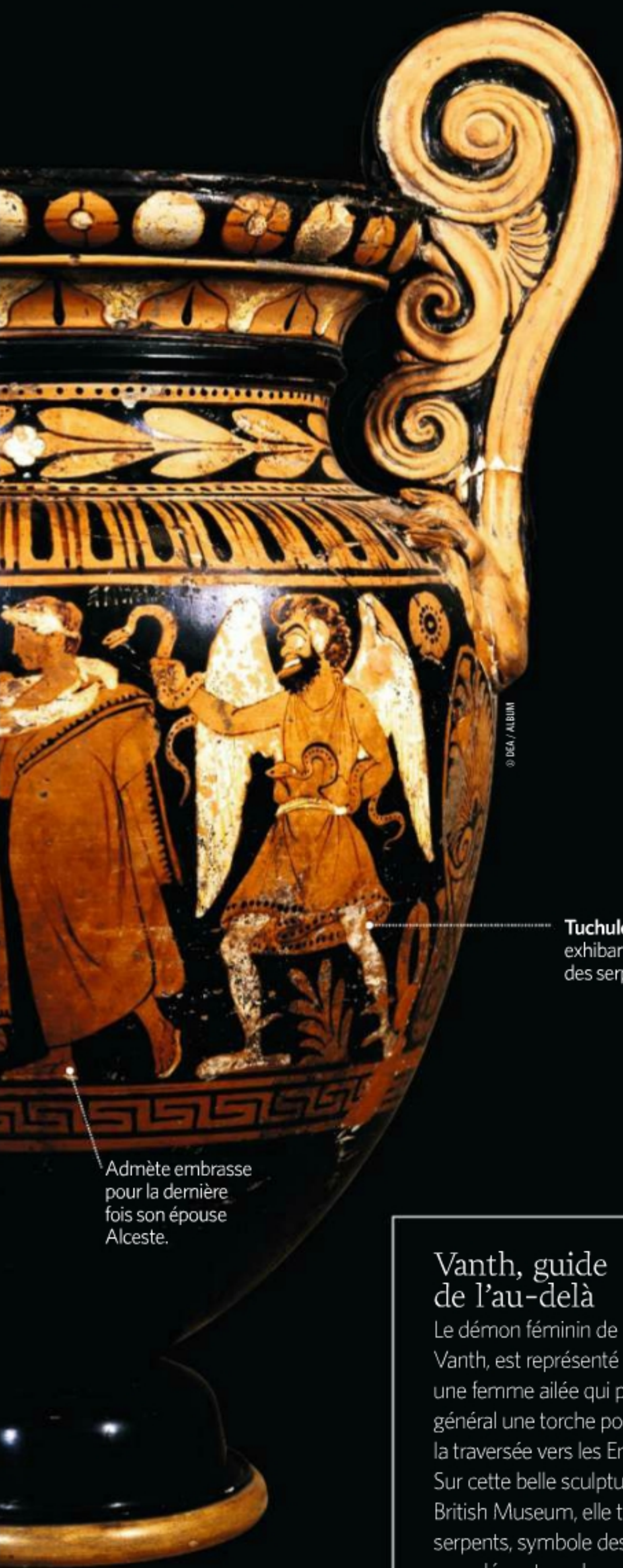


Charu armé
du marteau
servant
à ouvrir
les portes
des Enfers.

Alceste fait
ses adieux à
son époux.

Les gardiens des Enfers

Ce cratère de Vulci montre un couple de la mythologie grecque, Admète et son épouse Alceste, s'embrassant avant que la mort n'emporte celle-ci. Deux divinités étrusques l'attendent pour l'accompagner dans son voyage : Charu et le monstrueux Tuchulcha.

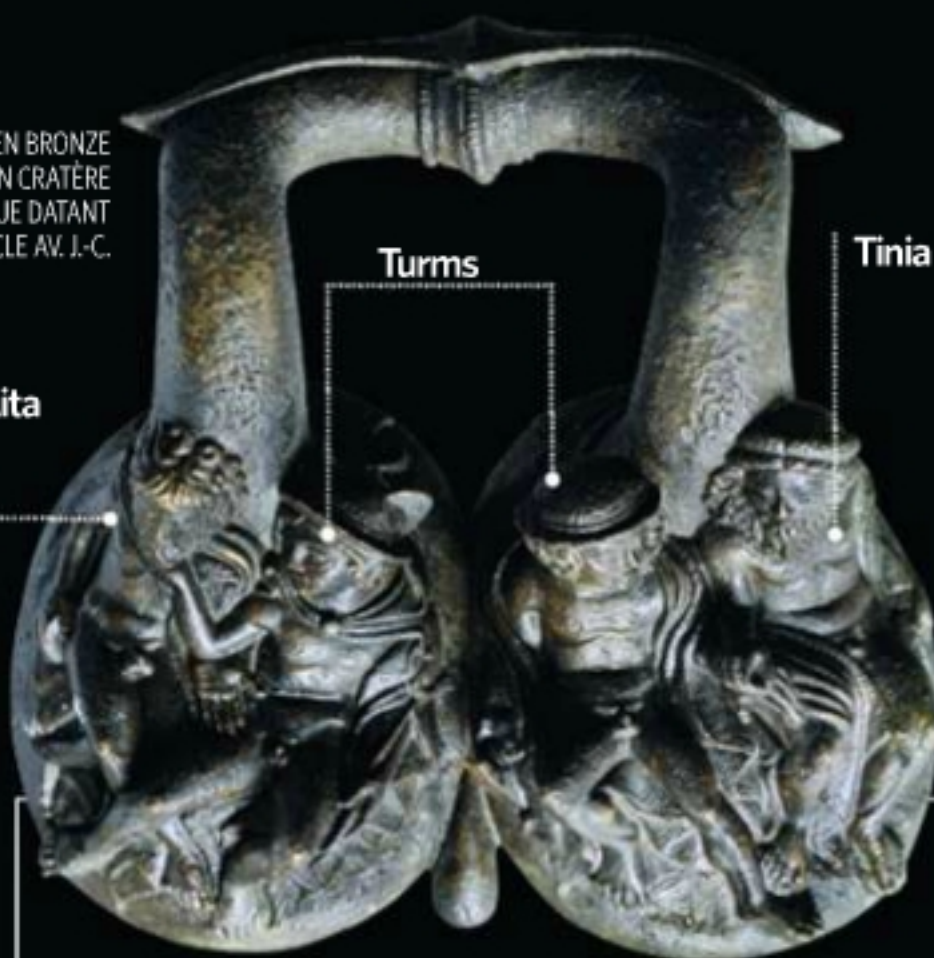


ANSE EN BRONZE
D'UN CRATÈRE
ÉTRUSQUE DATANT
DU IV^e SIÈCLE AV. J.-C.

Aita

Turms

Tinia



Les divinités étrusques

Sur cette anse d'un cratère en bronze figurent différents dieux étrusques : Aita (Hadès chez les Grecs), Turms (Hermès chez les Grecs) qui, dans la religion étrusque, agit comme messenger d'Aita ; et Tinia, souverain de l'Univers, l'équivalent de Zeus chez les Grecs et Jupiter chez les Romains.

Tuchulcha
exhibant
des serpents.

Admète embrasse
pour la dernière
fois son épouse
Alceste.

Vanth, guide de l'au-delà

Le démon féminin de la mort, Vanth, est représenté comme une femme ailée qui porte en général une torche pour éclairer la traversée vers les Enfers. Sur cette belle sculpture du British Museum, elle tient des serpents, symbole des Enfers, enroulés autour de ses bras.



STATUE EN BRONZE
DE VANTH, V^e SIÈCLE
AV. J.-C. BRITISH
MUSEUM, LONDRES.

ALIÉNOR D'AQUITAINE

LA MAUVAISE RÉPUTATION

Sa personnalité et son influence politique ont marqué la destinée des couronnes de France et d'Angleterre. Une prouesse pour une femme du XII^e siècle, qui lui valut aussi d'être considérée comme une traîtresse et une infidèle.

YANN POTIN

HISTORIEN, CHARGÉ D'ÉTUDES DOCUMENTAIRES AUX ARCHIVES NATIONALES

Mêlée à la guerre civile et aux croisades, elle a sillonné l'Europe et le Proche-Orient : Aliénor, duchesse d'Aquitaine, fut reine de France et d'Angleterre, son parcours du siècle courtois fait d'elle l'une des grandes dames du XII^e siècle et l'une des plus renommées d'un Moyen Âge occidental où dominent les personnages masculins. Aliénor eut dix enfants et, à la faveur des alliances, devint la cousine, la mère ou la tante d'une grande partie des princes et souverains de l'Europe occidentale. Et précisément, l'histoire d'Aliénor d'Aquitaine est aussi et avant tout une affaire géopolitique.

Mariée à 15 ans avec le pieux et dévot roi Louis VII en 1137, elle semble apporter à la royauté capétienne une dot inattendue et la promesse d'une envergure territoriale nouvelle : le duché d'Aquitaine, dont les deux piliers sont formés par le Poitou et la Guyenne, avec une échappée vers l'est jusqu'au Puy et l'Auvergne.

ALIÉNOR

sur une huile d'Anthony
Sandys, 1858.

La beauté légendaire
de la reine a inspiré
de nombreux artistes,
qui la prirent pour
modèle de leurs héroïnes.
*Musée national du pays
de Galles, Cardiff.*





© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

LOUIS VII ET ALIÉNOR

devant le pape Eugène III, lors du départ du roi pour la deuxième croisade en 1147. Huile de J.-B. Mauzaisse, 1840. Musée du château de Versailles.

ABBAYE DE SAINT-DENIS

L'abbé Suger, conseiller de Louis VII, fit reconstruire l'abbaye de Saint-Denis, qu'il fit orner de vitraux et enrichir d'objets précieux.

À l'heure où Guillaume X, le père d'Aliénor, décède prématurément en 1137, en recommandant le mariage de sa fille unique avec le jeune héritier capétien, les ducs d'Aquitaine sont, depuis le ^x^e siècle, parmi les plus puissants princes de l'Occident, fondateurs de monastères (Cluny en 910), mécènes de troubadours, et poètes eux-mêmes, organisateurs d'une vie de cour méridionale raffinée, que le nord de la France ignore alors tout à fait.

Le mariage aquitain consacre les efforts menés par Louis VI dit le Gros (roi de 1106 à 1137) pour retrouver la position du roi de France occidentale de la fin de l'époque carolingienne, lorsque le souverain dominait en théorie l'Aquitaine, autrefois royaume indépendant entre 781 et 877, date à laquelle Charles

le Chauve la rattacha à cette même Francie. Fruit d'une habile prétention politique, le mariage célébré à Bordeaux le 25 juillet 1137 permet à cette royauté capétienne étiquée de se donner l'illusion qu'elle se situe dans la continuité du partage de Verdun de 843, acte de fondation lointain du royaume de France.

À ce moment-là, la domination directe que les successeurs d'Hugues Capet peuvent revendiquer se limite à un petit bassin parisien compris entre Beauvais, Compiègne et Orléans, avec une petite avancée vers Bourges. Jouer la carte Aquitaine est l'effet d'une politique de prestige, mais il s'agit d'une stratégie fragile, qui suppose le déploiement de moyens de contrôle coûteux, alors même que périodiquement se forme autour de la principauté capétienne de

© FUNKYSTOCK / AGE FOTOSTOCK



© AXG / ALBUM

CHRONOLOGIE

LES DEUX RÈGNES D'UNE REINE

1122

NAISSANCE D'ALIÉNOR.

Fille aînée du duc Guillaume X de Poitiers, dont elle est la seule héritière.

1137

MARIAGE AVEC LOUIS VII.

Aliénor devient reine de France et associe ses territoires à ceux de la Couronne.

MARIAGE D'ALIÉNOR AVEC LOUIS VII, ENLUMINURE TIRÉE DES CHRONIQUE DE SAINT-DENIS, 1350. MUSÉE CONDÉ, CHANTILLY.



1147

**CROISADE EN TERRE
SAINTE.** Aliénor y aurait
entretenu une liaison avec
son oncle Raymond
de Toulouse.

1152

**MARIAGE AVEC HENRI
PLANTAGENËT.** Après
l'annulation de son mariage
avec Louis VII, Aliénor
épouse Henri II Plantagenêt.

1200

**BLANCHE, REINE DE
FRANCE.** En épousant
Louis VIII, la petite-fille
d'Aliénor unit la lignée de la
duchesse à la cour de France.

1204

MORT D'ALIÉNOR.
Elle meurt à 82 ans à
l'abbaye de Fontevraud,
où est conservée
sa sépulture.



GISANT D'ALIÉNOR À L'ABBAYE DE FONTEVRAUD DANS LE MAINE-ET-LOIRE (PAGE CI-CONTRE). LA DUCHESSE EST REPRÉSENTÉE, UN LIVRE ENTRE LES MAINS, EN RÉFÉRENCE AU MÉCÉNAT CULTUREL QU'ELLE EXERÇA DURANT TOUTE SA VIE.

© LESSING / ALBUM

Sous l'égide de l'amour courtois

ALIÉNOR INSTAURA À L'AUSTÈRE cour de France les coutumes propres à l'amour courtois, très populaire en Aquitaine. Cette convention voulait que les jeunes chevaliers cherchent la protection d'une dame, à laquelle ils vouaient un amour platonique et dont ils défendaient les couleurs et l'honneur. Outre son goût pour les tournois et les jeux d'amour courtois, Aliénor avait une prédilection pour les troubadours qui égayaient ses fêtes et ses moments de loisir. C'est elle qui importa en France cette coutume propre à ses terres méridionales. Elle fut un mécène inconditionnel de ces artistes, au point de les imiter, devenant ainsi l'une des premières femmes troubadours (*trobairitz*) de l'histoire. Aucune de ses œuvres ne nous est toutefois parvenue car la reine ignorait la notation musicale, une invention alors récente.

STATUES D'ALIÉNOR ET DE LOUIS VII

En 1137, Aliénor épouse le futur roi de France Louis VII. Elle a 15 ans et son époux n'en a que 16. Ces statues-colonnes ornent le portail royal de la cathédrale de Chartres. Vers 1145-1150.

© ANG / ALBUM



France, une coalition de deux comtes, Blois et Troyes, qui se trouvent réunis (entre 1063 et 1089 et surtout entre 1125 et 1152) dans la même famille de comtes dits « palatins » de Champagne, car revendiquant une ascendance directe avec Charlemagne. Il en va de même pour la croisade, menée à partir de 1147 : il s'agit de répondre à une logique de prestige et de tenir son rang face à l'empereur, Conrad III, qui est aussi du voyage.

La consanguinité justifie le divorce

Si Aliénor accompagne son époux, lors de cette croisade, elle témoigne d'une solidarité toute féodale envers son oncle, le prince d'Antioche, qui refuse de participer à la défense de la principauté de Jérusalem. C'est à partir de cet événement, interprété comme une liaison amoureuse, montée en épingle par un des conseillers monastiques les plus radicaux de Louis VII, le futur saint Bernard, lui-même prédicateur de la croisade, que le personnage d'Aliénor est progressivement diabolisé, d'autant qu'elle n'a pas encore mis au monde de fils, mais une première fille, Marie, en 1145. Aussi, en 1152, n'y a-t-il pas d'hésitation : comme ce sera du

reste le cas par la suite pour d'autres reines, les conseillers du roi utilisent l'interdit canonique de la consanguinité (ils sont cousins aux 4^e et 5^e degrés) pour casser une union, en échange d'une autre : Louis VII se tournera dès 1154 vers la fille du roi de Castille, avant de privilégier en 1160 une fille du comte de Champagne, scénario d'alliance plus réaliste. De son côté, Aliénor ne tarde pas à se remarier : moins de huit semaines après l'annulation prononcée à Beaugency, la duchesse d'Aquitaine devient comtesse d'Anjou. Le fait même qu'elle ait un degré de parenté commun à peu près équivalent avec son nouvel époux, Henri Plantagenêt, dit assez combien ces alliances et remariages princiers et royaux ne sont qu'affaires politiques et diplomatiques.

Héritier par sa mère des domaines de Guillaume le Conquérant, le jeune et fougueux comte d'Anjou, onze ans plus jeune que son épouse, devient roi à son tour en 1154 et Aliénor est ainsi à nouveau reine. Mais surtout pour se consacrer à la maternité : avec pas moins de cinq grossesses en sept ans, Aliénor s'avère une épouse fertile, tout en étant mise à distance par le roi lui-même, qui accumule les infidélités et

© AGF PHOTOSTOCK

CHÂTEAU DE CHINON,

Siège de la cour d'Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre, qui y fit emprisonner Aliénor en 1173, quand il découvrit ses intrigues pour mettre son fils préféré, Richard Cœur de Lion, sur le trône.





© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

UN PORTRAIT PRÉSUMÉ

Cette fresque représenterait Aliénor et sa belle-fille, Isabelle d'Angoulême, épouse de Jean sans Terre, et serait un ex-voto peint en remerciement de la libération d'Aliénor en 1189. Chapelle Sainte-Radegonde, Chinon, XII^e siècle.

les enfants bâtards. Condamné à faire le tour de son immense « empire », Henri II est sans cesse en déplacement. Après les conflits du roi avec le célèbre Thomas Beckett, archevêque de Canterbury assassiné dans sa propre cathédrale, Aliénor est dans une situation de rupture ouverte avec son mari, au point de prendre le parti d'un de ses fils, Richard, futur Cœur de Lion, devenu duc d'Aquitaine en titre en cette même année 1170. À partir de cette date, l'indépendance farouche d'Aliénor se manifeste tout autant en tant que reine d'Angleterre que de France. Après 1173, et la réforme politique de la Normandie et du royaume d'Angleterre qui fait que le roi revendique notamment un contrôle étroit de l'épiscopat, Aliénor convainc

ses propres fils de se révolter contre leur père, afin d'exiger le partage plus rapide du patrimoine de l'empire des Plantagenêts. Là encore, il s'agit bien d'une logique féodale où la défense de l'intérêt de chacun est supérieur à l'intérêt de tous : Aliénor contribue ainsi à défaire ce que son second mariage avait un temps permis – l'unité territoriale de l'ouest français et de l'Angleterre. Tenue à distance et en captivité par son propre mari jusqu'à sa mort en 1189, Aliénor mène la carrière d'une maîtresse femme qui incarne et défend l'héritage de sa famille, avant celui de ses alliés successifs, qu'il soient rois, princes ou comtes.

La diabolisation posthume d'Aliénor

Bien qu'Aliénor soit une éminente princesse « transnationale », son portrait a été en quelque sorte « figé » par la tradition forgée par l'histoire scolaire française du XIX^e siècle. À l'instar de Jeanne d'Arc ou de Blanche de Castille, les femmes dont cette dernière a bien voulu conserver la mémoire et le nom sont le plus souvent des saintes et des reines. Aliénor représente, du point de vue du récit national historique français, le personnage de la femme infidèle et même de la traîtresse, lointaine responsable de la guerre de Cent Ans. Comme l'illustre son divorce d'avec le roi de France et son remariage moins de trois mois plus tard avec un comte d'Anjou dont l'Europe attendait alors qu'il devienne roi d'Angleterre.

À grand renfort d'anachronisme, la vie d'Aliénor compose une pièce de vaudeville dans un XI^e siècle féodal qui cultive les ambiguïtés de l'amour courtois. Tout y est, depuis le soupçon d'adultère (avec son propre oncle, Raymond d'Antioche, lorsqu'elle accompagne son époux à la deuxième croisade) jusqu'à l'idiotie politique prétendue de Louis VII et de ses conseillers, incapables d'anticiper la formation à l'ouest du royaume capétien d'un vaste conglomérat de principautés féodales autrefois concurrentes, et désormais susceptibles de faire pièce à la puissance du roi de France. Il est d'usage de nommer cette coalition de fiefs et de comtés, enfant monstrueux d'un couple royal manqué, réunis dans la main du second mari d'Aliénor Henri II, l'« empire » des Plantagenêts, en prenant garde de ne pas assimiler le mot à l'idée moderne d'une entité territoriale compacte. Une des pierres d'achoppement des conflits à venir sera d'ailleurs le fait que les différents



Aliénor convainc ses propres fils de se révolter contre leur père, Henri II.

VASE EN CRISTAL, CADEAU DE MARIAGE D'ALIÉNOR À LOUIS VII. MUSÉE DU LOUVRE.

UNE DESCENDANCE ILLUSTRÉ

Richard Cœur de Lion (1157-1199)

Prince nourri très tôt par les valeurs de la chevalerie, il fut le fils favori d'Aliénor, l'Aquitaine lui revenant dès 1170. Né et élevé à Oxford,

Richard passa l'essentiel de sa vie sur le continent : duc nomade, il ne cessa de parcourir ses terres gasconnes et limousines. Roi d'Angleterre en 1189, il préfère un an plus tard participer à une croisade qui lui sera fatale : à son retour, il est capturé par le duc d'Autriche (1192-1194), avant d'être libéré par une rançon réunie par sa mère. Après cinq ans de guerre en Normandie contre le roi de France, Richard meurt à 42 ans en tentant de punir un vassal récalcitrant.



STATUE ÉQUESTRE DE RICHARD I^{er} CŒUR DE LION, ROI D'ANGLETERRE (1157-1199). ŒUVRE DE CARLO MAROCHETTI (1860). LONDRES.

Jean sans Terre (1166-1216)

Jean tient son surnom de sa position de dernier-né, quoique fils préféré d'Henri II. Élevé à Fontevraud, il est envoyé par son père gouverner l'Irlande à 19 ans. Il tente durant les quatre ans d'absence de son frère de s'emparer du pouvoir royal. Les Londoniens emprisonnent le régent et lui ouvrent la ville en 1191 : il n'en sera pas moins considéré comme un traître par la légende de Robin des Bois. À son retour en 1194, Richard désigne néanmoins Jean comme héritier. Son règne personnel est considéré comme funeste : outre la perte de la Normandie face à Philippe Auguste en 1204 qui met fin à « l'empire » des Plantagenêts, il essuie la résistance et la volonté d'indépendance des « barons » qui lui imposent en 1214 la « Grande Charte », considérée depuis lors comme la base du régime constitutionnel de la monarchie anglaise.



SCEAU DE JEAN SANS TERRE, CHARTE DU ROI JEAN, 1215. MUSEUM OF LONDON.

© BRIDGEMAN / INDEX

Blanche de Castille (1188-1252)

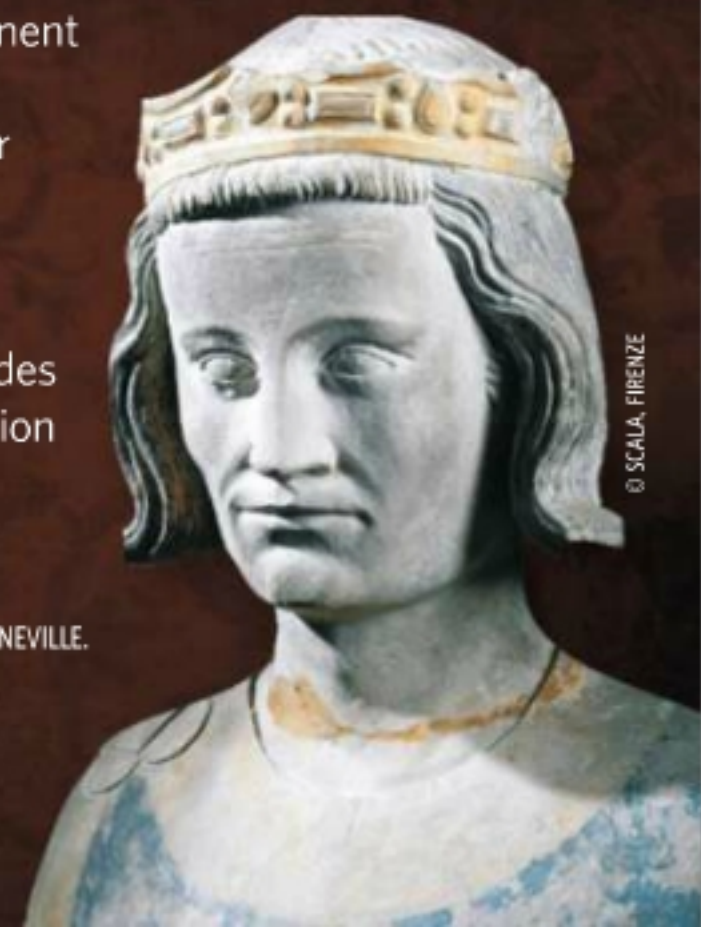
Mariée à 12 ans avec le fils du roi de France Philippe Auguste, futur Louis VIII, en gage de paix avec l'Angleterre, Blanche n'enfante pas moins de douze enfants. Reine de France durant trois années à peine, Blanche n'en devient pas moins la régente officielle en 1226, innovant une longue tradition. Son gouvernement direct dure jusqu'en 1229, malgré les résistances des barons qui se révoltent. Accomplissant ce que sa grand-mère n'a jamais pu faire, elle ne s'éloigne jamais vraiment du pouvoir, veille sur le royaume durant la croisade de 1248 et meurt avant le retour de son fils en 1252.



PORTRAIT DE BLANCHE DE CASTILLE (1185-1252), GRAVURE EN COULEUR DE RIDE, 1787, D'APRÈS ANTOINE LOUIS FRANÇOIS SERGENT-MARCEAU (1751-1847).

Saint Louis (1214-1270)

Assurément le plus illustre des descendants d'Aliénor, Louis IX se conforme dès son adolescence à un modèle de royauté idéal. Il consacre une partie de son règne à protéger les dominicains et les franciscains dont il s'entoure, et fonde de nombreux couvents. Gardien de la couronne d'épines après 1238, il bâtit la Sainte-Chapelle et fait de Paris une ville de pèlerinage. Roi pénitent, il s'engage avec fougue pour la croisade, qui l'éloigne six ans de son royaume, jusqu'à chercher un martyr qu'il trouvera finalement lors d'une expédition à Tunis en 1270. Si ses actes ont pu justifier le montage d'un « dossier » de canonisation par son petit-fils, Philippe IV le Bel, en 1297, son règne est celui du déploiement des premières formes d'administration moderne en France.



SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE (1226-1270). STATUE POLYCHROME, ÉGLISE SAINT-PIERRE-SAINT-PAUL, MAINNEVILLE.

© SCALA, FIRENZE



**LA CHAPELLE PALATINE
DE PALERME**

Aliénor s'est rendue en 1149 dans
cette chapelle, construite par Roger II
de Sicile entre 1130 et 1143.



COGUNT ET FUNDERE FLETUM PECCATORUM PLORACUM WIDERIS ET ADORA
SINISTRA UT MAIESTATIS DE SERVIRE PARATI +





LES GISANTS POLYCHROMES DES TOMBEAUX D'ALIÉNOR, D'HENRI II PLANTAGENËT ET DE LEUR FILS RICHARD CŒUR DE LION, À L'ABBAYE DE FONTEVRAUD.

© LESSING / ALBUM

La réclusion à Fontevraud

CETTE ABBAYE entretenait des liens étroits avec la famille d'Henri II d'Angleterre. Fondée par Robert d'Arbrissel en l'an 1103, elle abritait une communauté d'hommes, une de femmes, un hôpital et une maison de repenties (anciennes prostituées), le tout gouverné par une mère abbessse. L'église fut consacrée à la Vierge Marie par le pape Calixte II en l'an 1119. De nombreuses femmes de la noblesse se retiraient dans cette abbaye à la mort de leur mari. Elles y faisaient des dons, sans forcément professer. À la mort de son mari, Henri, Aliénor le fit enterrer à l'abbaye et s'y installa. Même si les affaires du royaume l'obligeaient à abandonner souvent sa retraite, elle y revenait toujours. Et c'est là qu'elle s'éteignit, au retour du mariage de sa petite-fille Blanche de Castille. L'abbaye contient sa sépulture, ainsi que celles de son mari Henri II et de son fils préféré, Richard Cœur de Lion.

BERNARD DE CLAIRVAUX

Figure de proue de l'ordre cistercien, Bernard de Clairvaux (1090-1153) est un des principaux théologiens du XII^e siècle, prédicateur de la croisade et instaurateur d'un ordre chrétien rigoureux, qui frise avec l'intolérance.



© ANG / ALBUM

héritiers de cet empire, et donc les fils issus du mariage d'Henri et d'Aliénor, n'ont pas la même position quant à la nécessité de faire hommage de leurs terres au roi de France — Normandie et Anjou, sans parler de la Bretagne — dans la mesure où, selon la logique de la vassalité, ce dernier est leur suzerain direct.

Par la suite, les historiens du XX^e siècle ont parfois pris un peu trop rapidement la vision misogyne et nationale du parcours d'Aliénor à rebours, estimant à l'inverse que son divorce était calculé et que c'était bien elle qui tirait les ficelles du concert des principautés régionales dont le roi de France n'aurait été qu'un instrument. De là à considérer que le personnage d'Aliénor est susceptible de préfigurer la prise d'autonomie politique des femmes, il n'y a qu'un pas. Un regard plus attentif sur les autres figures féminines contemporaines, à commencer par sa propre seconde belle-mère, Mathilde dite « l'Empresse », car ancienne femme de l'empereur germanique Henri V et mère d'Henri II Plantagenêt, suggère en effet que les femmes des princes ont une place bien réelle dans le concours des puissances féodales. Bien davantage qu'une pionnière,

Aliénor serait plutôt la représentante d'une lignée de femmes souveraines et seigneuriales dont l'autonomie et l'indépendance est destinée à disparaître, avec le succès croissant, à partir du XIII^e siècle, du modèle dynastique, fondé sur la primogéniture mâle.

Tout se passe comme si, Aliénor, sur le plan politique, était une figure du passé au milieu d'un XII^e siècle qui voit progressivement poindre les ferments de l'État moderne. Sans remonter jusqu'à l'époque mérovingienne, à l'heure où les femmes (Brunehaut, Frédégonde, etc.) ont un pouvoir largement équivalent à celui des hommes, force est de constater que le cœur des siècles féodaux ménage une véritable place à la femme : en tant que monnaie d'échange dans les alliances mais aussi en tant qu'élément majeur de transmission des patrimoines et des fiefs, la femme féodale est incontournable. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Dames du XII^e siècle
Georges Duby, Gallimard, 1995.

Aliénor d'Aquitaine, reine de cœur et de colère
Alison Weir, Nantes, Siloé, 2005.

L'Empire des Plantagenêts (1154-1224)
Martin Aurell, Perrin, 2003.

ABBAYE DE FONTEVRAUD,

C'est dans cette abbaye
bénédictine située dans le
Maine-et-Loire qu'Aliénor se retire
en 1200. Elle y est inhumée.

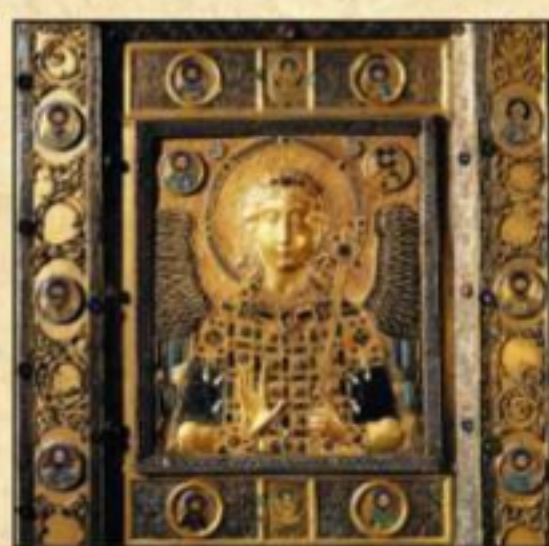


LES LONGS PÉRIPILES D'ALIÉNOR



Princesse itinérante, Aliénor a parcouru les principales places et capitales du monde féodal et chrétien de l'Europe continentale, en y ajoutant la Terre sainte mais aussi Constantinople, ce qui est alors assez exceptionnel et de plus en plus rare. Il s'agit donc bien d'une destinée « transnationale » qui met à part de manière significative l'Angleterre elle-même, qui n'est que l'arrière monde d'Aliénor. Elle ne s'y rendit qu'à l'occasion de brefs séjours. Sa base était bien aquitaine, entre Atlantique, Pyrénées et Méditerranée.

ALIÉNOR. ENLUMINURE TIRÉE DU CODEX MANESSE, RÉALISÉ VERS 1310-1340. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'HEIDELBERG.



Constantinople

Aliénor accompagne son époux, Louis VII, dans son voyage en Terre sainte pour la 2^e croisade (1147). Lors de son séjour à la cour de l'empereur byzantin, Manuel Comnène, Aliénor est fascinée par les fastes et l'éclat de la ville de Constantinople.

ICÔNE EN ARGENT DORÉ ET ÉMAIL, BYZANCE, XI^e SIÈCLE.



Antioche

Louis est accueilli à Antioche par Raymond de Poitiers, oncle d'Aliénor (1148). Il refuse son aide à ce dernier pour reprendre le comté d'Édesse aux Turcs et décide de poursuivre vers Jérusalem. Réticente, Aliénor est contrainte de le suivre.

RAYMOND DE POITIERS ACCUEILLANT LOUIS VII À ANTIOCHE. LES PASSAGES D'OUTRE-MER.



Jérusalem

Lors d'un concile qui se réunit à Acre le 24 juin 1148, les croisés décident d'attaquer Damas. C'est un échec et ils doivent se replier sur Jérusalem où ils apprennent la décapitation par l'ennemi de Raymond, prince d'Antioche.

CONCILE D'ACRE ET SIÈGE DE DAMAS, HISTOIRE DES FAITS ET GESTES DANS LES RÉGIONS D'OUTRE-MER.



Palerme

Après l'échec de la croisade, Louis VII et Aliénor prennent le chemin du retour (1149) sur deux navires séparés. Aliénor est capturée par des marins grecs, puis sauvée par des Normands qui l'emmènent en Sicile. Les époux s'y retrouvent.

DÉPART DE L'EMPEREUR CONRAD III ET DE LOUIS VII POUR LA 2^e CROISADE. CHRONIQUES DE SAINT-DENIS.

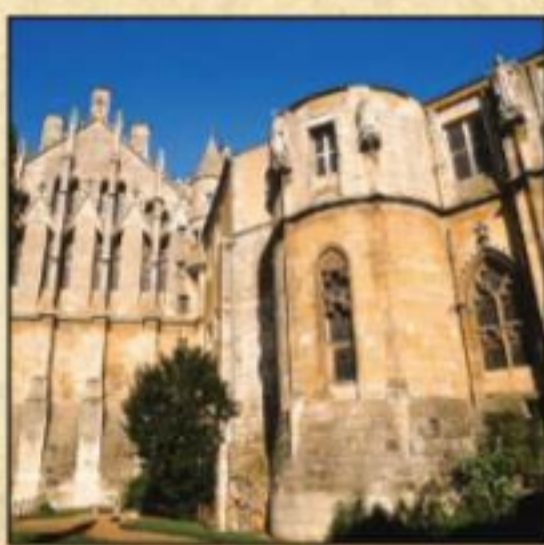


© ALBUM

Rome

Afin de réconcilier Aliénor et Louis VII dont les rapports se dégradent, le pape Eugène III les reçoit à Frascati, près de Rome. Le désaccord resurgit un an plus tard, malgré une intervention de l'abbé Suger, et le mariage est annulé le 21 mars 1152.

VITRAIL REPRÉSENTANT L'ABBÉ SUGER, ABBAYE DE SAINT-DENIS.

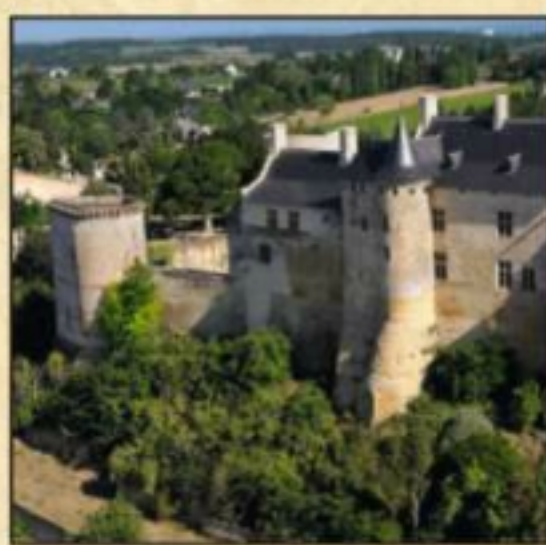


© MIC ERGENBRIGHT / CORBIS

Poitiers

Aliénor épouse Henri II de Plantagenêt, futur roi d'Angleterre, à Poitiers (1154). Elle s'installe dans la ville et y exerce un rôle de mécène auprès des troubadours. Elle crée une cour de lettrés et la ville devient le centre de la vie courtoise.

PALAIS DE JUSTICE, ANCIEN PALAIS DES COMTES DE POITOU À POITIERS.



© ARNAUD CHICUREL / HEMIS.FR

Chinon

Aliénor complot avec ses fils, Richard Cœur de Lion, Geoffroy et Henri I^{er} le Jeune, pour reprendre le pouvoir à Henri II. Alors qu'elle tente de rejoindre Louis VII qui soutient sa révolte, Henri II la fait arrêter et enfermer au château de Chinon (1173).

CHÂTEAU DE CHINON, DONT LA CONSTRUCTION A COMMENCÉ AU X^e SIÈCLE.



© LEEIMAGE / PRISMA

Vienne

Durant la 3^e croisade, Aliénor, âgée de 70 ans, dirige le royaume. Lorsque son fils Richard Cœur de Lion, qu'elle soutient dans sa reconquête de la couronne d'Angleterre, est fait prisonnier à Vienne, elle vient payer sa rançon (1192).

RICHARD CŒUR DE LION D'APRÈS UNE GRAVURE DU BRITISH MUSEUM.

Père fondateur des États-Unis

WASHINGTON

UN NOM CAPITAL

Héros de la guerre d'Indépendance menée par les colonies d'Amérique du Nord contre les Britanniques à la fin du XVIII^e siècle, George Washington fut aussi le premier président élu des états-Unis. Il a contribué à la rédaction de la première constitution moderne.

JOAQUIN OLTRA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ AUTONOME DE BARCELONE



**PORTRAIT DE
WASHINGTON**

Ceint de l'écharpe
bleue de commandant
en chef, Washington
pose à côté du canon
pris aux Britanniques
lors de la bataille de
Princeton, janvier 1777.
Huile de Charles Peale.
Académie des Beaux-
Arts de Philadelphie.



LE CAPITOLE

C'est le siège du Congrès des États-Unis depuis 1800, lorsque la capitale fédérale fut transférée de Philadelphie à la nouvelle capitale dont l'emplacement fut choisi par George Washington en 1790.

Au mois de mai 1775, les représentants des treize colonies britanniques d'Amérique du Nord se réunirent à Philadelphie. Leur objectif était d'unifier les résistances à la Couronne britannique qui voulait mettre fin à la rébellion de ses sujets américains. La guerre avait, en réalité, déjà commencé. Quelques jours plus tôt, des troupes britanniques avaient été envoyées à Concord pour saisir et détruire un dépôt d'armes caché par la milice de la colonie du Massachusetts, mais les miliciens leur avaient tendu une embuscade à Lexington. La fusillade ne dura que quelques minutes mais s'acheva avec huit

morts et dix blessés côté anglais. Même si le Second Congrès continental, rassemblant les représentants des colonies américaines, et réuni à Philadelphie n'était pas le gouvernement des colonies unies, il agissait comme tel. L'une de ses premières décisions, face à la guerre, fut donc de constituer une armée. Le Congrès prit alors le commandement de la milice du Massachusetts, la transforma en armée continentale, et désigna George Washington comme commandant en chef.

Pourquoi lui ? Pour certains contemporains, il avait été élu parce qu'il était le seul participant à porter l'uniforme, pour d'autres, c'était en raison de sa taille (1,90 m) et de son aspect

CHRONOLOGIE

UNE VIE PASSÉE À DIRIGER

1732

Le 22 février, George Washington naît en Virginie au sein d'une famille aisée d'origine anglaise.



1754-1758

Il se bat dans l'armée britannique durant la *French and Indian War* et est nommé à la tête du régiment de Virginie.

1775

Les représentants des colonies l'élisent commandant en chef de l'armée continentale créée par le Congrès.

EFFIGIE DE WASHINGTON SUR UN VASE RÉALISÉ À L'OCCASION DU PREMIER CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION.



© JOSEPH SOHM / CORBIS

imposant. Washington était surtout le seul à avoir une expérience militaire confirmée. Il était originaire de Virginie, État le plus riche et le plus influent d'Amérique du Nord. Comme le dit plus tard John Adams, autre héros de l'indépendance, l'appui de cet État était indispensable à la réussite de la rébellion. Washington faisait, en outre, partie des rares Virginiens à vouloir se séparer de la Grande-Bretagne.

Expédition contre les Français

George Washington naquit le 22 février 1732. Bien qu'aisée, sa famille n'appartenait pas à la classe dominante de la colonie. À la mort de son père, George fut pris en charge par son demi-

frère Lawrence, marié à une femme issue de l'une des lignées les plus éminentes de Virginie. Lorsque son demi-frère mourut à son tour en 1752, il fut seul héritier, notamment de Mount Vernon, qui devint plus tard sa résidence principale. Débutant sa carrière militaire en 1753, il dirigea une expédition britannique contre les Français qui revendiquaient la souveraineté sur la vallée de l'Ohio, afin de leur signifier leur présence en territoire britannique. Essuyant un refus, le régiment de Washington combattit les Français dans une des premières escarmouches qui marqua le début de la guerre de Sept Ans (1756-1763) au cours de laquelle, Français

BETSY ROSS

coud le premier drapeau des États-Unis à la demande et en présence de George Washington, représenté assis, à gauche. Huile sur toile de J. L.G. Ferris. Vers 1920.

1776-1777

Ayant dû abandonner New York, il réussit tout de même à vaincre les Anglais à Trenton et à Princeton.

1781

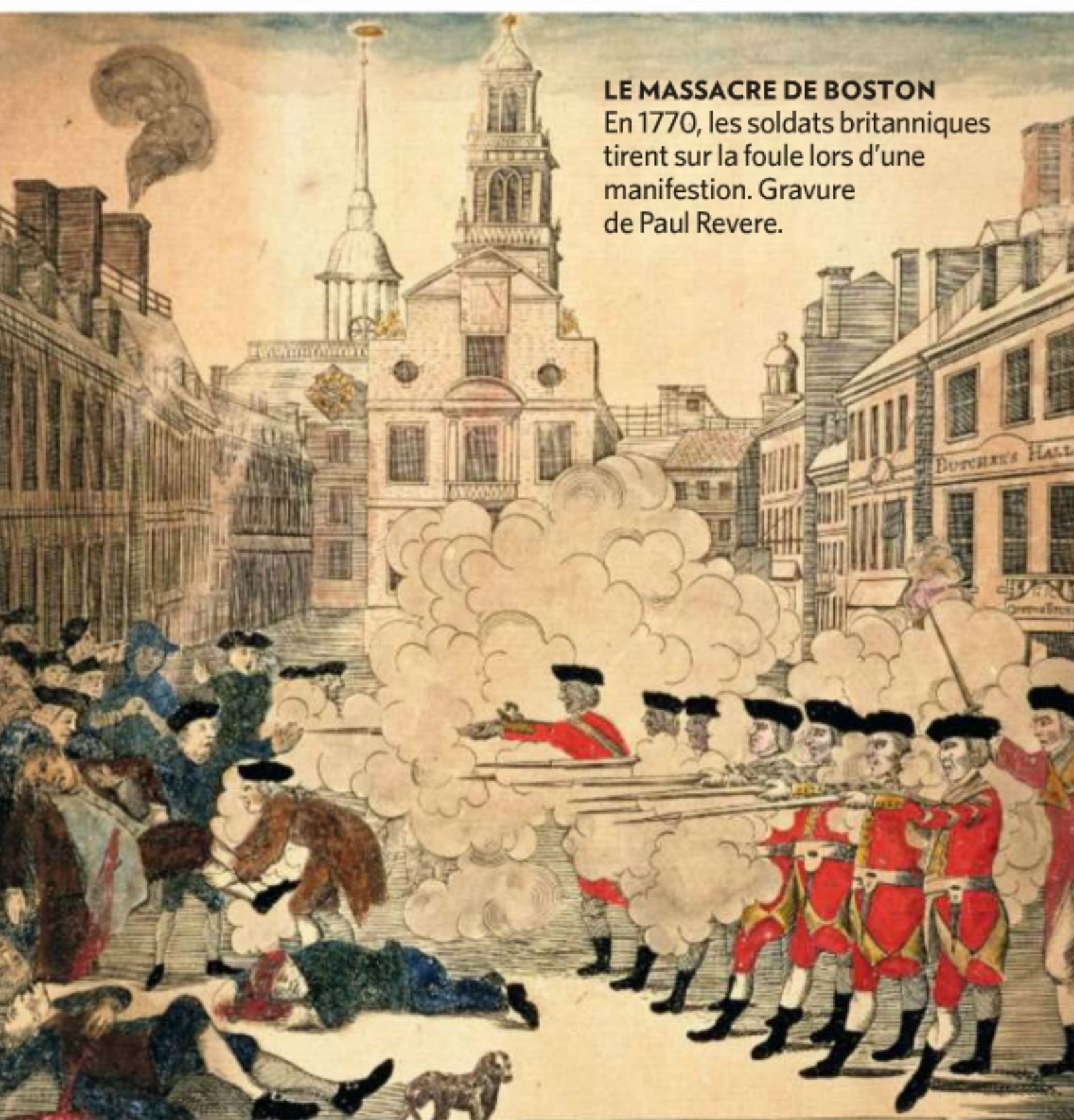
Il contraint l'armée britannique à capituler à Yorktown. Cette bataille met fin à la guerre.

1789

Il est élu premier président des États-Unis. Il se retire en 1797 à Mount Vernon où il meurt en 1799.



© BRIDGEMAN / INDEX



LE MASSACRE DE BOSTON
En 1770, les soldats britanniques tirent sur la foule lors d'une manifestation. Gravure de Paul Revere.

© BRIDGEMAN / INDEX

DE L'INJUSTICE FISCALE À LA RÉVOLUTION

À LA FIN DE LA GUERRE de Sept Ans, les habitants des colonies nord-américaines se sentaient pleinement britanniques. Mais dix ans plus tard, ces mêmes colons découvrent qu'un monde les sépare de la Grande-Bretagne. Ce changement est dû aux impôts exigés, dès 1765, par le gouvernement britannique pour supporter les coûts de l'administration. Les Anglais alléguaient que les taxes avaient été approuvées par le Parlement de Londres, mais les colons américains n'y siégeaient pas d'où leur devise « pas d'impôt sans représentation élue ». Les produits britanniques furent boycottés puis l'opposition à la domination britannique entraîna des affrontements parfois sanglants tels que le « massacre de Boston » en 1770 et la *Boston Tea Party* en 1773. La répression britannique transforma alors le mécontentement en une véritable révolution.

et Britanniques s'affrontèrent, aidés de leurs alliés indiens respectifs. Cette confrontation constitue la toile de fond du roman de James Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans*. En 1755, le jeune Washington était l'aide de camp du général britannique Braddock alors qu'il commandait l'expédition en vue de déloger à nouveau les Français de la vallée de l'Ohio. Lors de la bataille de la Monongahela, près du fleuve éponyme, l'expédition perdit plus de 900 hommes – sur un total de 1300 – alors que les Français ne déplorèrent que 23 morts et 16 blessés. Après la mort de Braddock, le commandement échoua à Washington, qui organisa une retraite en ordre. Malgré l'échec de l'opération Braddock, George Washington en retira une immense popularité et la réputation d'être quasi immortel, qui allait perdurer pendant toute la guerre d'Indépendance.

En 1758, Washington quitta la milice de Virginie, lorsqu'il réalisa que son rêve de devenir officier de l'armée britannique régulière était impossible, car il n'y avait pas de place pour les colons. L'année suivante,

LA FRANC-MAÇONNERIE

Le 4 novembre 1752, à l'âge de 21 ans, George Washington fut élevé au grade de maître franc-maçon de la loge de Fredericksburg. L'effigie de la franc-maçonnerie figure depuis 1932 sur le billet d'un dollar.



il épousa Martha Dandridge Curtis, une veuve avec deux enfants, et probablement la femme la plus riche de la colonie. Pendant les années qui suivirent, Washington vécut comme un propriétaire foncier aisé, se consacrant à la politique coloniale et à l'accroissement de sa fortune personnelle, ce qui, en Virginie, équivalait à acquérir plus de terres.

Le Premier Congrès continental

Selon les lois anglaises, les productions de la colonie devaient être vendues à Londres par l'entremise d'agents commerciaux londoniens. Ces agents s'enrichissaient sur le dos des Virginiens, ce qui suscita inévitablement un fort ressentiment contre la Grande-Bretagne.

Ce sujet était souvent débattu au parlement colonial de Virginie, dont Washington fut membre pendant quinze ans. Ses interventions à la Chambre renforcèrent sa réputation de politicien, alors qu'il était déjà célèbre comme militaire. La guerre de Sept Ans avait préparé le terrain d'une crise entre la Couronne



© BRIDGEMAN / INDEX

britannique et ses colonies américaines. Même si la Grande-Bretagne avait gagné, la victoire avait été si coûteuse que les caisses étaient vides. À partir de 1765, le gouvernement britannique promulgua de nouvelles lois d'impositions considérées comme abusives par les Américains.

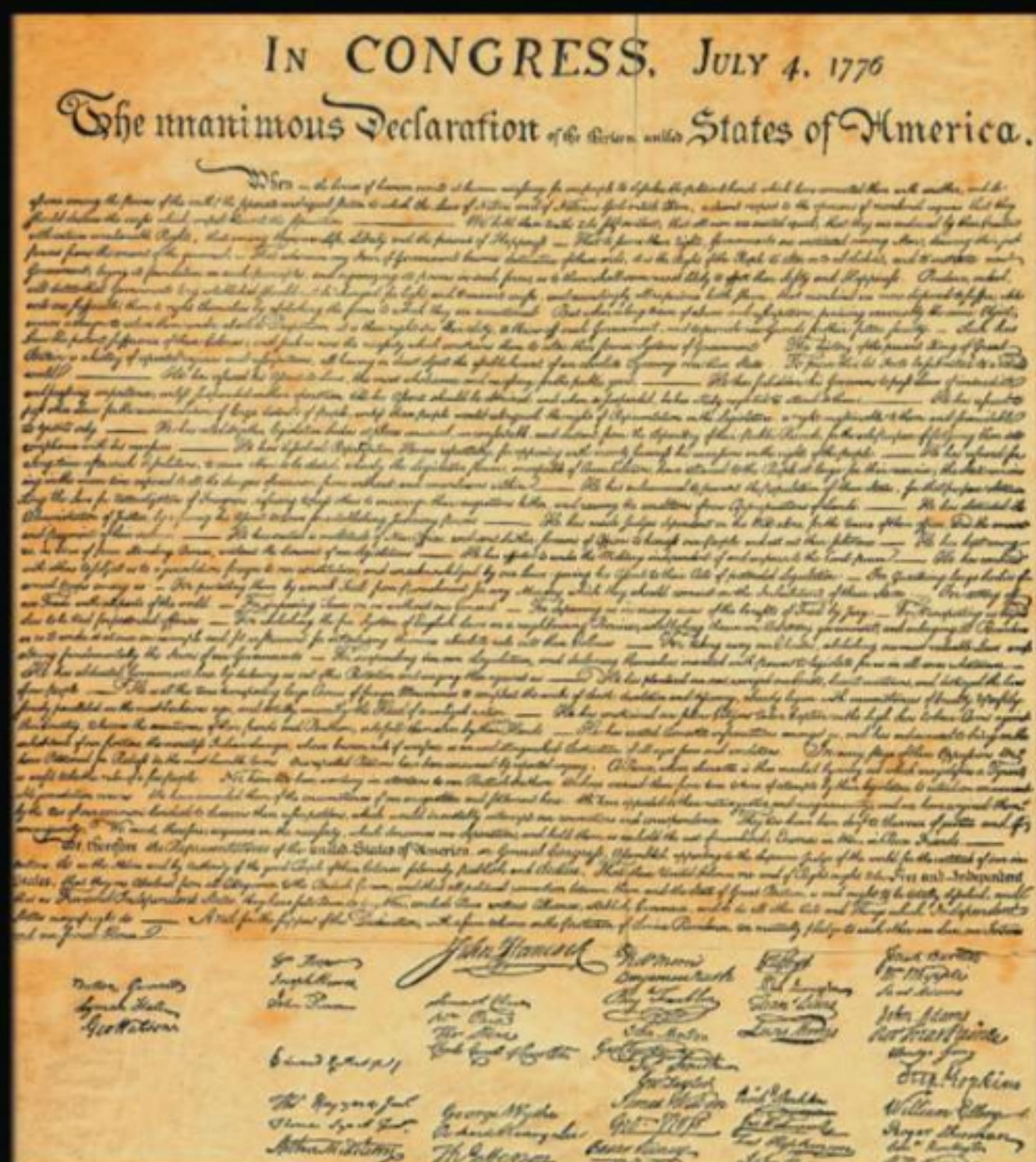
Afin de rassembler les doléances de toutes les colonies, le Premier Congrès continental fut organisé en septembre 1774 et d'importantes décisions y furent prises. Pour faire pression sur les entreprises britanniques afin qu'à leur tour elles s'opposent au Parlement de Londres, l'Association continentale, qui organisait le boycott commercial des produits britanniques par les colonies, fut mise en place. Un cahier de doléances à l'attention de sa majesté britannique fut également élaboré. Devant l'absence de réponse de la Couronne à leurs requêtes, les représentants des colonies décidèrent de se réunir à nouveau au printemps suivant. Après avoir formé une armée en 1775, le Second Congrès continental signa, le 4 juillet 1776, la Déclaration d'indépen-

dance. Lors de ces deux congrès, Washington fit partie des représentants de la Virginie. Après avoir tergiversé, il accepta la charge de commandant en chef de l'armée continentale mais en posant une condition surprenante qui allait accroître sa célébrité : il refuserait toute compensation financière. Le nouveau commandant partit pour le Massachusetts et apprit en route que l'armée qu'il devait commander livrait sa première bataille contre les Britanniques à Bunker Hill. Enhardis par leur succès, les Américains décidèrent de chasser les Britanniques de Boston en assiégeant la ville. Il érigèrent des fortifications sur les collines qui l'entouraient. Les Britanniques décidèrent

LE JOUR DE L'ÉVACUATION

Entrée triomphale du général George Washington à New York le 25 novembre 1783, jour de l'évacuation des troupes britanniques stationnées dans la ville. Lithographie, 1879. Bibliothèque du Congrès, Washington.

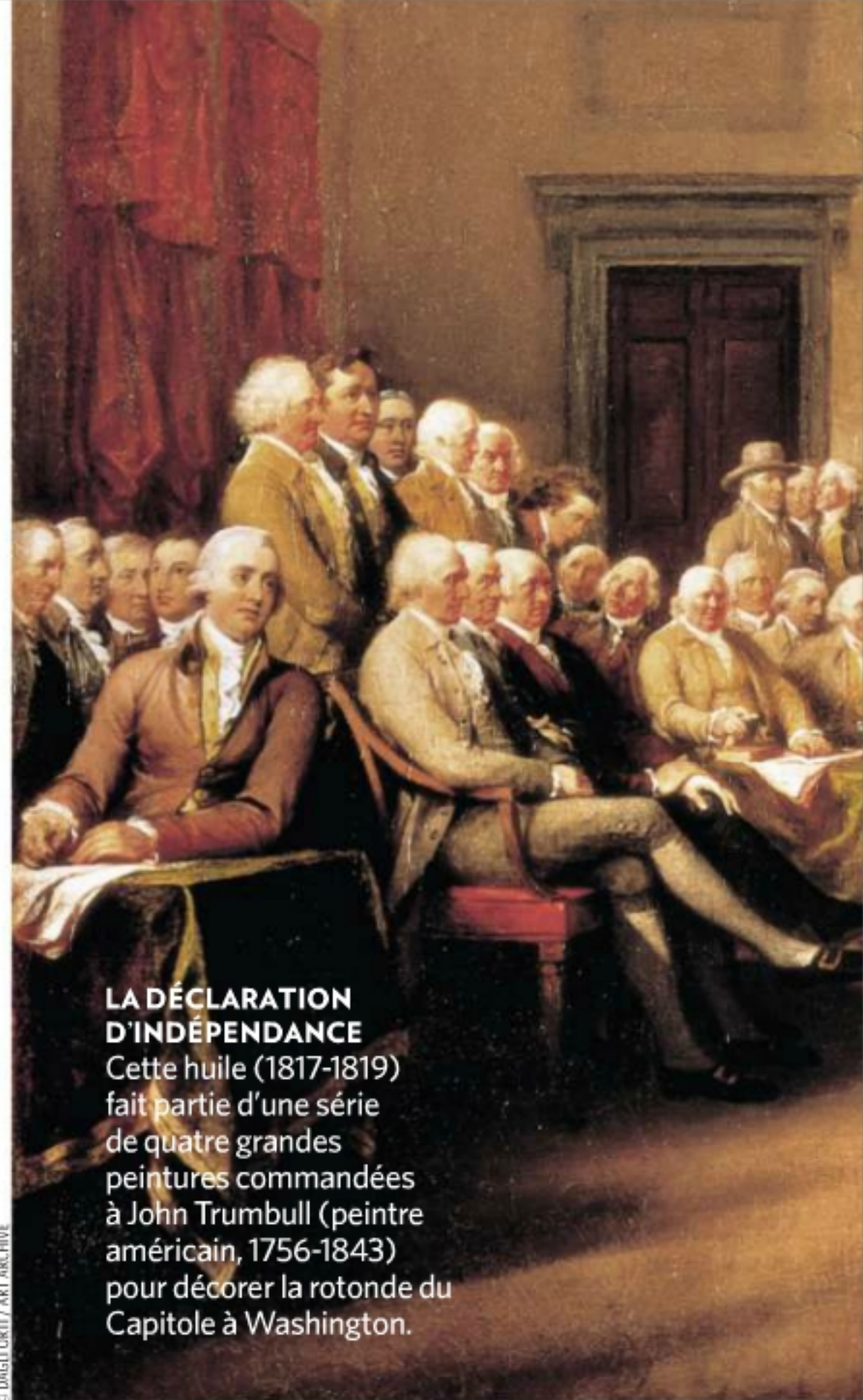
Enhardis par leur succès, les Américains décidèrent de chasser les Britanniques de Boston en assiégeant la ville.



LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE

EN MAI 1776, alors que George Washington défend New York contre l'offensive britannique, les représentants des colonies du Second Congrès continental prennent une décision irrévocable : se séparer de la Grande-Bretagne. Pour se justifier devant leurs compatriotes et le monde entier, ils décident de publier une déclaration solennelle dont l'élaboration fut confiée à un comité de cinq représentants. La Déclaration d'indépendance, rédigée essentiellement par Thomas Jefferson et approuvée le 4 juillet 1776, résume pour la postérité les principes qui guident la révolution américaine. Son paragraphe initial fut lu avec ardeur par les révolutionnaires du monde entier : « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la liberté et la recherche du bonheur ; les gouvernements sont établis pour garantir ces droits ; quand une forme de gouvernement devient destructrice de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'en établir une autre. »

DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE APPROUVÉE LE 2 JUILLET 1776 ET SIGNÉE LE 4 JUILLET 1776 PAR 56 DÉLÉGUÉS. ARCHIVES NATIONALES DES ÉTATS-UNIS, WASHINGTON.



LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE
Cette huile (1817-1819) fait partie d'une série de quatre grandes peintures commandées à John Trumbull (peintre américain, 1756-1843) pour décorer la rotonde du Capitole à Washington.

alors de les déloger en lançant une offensive. Ils perdirent la moitié de leurs 2 600 hommes contre quelques pertes seulement du côté des colons qui poursuivirent le siège de Boston.

Les volontaires de l'armée de Washington formaient un groupe hétérogène d'hommes indisciplinés de différentes origines, aux intérêts disparates, sans armement suffisant et sans vivres. La première tâche du nouveau commandant en chef consista à faire de tous ces hommes une armée disciplinée, correctement armée et bien approvisionnée. Pour ce faire, il mit à profit toute son expérience militaire et surtout ses talents de diplomate. Le gouvernement du Massachusetts continuait de donner des ordres aux troupes assiégeant Boston comme si elles appartenaient à sa propre milice, tandis que le Congrès oubliait les besoins nécessaires au ravitaillement d'une armée. Washington sélectionna ses collaborateurs, des hommes sans expérience militaire qui devaient agir comme des généraux d'artillerie ou diriger un bataillon d'ingénieurs. Le commandant en chef possédait toutes les qualités nécessaires à



1 ADAMS

John Adams, originaire de Boston et deuxième président (1797-1801), fut un fervent partisan de l'indépendance au Congrès continental.

2 JEFFERSON

Originaire de Virginie, Thomas Jefferson fut chargé de rédiger la Déclaration. Il fut président du pays de 1801 à 1809.

3 FRANKLIN

Benjamin Franklin, représentant de Philadelphie, introduisit des amendements à la rédaction de la Déclaration.

4 HANCOCK

John Hancock, président du Congrès, reçoit le brouillon de la Déclaration d'indépendance rédigé par le comité des Cinq.

la tâche : un tempérament réservé et prudent, une certaine constance et une forme d'intégrité face aux critiques les plus virulentes. Mais surtout, il croyait en l'indépendance des colonies, ferme défenseur d'une idée nouvelle qui deviendrait l'un de ses legs les plus importants : l'armée devait être soumise à l'autorité civile. Si l'on ne peut pas dire de lui qu'il fut un militaire brillant, il affronta des généraux britanniques qui ne se montrèrent pas à la hauteur et furent remplacés au fur et à mesure de leurs échecs, tandis qu'il demeura en poste jusqu'à la fin du conflit.

La France s'allie aux Américains

Le siège de Boston dura neuf mois pendant lesquels, la milice du Massachusetts devint une armée. Henry Knox, modeste libraire passionné de livres sur l'artillerie, eut l'idée de faire venir à Boston les canons du fort de Ticonderoga que les Américains venaient de prendre. La tâche semblait impossible, mais Knox et ses hommes réussirent à transporter dans les montagnes, en plein cœur

LA CLOCHE DE LA LIBERTÉ aurait retenti juste après la signature de la Déclaration d'indépendance. Elle porte une inscription tirée du Lévitique : « Vous proclamerez la liberté dans tout le pays pour tous ses habitants. » Philadelphie.



© BRIDGEMAN / INDEX

de l'hiver, ces canons qui pesaient 60 tonnes. À Boston, les canons s'avérèrent décisifs. Ils furent installés en une seule nuit sur Dorchester Heights d'où ils dominaient la ville. Le général Howe, commandant en chef de l'armée britannique, prit conscience de la situation et envoya un message à Washington : il promettait de ne pas détruire la ville si ce dernier laissait sortir les troupes. Le 17 mars 1776, les Britanniques évacuaient Boston, offrant ainsi leur première victoire à Washington et aux patriotes américains.

Les mois suivants virent s'alterner victoires et défaites américaines. La bataille de Saratoga, en octobre 1777 — à laquelle Washington ne participa pas —, fut décisive, tant pour la victoire américaine que pour l'extraordinaire retombée diplomatique, puisque la France signa ensuite un traité d'alliance avec les colons rebelles, reconnaissant ainsi de fait leur indépendance.

Peu de temps après, l'Espagne, alliée de la France, s'unit à la lutte aux côtés des colonies. Les Américains n'étaient plus seuls et pouvaient désormais compter sur ce



PHILADELPHIE ANCIENNE CAPITALE

À LA FIN DE LA GUERRE, les colonies américaines formaient une simple confédération, sans autres institutions communes que le Congrès continental. L'approbation de la Constitution fédérale de 1787 fit comprendre la nécessité d'établir une véritable capitale nationale. Durant son premier mandat, George Washington s'installa à New York, puis en 1790, Philadelphie fut désignée comme capitale pour une période de dix ans. C'est en 1791 que l'emplacement définitif de la capitale fut décidé. Résultant d'une négociation entre les représentants des États du nord et du sud, les Virginiens obtinrent qu'elle soit située dans leur région. Le lieu exact où serait érigée la nouvelle capitale fut choisi par George Washington, et à partir de cette date il fut implicite que la nouvelle ville porterait son nom, même si lui-même s'y référait en la nommant Federal City. Washington D.C. fut construit sur les rives du fleuve Potomac, à la frontière entre la Virginie et le Maryland, sur un territoire autonome appelé district de Columbia. Le projet d'urbanisme fut confié à un architecte français, Pierre Charles L'Enfant.

L'INDEPENDENCE HALL OU PENNSYLVANIA STATE HOUSE, LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE ET LA CONSTITUTION AMÉRICAINE Y FURENT SIGNÉES.

© CORBIS / CORDON PRESS



LE FLEUVE POTOMAC

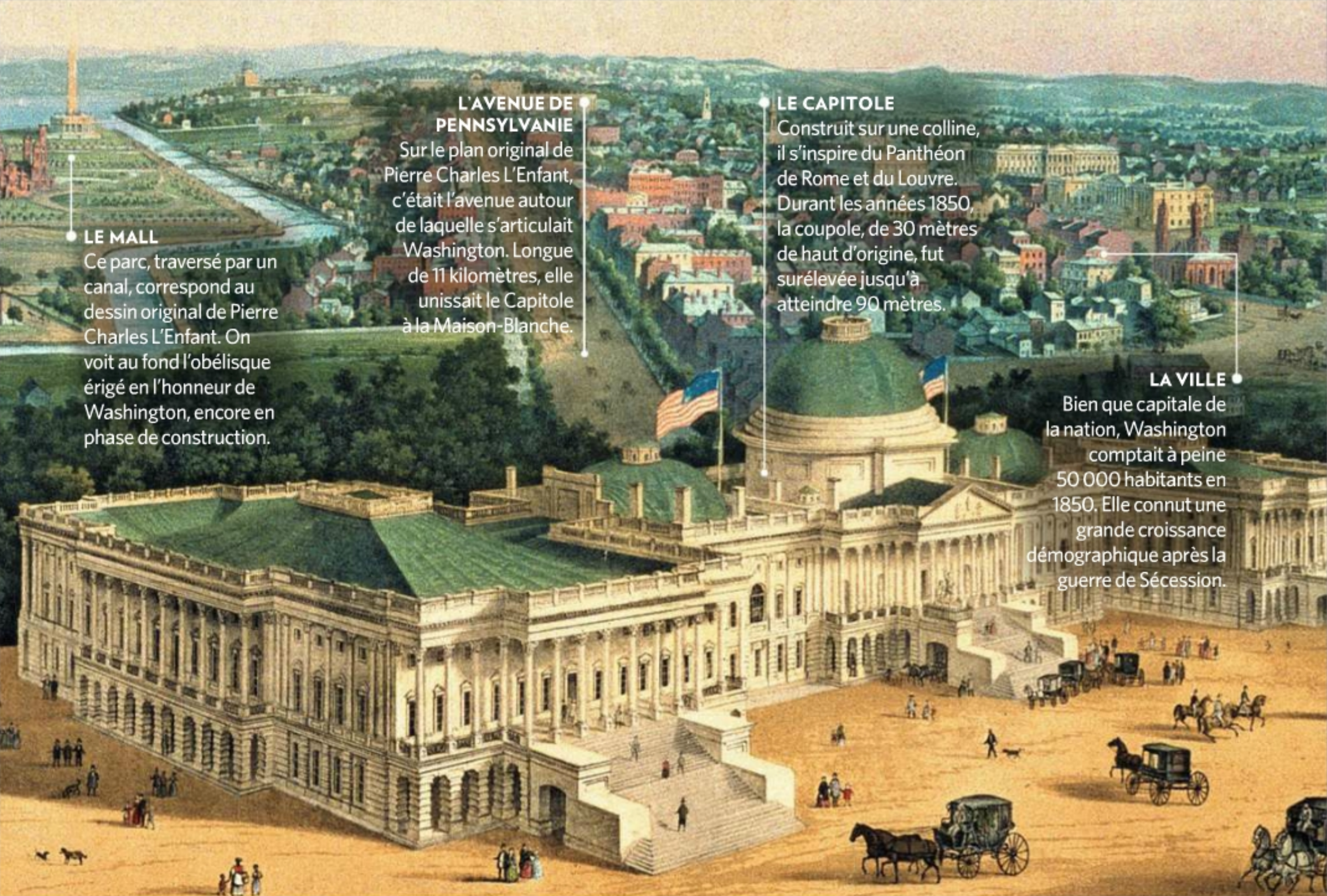
Pour George Washington, la nouvelle capitale devait servir de base pour un développement urbain futur vers l'ouest en suivant le cours du Potomac.

© BRIDGEMAN / INDEX

qu'ils n'avaient jamais possédé auparavant : une marine, française, à opposer à la puissante flotte britannique. À partir de ce moment, les forces s'équilibrèrent et les Américains purent profiter de leur plus grande force : la connaissance du terrain. En 1781, le gros de l'armée britannique, mobilisée par le général Cornwallis pour soumettre les États du Sud, se concentra à Yorktown. La flotte française les bloqua en mer, pendant que les troupes de Washington les encerclaient. Au bout d'un mois de siège, le 19 octobre 1781, Cornwallis fut contraint de capituler. La campagne de Yorktown fut décisive. Le 3 septembre 1783, le traité de Paris, par lequel l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des colonies, fut signé. La guerre était terminée.

Célébrité dans le monde occidental

La guerre d'Indépendance fit de George Washington l'homme le plus populaire des anciennes colonies. Sa célébrité n'était pas moindre dans le reste du monde. Thomas Jefferson, auteur de la Déclaration d'indépendance, racontait que lors de son séjour en



LE MALL

Ce parc, traversé par un canal, correspond au dessin original de Pierre Charles L'Enfant. On voit au fond l'obélisque érigé en l'honneur de Washington, encore en phase de construction.

L'AVENUE DE PENNSYLVANIE

Sur le plan original de Pierre Charles L'Enfant, c'était l'avenue autour de laquelle s'articulait Washington. Longue de 11 kilomètres, elle unissait le Capitole à la Maison-Blanche.

LE CAPITOLE

Construit sur une colline, il s'inspire du Panthéon de Rome et du Louvre. Durant les années 1850, la coupole, de 30 mètres de haut d'origine, fut surélevée jusqu'à atteindre 90 mètres.

LA VILLE

Bien que capitale de la nation, Washington comptait à peine 50 000 habitants en 1850. Elle connut une grande croissance démographique après la guerre de Sécession.

Cette représentation de la ville de Washington au milieu du XIX^e siècle montre un damier de larges avenues obliques avec le Capitole comme centre névralgique, tel que l'avait conçu l'architecte Pierre Charles L'Enfant.

Europe, on lui demandait partout des nouvelles de Washington. Le roi d'Espagne, Charles III, lui envoya des ânes espagnols de la meilleure race lorsqu'il apprit que Washington voulait en acquérir. La popularité de Georges Washington s'explique aussi par son comportement une fois la guerre terminée. Au lieu de conserver le pouvoir, il remit son bâton de commandement et se retira dans sa propriété de Mount Vernon, convaincu d'y passer le restant de ses jours. Mais sa mission n'était pas terminée. Quelques années plus tard, ses compatriotes firent de nouveau appel à lui, cette fois pour sauver le pays de l'instabilité politique.

Pendant la guerre, les représentants des colonies du Second Congrès continental avaient approuvé les articles de la Confédération, qui confiaient au Congrès le gouvernement du nouveau pays indépendant. Mais ce gouvernement se révéla incapable d'assurer la stabilité politique de la nouvelle nation. Ayant lutté pour leur indépendance contre un lointain pouvoir supérieur qu'ils jugeaient tyrannique, les

LE GRAND SCEAU

Utilisé à partir de 1782 pour prouver l'authenticité des documents au sein du gouvernement américain, il représente un pygargue à tête blanche tenant un rameau et treize flèches symbolisant la paix ainsi que la défense par la guerre.



Américains n'étaient pas disposés à accepter un autre gouvernement susceptible de les opprimer, et de surcroît géographiquement proche. Certains visionnaires – dont George Washington – comprirent alors que sans un gouvernement centralisé et fort, les treize colonies se désolidariseraient et ne formeraient jamais un État puissant. Cette crainte fut justifiée quelques années plus tard en Amérique latine, lorsque les anciennes colonies espagnoles proclamèrent leur indépendance mais ne réussirent pas à s'allier entre elles.

En 1787 se tint à Philadelphie une convention destinée à réformer les articles de la Confédération. Washington y assistait et en fut nommé président. Sous son influence et celles d'autres fédéralistes, la convention élaborait un document révolutionnaire : la première constitution des temps modernes, républicaine et fédérale, séparant les pouvoirs et dont l'autorité reposait sur le consentement des citoyens. Dans un monde où dominaient des monarques absolus au pouvoir de droit



© ART ARCHIVE

L'ESCLAVAGE, DILEMME DE WASHINGTON

DÈS L'ÂGE DE 11 ANS, George Washington hérita de 10 esclaves ; il en possédait 123 à sa mort, mais plus de 300 travaillaient sur ses terres. Né dans un environnement où l'esclavage était admis, le héros de l'indépendance américaine ne semble pas avoir eu de scrupules à ce sujet avant un âge avancé. Vers la fin de la guerre, il se persuada que l'esclavage était immoral et contraire à « l'esprit de 76 », mais il refusa d'aborder le sujet en public, peut-être par peur de faire éclater la fédération si péniblement édifiée. Il décida donc d'agir par le biais de son testament et ordonna que tous ses esclaves soient libérés à la mort de sa femme. Contrairement à Jefferson ou Madison, Washington n'était pas un penseur de la question de l'esclavage et il se prononça ou écrivit rarement sur le sujet. Il fut, cependant, le seul Virginien à libérer ses esclaves.

divin, l'expérience américaine était révolutionnaire. La Constitution confiait le pouvoir exécutif à un président, élu indirectement par les citoyens des différents États. Tous savaient qui serait le premier à occuper le poste. De fait, George Washington fut élu à l'unanimité par les soixante-neuf électeurs des États, et prit possession de sa charge à New York, désignée capitale provisoire de la nation, le 30 avril 1789. On ignorait en revanche comment travaillerait le nouveau président, puisqu'il n'existait aucun modèle antérieur. George Washington devait lui-même créer la marche à suivre dans laquelle s'engageraient ensuite ses successeurs.

En tant que président, son échec le plus retentissant fut sa tentative de résoudre l'un des deux grands problèmes — avec l'esclavage — que la révolution américaine avait laissés de côté : la politique vis-à-vis des tribus indiennes. George Washington les considérait comme des nations indépendantes et souveraines avec lesquelles le gouvernement des États-Unis pouvait signer des traités d'égal à égal.

LE MARQUIS DE LAFAYETTE

Parti combattre à 19 ans pour l'indépendance américaine, La Fayette, surnommé le « héros des deux mondes » est devenu un symbole du trait d'union entre la France et les États-Unis.



Même si cette politique de conciliation a été perpétuée par ses successeurs immédiats, la pression démographique des colons européens la rendit impossible à long terme.

Le legs de George Washington

En revanche, sa vision des relations entre les États-Unis et l'Europe perdura dans la culture politique nord-américaine jusqu'au milieu du xx^e siècle. Sa façon d'envisager le Vieux Continent est clairement énoncée dans son « message d'adieu », publié dans la presse américaine juste avant qu'il ne se démette de la charge présidentielle. En effet, pour George Washington, l'Europe se lançait dans des guerres qui ne concernaient pas les Américains, et c'est donc avec lui que débute l'isolationnisme américain qui ne prit fin qu'avec la Seconde Guerre mondiale, sous la présidence de Franklin D. Roosevelt. Washington détestait les querelles politiques et était ennemi de ce que nous appelons aujourd'hui les partis politiques. Les principes révolutionnaires, « l'esprit de 76 », devaient être uniques et acceptés



© MICHEL FREEMAN / CORBIS

par tous. Mais en penchant clairement pour un pouvoir fédéral fort, il s'opposa aux partisans de la primauté des États. Ces derniers, dirigés par Thomas Jefferson, commencèrent à s'organiser, donnant naissance à une faction politique qui se fit rapidement connaître comme antifédéraliste, par opposition aux autres, les fédéralistes. Le nom ayant une connotation négative, ils préférèrent s'appeler « républicains », puis « démocrates » : il s'agit de l'actuel parti démocrate, le plus ancien parti politique existant aujourd'hui. On ne peut certes pas dire que George Washington fonda les partis politiques — le mérite en revient éventuellement à Jefferson —, mais il fut indéniablement à l'origine de leur naissance.

L'héritage de Washington dans l'actuel système américain de gouvernement est colossal. Tout ce qu'il fit créa un précédent : il décida même de l'emplacement du gouvernement fédéral des États-Unis, qui porte son nom, Washington D.C., bien qu'il ne pût le voir terminé. Pour certains, il aurait choisi ce lieu parce que proche de son bien-aimé Mount Vernon.

C'est après avoir été réélu en 1793, une fois de plus à l'unanimité, que Washington quitta la présidence pour se retirer à Mount Vernon. Il espérait y trouver la paix et la tranquillité que ne lui avait pas octroyées la présidence, notamment lors de son second mandat. Mais sa retraite fut de courte durée : par une froide journée d'hiver, lors d'une ronde à cheval dans sa plantation, il attrapa une infection du larynx et mourut deux jours plus tard, à l'âge de 67 ans. Un contemporain prononça alors un éloge funèbre, qui est resté dans l'histoire, qualifiant George Washington de « premier dans la guerre, premier dans la paix, et qui a tenu la première place dans le cœur de ses concitoyens ».

MOUNT VERNON

C'était la propriété familiale de George Washington. Sous sa direction, la plantation passa de 2 000 à 8 000 acres (3 300 ha) employant 300 esclaves au total.

Pour en savoir plus

BIOGRAPHIES

Washington, héros d'un nouveau monde

André Kaspi, Gallimard, 2001.

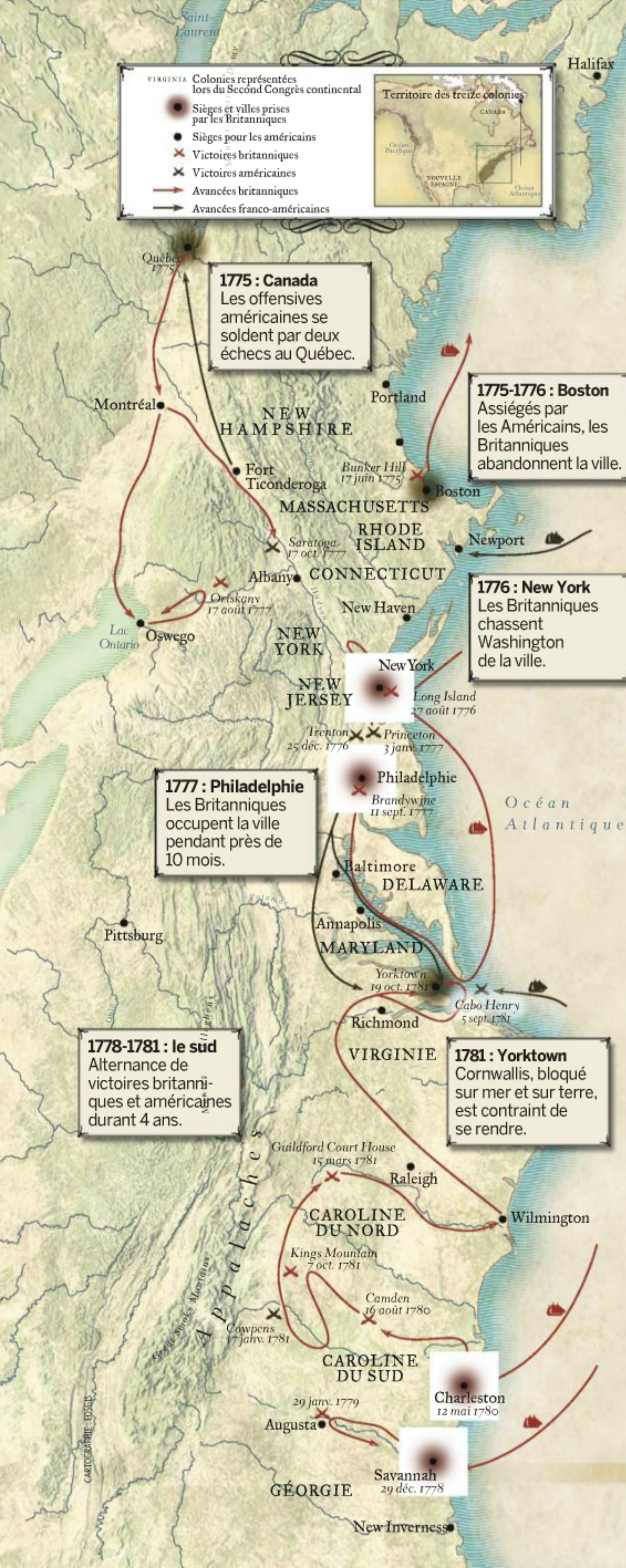
George Washington, fondateur des États-Unis

Woodrow Wilson, Payot, 2007.

ESSAI

La Révolution américaine : la quête du bonheur (1763-1787)

Bernard Cottret, Perrin, 2003.



LES ÉTAPES QUI

L'enthousiasme des volontaires, les talents



1 BUNKER HILL (17-VI-1775)

Assiégés à Boston par les milices américaines, les Britanniques tentent de briser le siège à Breed's Hill et à Bunker Hill, perdant 230 hommes lors de l'offensive. La cause américaine gagne l'un de ses premiers martyrs, le médecin Joseph Warren, abattu lors de la dernière attaque.



4 SARATOGA (17-X-1777)

En juin 1777, le général Burgoyne lance une offensive depuis le Canada contre les colonies du nord. En route, les Britanniques sont harcelés par les miliciens américains et les troupes de George Washington. Après la défaite de Saratoga, Burgoyne se rend au général américain Horatio Gates.

1. La Mort du général Warren à la bataille de Bunker's Hill, le 17 juin 1775. Huile de John Trumbull (1756-1843).
3. La Mort du général Mercer à la bataille de Princeton, le 3 janvier 1777. Huile de John Trumbull. 4. La Reddition
Château de Versailles. 6. La Démission de George Washington, le 23 décembre 1783. Détail d'une huile de John

ONT MENÉ À L'INDÉPENDANCE

d'organisateur de Washington et l'aide de la France furent décisifs pour l'issue du conflit.



© BRIDGEMAN / INDEX



© CORBIS / CORDON PRESS

2 TRENTON (25-XII-1776)

Chassés de New York par les Britanniques, Washington et ses troupes se rendent au New Jersey. Quelques mois plus tard, ils traversent le fleuve Delaware et attaquent à Trenton une garnison britannique composée de mercenaires allemands qui se rendent après une courte bataille.

3 PRINCETON (3-I-1777)

Après Trenton, le Britannique Cornwallis dirige une puissante armée contre Washington. Les Américains se retirent à Princeton. Après une escarmouche où le général américain Mercer est mortellement blessé, la bataille est conclue par une nouvelle victoire des indépendantistes.



© BRIDGEMAN / INDEX



© BRIDGEMAN / INDEX

5 YORKTOWN (19-X-1781)

En septembre 1781, lorsqu'il apprend que la principale armée britannique, commandée par Cornwallis, s'est concentrée à Yorktown, Washington assiège le site avec l'aide du Français Rochambeau, lieutenant général des armées du roi. La reddition de Cornwallis met fin à la guerre.

6 PAIX ET DÉMISSION (23-XII-1783)

Le 3 septembre 1783, le traité de paix entre la Grande-Bretagne et les États-Unis est signé à Paris. Une semaine après le départ des Britanniques, Washington se démet de sa charge de commandant devant le Congrès de la Confédération, réuni à Annapolis, et se retire à Mount Vernon.

Mesa Verde : la ville fantôme cachée sous la falaise

À la fin du XIX^e siècle, les explorateurs et archéologues découvrent l'héritage intact des Anasazis, un peuple précolombien des États-Unis.

Le 18 décembre 1888, un fermier du sud-ouest des États-Unis, Richard Wetherill, conduit son bétail à travers la région de Mesa Verde, dans le Colorado. En cherchant quelques bêtes égarées, il chevauche jusqu'à un point où le plateau se rompt en une falaise abrupte donnant sur un immense canyon. Le soleil éclaire la falaise, créant un mirage doré, presque métallique : face à lui, à l'abri du canyon, s'élève une ville fantasmagorique. Oubliant le bétail, Richard descend dans le ravin et admire le magnifique village de grès. Il se promène à travers ses édifices, ramasse quelques objets et retourne au ranch après avoir baptisé cette découverte Cliff Palace, le « palais de la falaise ».

En réalité, les vestiges de Mesa Verde étaient déjà connus. En 1874, le géologue



John Moss et le photographe William Henry Jackson fouillent le lieu. En 1875, un autre géologue, William Holmes, rédige un rapport destiné au gouvernement préconisant une étude archéologique de la zone.

28 squelettes retrouvés

Cependant, c'est Richard Wetherill qui, le premier, pressent l'importance capitale du site et tente de découvrir qui l'occupait. Il questionne les habitants les plus anciens de ces terres, les Navajos. Ces derniers affirment que Cliff

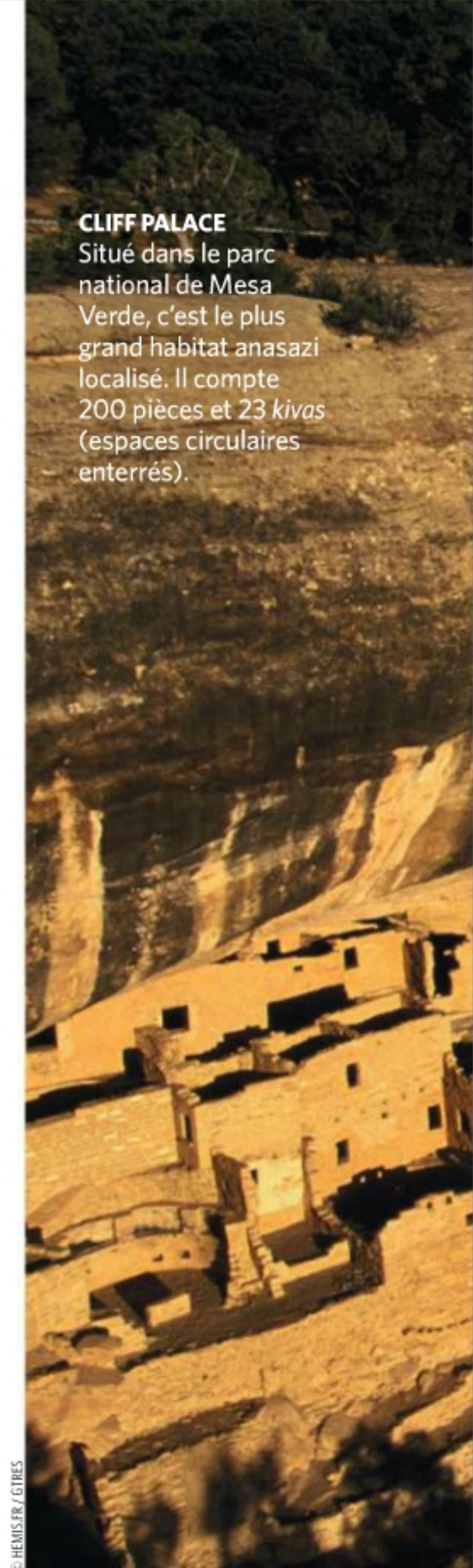
Palace a été occupé par les Anasazis — terme qui dans la langue des Navajos signifie « ancien ennemi » —, un peuple qui a mystérieusement disparu longtemps auparavant.

Il organise alors une expédition pour explorer des vestiges similaires à ceux de Cliff Palace qui s'éparpillent le long du canyon. À Grand Gulch (Utah), le 17 décembre 1893, il fait une importante découverte : « Notre succès a dépassé toutes nos attentes. Dans la cave dans laquelle nous travaillons actuellement, nous avons trouvé vingt-huit squelettes et deux autres sont en vue. »

Wetherill croyait avoir découvert une culture inconnue, celle des « Vanniers », ainsi nommés en raison des paniers retrouvés dans le mobilier funéraire. Les années suivantes, il fouille d'autres sites importants de la culture anasazie comme

CLIFF PALACE

Situé dans le parc national de Mesa Verde, c'est le plus grand habitat anasazi localisé. Il compte 200 pièces et 23 kivas (espaces circulaires enterrés).



© HEMIS FR / GTRES

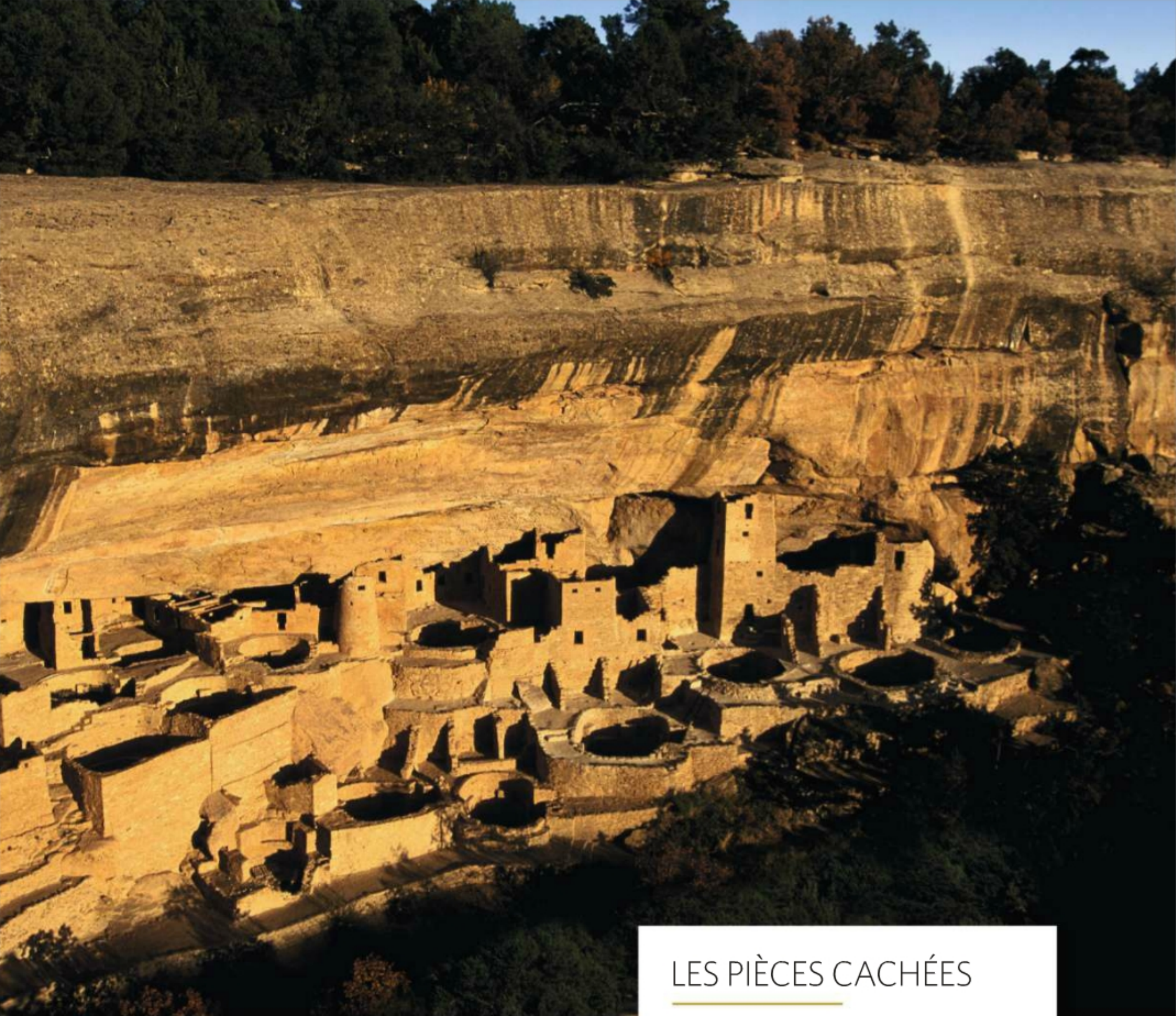
dans le Chaco Canyon. C'est alors qu'entre en scène le deuxième protagoniste de la découverte de Mesa Verde, Gustaf Nordenskiöld. En 1891,

<p>1888</p> <p>Wetherill découvre les vestiges de Cliff Palace, à Mesa Verde. Quelques années plus tard, il explore toute la région.</p>	<p>1891</p> <p>Le Suédois Nordenskiöld collabore avec Wetherill. Il publie la première étude scientifique sur Cliff Palace en 1893.</p>	<p>1906</p> <p>Après des années de spoliation et de litiges, les autorités des États-Unis déclarent Mesa Verde parc national protégé.</p>	<p>1978</p> <p>Le parc de Mesa Verde, la plus grande concentration d'habitats natifs des États-Unis, est inscrit au patrimoine de l'humanité.</p>
---	--	--	--

CÉRAMIQUE ANASAZIE AVEC MOTIFS GÉOMÉTRIQUES BLANCS ET NOIRS. 1000 APR. J.-C. MUSÉE D'ANTHROPOLOGIE, ALBUQUERQUE (NOUVEAU-MEXIQUE).



© HEMIS FR / GTRES



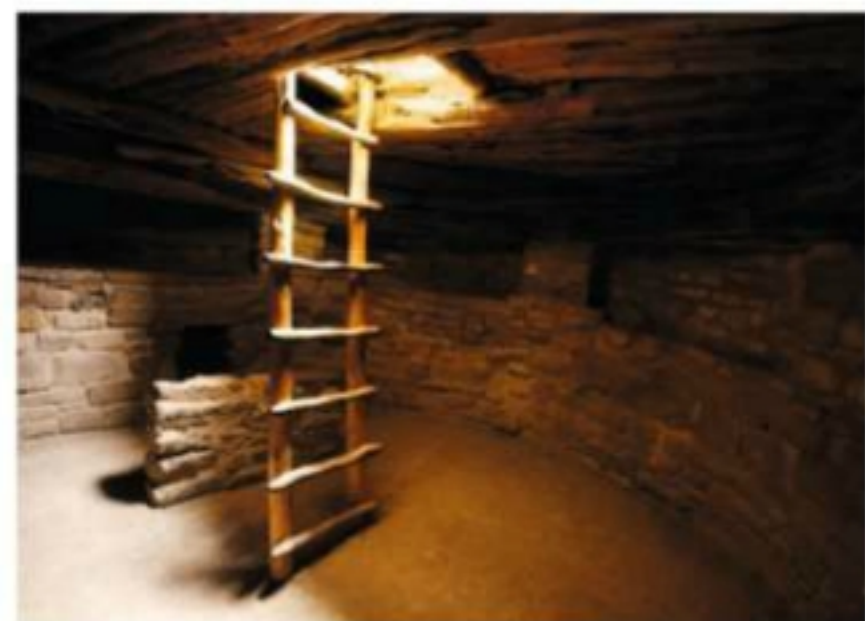
Nordenskiöld, un botaniste suédois, né en Finlande, qui fait un tour du monde, arrive aux États-Unis et entend parler de la découverte de Wetherill dans le Colorado. Il convainc ce dernier de le laisser travailler avec lui et devient le premier à étudier de façon systématique les vestiges de la cité. En 1893, il publie le premier ouvrage scientifique consacré à Cliff Palace, *The Cliff dwellers of the Mesa Verde (Southwestern Colorado), their pottery and implements*, dans lequel il décrit

les constructions, les objets et les pétroglyphes ornant les murs. Il formule également une hypothèse sur l'identité des mystérieux occupants des falaises. Selon Nordenskiöld, les Anasazis sont les ancêtres des actuels Indiens pueblos.

Les recherches postérieures ont confirmé la théorie du chercheur suédois. Les Anasazis, un peuple de chasseurs-cueilleurs ont vécu au début du ^v^e siècle sur une grande zone couvrant les États du Colorado, du Nouveau-

LES PIÈCES CACHÉES

CHAQUE CITÉ anasazie comportait un certain nombre de pièces enterrées de forme circulaire, appelées *kivas*, terme de la langue hopi qui fait référence à une probable fonction culturelle. Ci-dessous, une *kiva* du complexe de Spruce Tree House, à Mesa Verde.



© AGE FOTOSTOCK

La vie quotidienne au bord du précipice

CLIFF PALACE a été construit entre 1190 et 1200 par les Anasazis, qui l'ont occupé jusqu'à la fin du XIII^e siècle, avant d'émigrer vers les États actuels du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Dans la région de Mesa Verde, des vestiges de plus de vingt habitats anasazis ont été retrouvés, dans des abris naturels ou à ciel ouvert.

© IMAGE COLLECTION

① LES HABITANTS

Le complexe aurait abrité, d'après les études les plus récentes, 150 pièces et 23 kivas pour une population d'environ 100 personnes.

② LES MAISONS

Les constructions, jusqu'à trois étages, étaient constituées de grès, de mortier et de poutres en bois. Elles étaient probablement peintes.

③ LA CULTURE MATÉRIELLE

De nombreux objets céramiques d'usage quotidien et rituel ont été mis au jour. Il existe des preuves indiquant que les kivas étaient décorées.

④ L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

Les habitants de Cliff Palace pratiquaient l'agriculture irriguée sur le plateau qui se situait au-dessus de ce fascinant village.

Mexique, de l'Arizona et de l'Utah. À partir du IX^e siècle, ils commencent à construire, dans la zone du Chaco Canyon, ce que l'on appelle « les grandes maisons », des complexes comptant jusqu'à 800 pièces et servant de centre religieux. Au XIII^e siècle, des groupes d'Anasazis s'installent dans des lieux protégés, comme Cliff Palace à Mesa Verde, avant d'effectuer une migration jusqu'aux zones d'implantation définitive des Pueblos au Nouveau-Mexique et en Arizona.

Mais les rapports de Nordenskiöld avec le site vont se détériorer. Ce dernier expédie un grand nombre des objets trouvés sur le site à

destination du Musée national de Finlande, ce qui rend furieux les habitants de Denver qui l'accusent de voler leur patrimoine. Ils le retiennent de force à l'hôtel Strater, où il loge, avec l'intention de le lyncher, déclenchant un incident diplomatique.

Un héritage protégé

Le problème du pillage archéologique posait une vraie question sur le site. Wetherill lui-même a réuni au cours de ses explorations une importante collection de vestiges archéologiques. Il en a vendu une partie à des institutions scientifiques, mais a gardé le reste. D'autant que

grâce à la loi Homestead, il a acquis les terrains sur lesquels se trouvaient les sites importants, comme Pueblo Bonito. Ce n'est qu'au terme de plusieurs années de spoliation et de litiges avec Richard Wetherill, que les autorités américaines ont décidé de préserver cet héritage extraordinaire. En 1906, Mesa Verde a été déclaré parc national par Theodore Roosevelt.

Wetherill meurt en 1910, tué lors d'une dispute à propos d'un vol de cheval. Son statut d'archéologue amateur a fait débat, mais grâce à sa persévérance, un grand nombre d'artefacts n'ont pas été dispersés. Comme l'a observé l'archéo-

logue David Roberts : « Dans l'histoire du sud-ouest [des États-Unis], aucun chercheur n'a trouvé ou découvert plus de sites ou de sites plus importants que Richard Wetherill [...]. Ce qu'a réalisé Richard, qui rivalise avec ce qu'ont fait Heinrich Schliemann à Troie et Hiram Bingham à Machu Picchu, devrait être proclamé comme un jalon de l'archéologie américaine. » ■

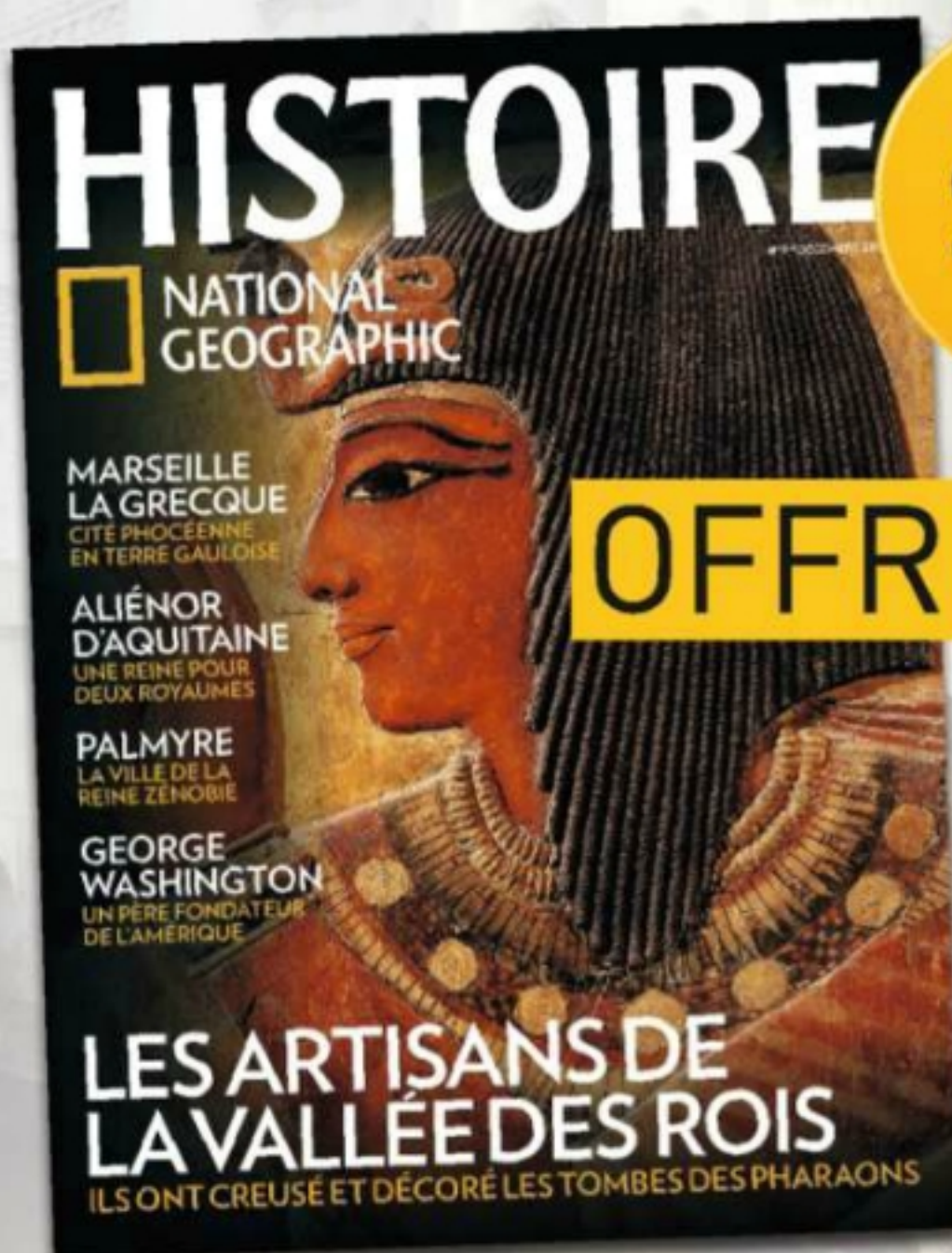
ISABEL BUENO
DOCTEUR EN HISTOIRE

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Anasazis : les premiers Indiens du Sud-Ouest américain
Jerry J. Brody, Edisud, 1993.

**Chaque mois,
explorez plusieurs
siècles d'histoire**

De l'antiquité aux temps modernes, HISTOIRE National Geographic vous entraîne sur les traces des grandes civilisations. Repères chronologiques, analyses, portraits, documents d'archives : un nouveau rendez-vous mensuel pour associer le plaisir de lire et l'enrichissement de vos connaissances.



40%
d'économies*

OFFRE SPÉCIALE

39€90
au lieu de ~~65€45~~

au lieu de ~~65~~⁴⁵

1 AN soit 11 numéros

HISTOIRE National Geographic est une marque de la National Geographic Society **125**
AN

*sur le prix de vente au numéro.

BULLETIN D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe SANS l'affranchir
à : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - SERVICE ABONNEMENT I-ABO
Libre Réponse 83051 - 91079 BONDOUFLE CEDEX - Service abonnement : 01.60.86.03.31

☒ **Oui**, je m'abonne au magazine Histoire National Geographic

PP09

1 an, soit 11 numéros. Je paie **39€90** au lieu de ~~65€45~~ (prix de vente au n°) soit **40% d'économie.**

☐ M. ☐ Mme

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP:

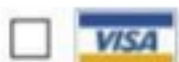
Ville :

Tél. :

email :

@

Mode de paiement

☐ Chèque bancaire ou postal de 39€90 à l'ordre de Histoire National Geographic.☐ Carte bancaire

N° _____ Expire fin : _____

Je note les trois derniers chiffres du numéro figurant au dos de ma carte :

Date et signature obligatoires :

Offre réservée à la France Métropolitaine. Tarif Belgique : 1 an 11 n° 58€70 ; Tarif Suisse : 1 an 11 n° 63€20. Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, contactez-nous au (33) 1 01.60.86.03.31 ou connectez-vous sur : www.histoire-nationalgeographic.com. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée en 2004, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant, que vous pouvez exercer en vous adressant à l'adresse suivante : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC – SERVICE ABONNEMENT I-ABO - 11 rue Gustave Madiot - 91070 Bondoufle.

Passion et chasteté selon Botticelli

Les critiques d'art considèrent cet illustre tableau de la Renaissance comme le manifeste de l'Académie néoplatonicienne de Florence.

Exécuté vers 1480 par Sandro di Mariano di Vanni Filipepi, dit Sandro Botticelli (1445-1510), *Le Printemps*, conservé à la galerie des Offices de Florence, compte parmi les œuvres symbolisant la Renaissance florentine. Cette détrempe sur bois de 203 x 314 cm aurait été commandée pour le mariage de Lorenzo di Pierfrancesco, cousin de Laurent le Magnifique, avec Sémiramis Appiano en 1482. L'œuvre doit son titre à une note de Giorgio Vasari (1511-1574) qui la décrit en ces termes : « Vénus, que les Grâces s'occupent à couvrir de fleurs, de manière à annon-



SANDRO BOTTICELLI. AUTO-PORTRAIT. DÉTAIL DE L'ADORATION DES ROIS MAGES. VERS 1474.

cer le printemps. » Cependant, le tableau de Botticelli n'est pas une simple allégorie de la saison où l'on assiste au réveil de la nature.

Les néoplatoniciens

Nombre d'experts y ont vu une représentation artistique de la pensée philoso-

phique alors prédominante à Florence. Bien introduit dans les milieux intellectuels florentins, Botticelli fréquente en particulier le philosophe Marsile Ficin (1433-1499) et le poète Ange Politien (1454-1494), membres éminents de l'école néoplatonicienne qui tente de concilier la pensée de Platon, incarnée dans les mythes païens, avec la théologie et la morale chrétienne. Mécène de Botticelli, Lorenzo di Pierfrancesco fut lui-même un disciple tant de Politien que de Ficin : il possédait donc les ressources intellectuelles et la sensibilité nécessaires pour percer le rébus du tableau, voire le suggérer à l'artiste. Plusieurs spécialistes contemporains, tel



LE PRINTEMPS réalisé vers 1480 mélange mythes païens et morale chrétienne. Galerie des Offices, Florence.

LES CLEFS DE L'ŒUVRE

ACCÉDER à l'esprit par le biais des passions et se laisser guider par le premier pour maîtriser les secondes est l'enseignement de ce tableau. Il illustre en effet le sujet de prédilection des néoplatoniciens : la beauté est le fruit de l'union de deux contraires, la chasteté et la passion.





1 **Zéphyr** s'empare de la nymphe Chloris qui tente de fuir, mais sa transformation est amorcée et de sa bouche s'échappent des fleurs.

2 **Vénus** transforme les passions terrestres des hommes en amour intellectuel. Devant elle dansent les trois Grâces.

3 **Chasteté**, à travers la danse, est en quelque sorte initiée à l'amour le plus complet, mêlé de passion.

4 **Mercure** dissipe les nuages d'un geste. Il établit ainsi un lien entre le monde terrestre et le monde spirituel.

Ernst Gombrich, considèrent *Le Printemps* comme un manifeste de la pensée néoplatonicienne, mais « traitée par Botticelli, la pédanterie philosophique est tellement noyée dans le lyrisme que l'aura de la peinture éclipse la pensée ».

La lecture de l'œuvre

À droite, Zéphyr, le vent du printemps, s'unit à la nymphe Chloris et la transforme en Flore, l'annonciatrice du printemps qui couvre la terre de fleurs. Vénus – peut-être un portrait de Sémiramis – se

tient au centre du tableau. Au-dessus d'elle, Cupidon a beau avoir les yeux bandés, il n'en pointe pas moins sa flèche sur la figure centrale des trois Grâces, servantes de Vénus, qui dansent en un mouvement harmonieux s'opposant à l'impétueuse poursuite de Zéphyr et Chloris. Au centre, Chasteté se reconnaît à son expression mélancolique et à son absence d'ornements. Tournant le dos au spectateur – au monde terrestre –, elle regarde vers l'au-delà représenté par Mercure,

que Botticelli insère à l'extrême gauche du tableau. Cupidon enflamme le cœur de Chasteté pour l'amour divin de Mercure, chez qui se fondent beauté et volupté. ■

MARIA LARA MARTINEZ
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Naissance de Vénus & Le Printemps de Sandro Botticelli, Aby Warburg, Paris, Éd. Allia, 2007.

Sandro Botticelli, Le Printemps. Florence, jardin de Vénus, Horst Bredekamp, Paris, G. Monfort, 2000.

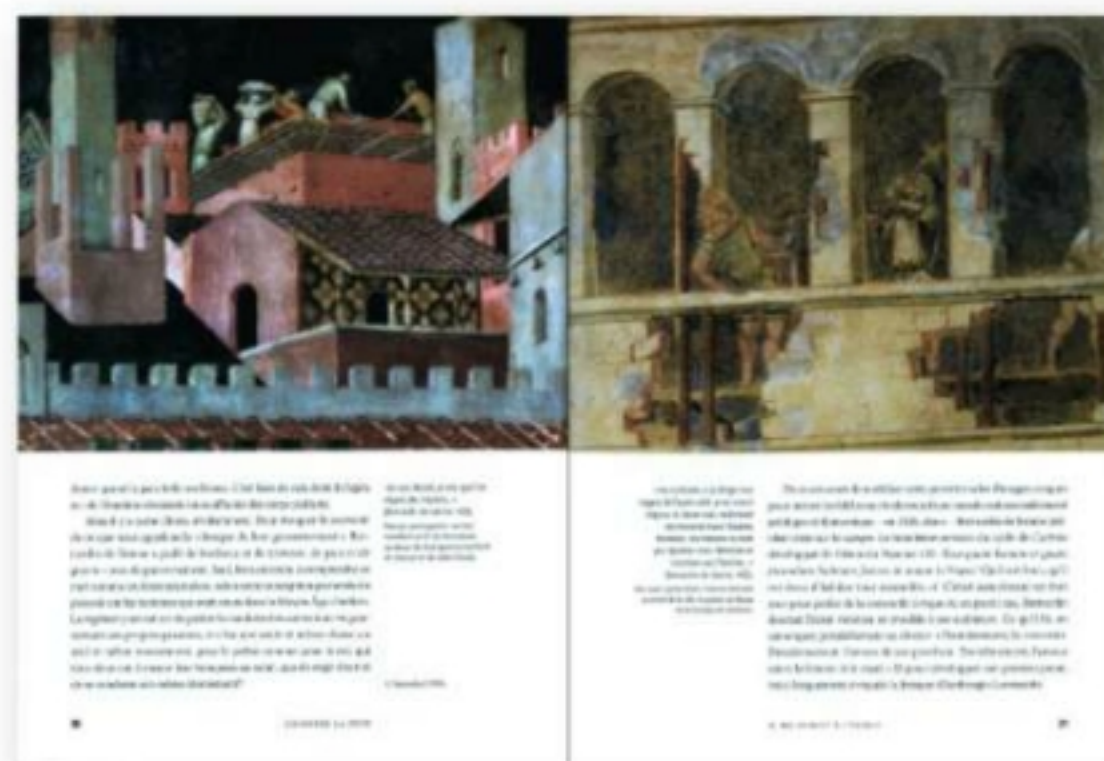
MOYEN ÂGE...

Au cœur de la fresque de Sienne



Patrick Boucheron
CONJURER LA PEUR,
SIENNE 1338
Éditions du Seuil
octobre 2013,
285 pp., 33 €

Patrick Boucheron invite, en spécialiste de l'Italie aux aurores de la Renaissance, avec un art subtil de la composition et un grand talent d'écriture, à plonger au cœur et au ras d'une image médiévale. Une image totale, qui contient en quelque sorte le sésame politique d'un monde disparu, celui des cités-États italiennes de la fin du Moyen Âge, dont la liberté politique est sans cesse menacée par l'ombre du pouvoir seigneurial des grandes familles, assimilé à la tyrannie et figuré en



monstre cornu au milieu du décor. Déployée sur les murs du Palais communal de Sienne, réalisée en 1338 par Ambrogio Lorenzetti, la fresque du bon gouvernement fait assurément partie de notre patrimoine iconographique. Au gré de coups de projecteurs sublimes sur les images, le lecteur pénètre dans l'épaisseur his-

torique et symbolique d'un monument politique, à la fois traité et allégorie. L'habile décryptage de l'auteur offre une réflexion précieuse sur la « force politique » des images, écho inattendu à l'inquiétude contemporaine qui traverse le monde médiatique. ■

YANN POTIN
HISTORIEN

...AU QUOTIDIEN

La journée inattendue de citoyens médiévaux



Arsenio et Chiara Frugoni
UNE JOURNÉE
AU MOYEN ÂGE
Les Belles Lettres
septembre 2013,
290 pp., 25,50 €

Avec quelque 150 illustrations pour 250 pages, voilà un livre qui offre au lecteur un voyage plaisant et vivant dans le temps, pour découvrir un Moyen Âge inattendu. Le parcours réserve une double surprise car le Moyen Âge des Frugoni n'est pas celui que l'on croit connaître : les chemins suivis entraînent sur les voies d'une histoire de la « civilité », sinon de la civilisation moderne. Point de « guerriers et de paysans » ici, ni de sombres églises, et

moins encore de lourds donjons : ce n'est pas le monde féodal rural si cher à notre Georges Duby national que les deux auteurs cherchent à identifier, mais bien celui des communes italiennes des XII^e et XIII^e siècles, matrices de la modernité politique et économique de l'Europe.

7 chapitres pour un jour

La ville, ses murailles, ses rues, ses fenêtres et ses cris, sont offerts à la contemplation, à travers un beau corpus iconographique, au sein

duquel la fresque des *Effets du bon et du mauvais gouvernement* de Ambrogio Lorenzetti à Sienne tient une place essentielle.

Avec grande habileté, les sept chapitres jouent littéralement sur la temporalité d'une journée, sans cesse mise en regard avec les différents âges de la vie. En consacrant ainsi deux chapitres à l'enfance et à l'éducation, le livre montre combien le temps « moyen » qu'est le Moyen Âge, est bien celui de la prise en charge par la société civile d'une partie des fonctions domestiques, dans un cadre urbain en pleine mutation. Ce soutien nouveau est destiné à former un nouveau sujet politique, sinon un nouvel individu. ■

Y.P.

Raconter la guerre à hauteur d'hommes



Hervé Dréville
L'INDIVIDU ET LA GUERRE
Éditions Belin,
littérature et revues,
octobre 2013, 350 pp., 25 €

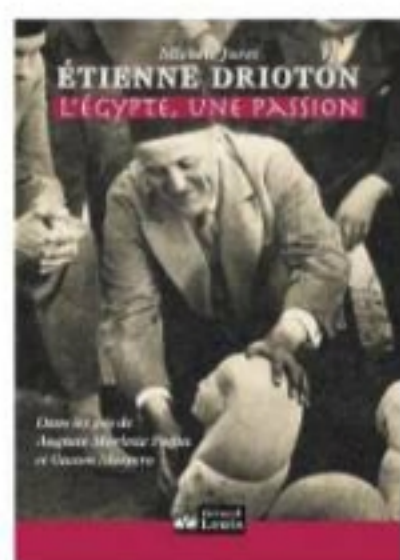
Pendant de longs siècles, du chevalier Bayard au soldat inconnu, la guerre « resta l'affaire d'individus ». D'une grande évidence, cette formule n'en traduit pas moins l'idée principale du livre d'Hervé Dréville, qui détrompera ceux qui s'imagineraient n'y trouver qu'une histoire militaire sentant la poussière. Spécialiste des études sur la guerre et la paix, il tient ici le pari d'écrire une histoire à hauteur d'homme. Contrairement à

ceux qui pensent que les conflits déshumanisés des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles puisent leurs sources pendant la Révolution française, Dréville affirme que la pensée et la pratique militaires modernes reposèrent au contraire durablement sur l'engagement du combattant individuel et autonome. Forcée à la Renaissance, lorsque les penseurs humanistes comme Machiavel nouèrent un nouveau contrat entre les individus et l'État, cette conception de la guerre culmina, selon

l'auteur, pendant les guerres de la Révolution française. Parfois accusés d'avoir préfiguré la « guerre totale », les combats révolutionnaires reposèrent sur le libre consentement du soldat citoyen, indépendant et volontaire. Puis les guerres napoléoniennes, recherchant l'affrontement de masse, ont progressivement infléchi les manières de concevoir et de faire la guerre. Ce n'est qu'au cours des années 1880-1890 que les nouvelles doctrines militaires imposèrent de mener, selon l'expression de Foch, une « guerre à coup d'hommes », un siècle avant, pourrait-on ajouter, que l'usage des robots et autres drones ne fassent croire au mythe de la guerre sans combattants. ■

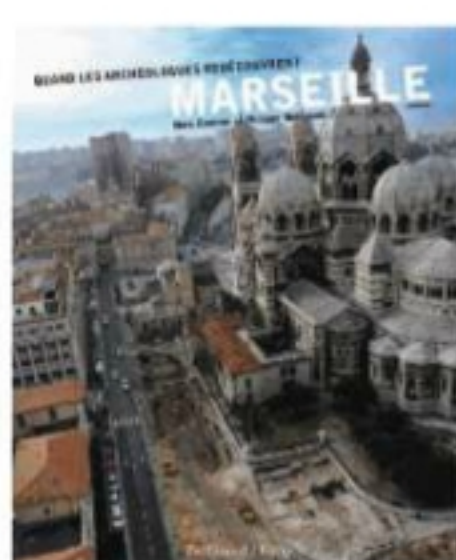
GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN

DIVERS



ÉTIENNE DRIOTON, L'ÉGYPTE, UNE PASSION
Michèle Juret
Gérard Louis éditeur,
septembre 2013, 224 pp., 22 €

Sous un portrait documenté et très illustré, l'auteur livre citations et anecdotes issues des archives d'Étienne Drioton, chanoine et égyptologue, qui fut directeur des Antiquités de l'Égypte au début du ^{xx}e siècle avant de rejoindre le musée du Louvre.



QUAND LES ARCHÉOLOGUES REDÉCOUVRENT MARSEILLE
M. Bouiron et P. Mellinand
Gallimard/Inrap, septembre 2013
192 pp., 25 €

Les vingt-six siècles de la longue histoire urbaine marseillaise sont ici explorés à travers les fouilles et découvertes réalisées depuis plusieurs décennies, du Vieux-Port jusqu'au quartier du Panier. En ressort un passé d'une richesse inégalée en France.

À L'OMBRE DU ROI-SOLEIL

UN FUTUR ROI QUI NE DEVINT JAMAIS ROI car même le pouvoir absolu ne décide pas d'un destin... Ainsi pourraient se résumer les quarante-neuf années de la vie du fils aîné du Roi-Soleil, le Grand Dauphin, né en 1661, dont la lourde et unique tâche était de succéder à son père. Manque de chance, Louis XIV devait régner soixante-douze ans ! Et le fils de mourir quatre ans avant le père, demeurant à jamais un « fils de » quasiment dépourvu de prénom : il n'eut pas le temps de gagner un numéro et il est difficile de l'appeler Louis tout court. Mathieu Lahaye consacre une

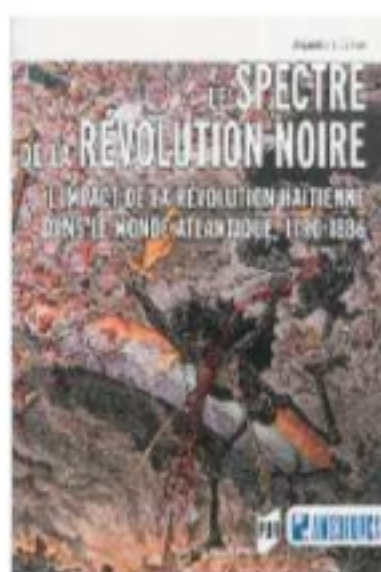
étude approfondie à cet oublié, son quotidien à la cour, ses relations avec son père, jette un éclairage inédit sur cette période et redonne une histoire à cet homme sans histoire. S.B.



Mathieu Lahaye
LE FILS DE LOUIS XIV
Champ Vallon, août 2013,
427 pp., 29 €

BOULEVERSEMENT DU XVIII^e SIÈCLE

Le syndrome haïtien ou la peur de la Révolution noire



Alejandro E. Gomez
LE SPECTRE DE LA RÉVOLUTION NOIRE

Presses universitaires de Rennes
août 2013, 310 pp., 19 €

En 1804, pour la première fois dans l'histoire, une colonie européenne peuplée d'esclaves prenait son indépendance au terme d'une révolution. Pépite de l'Empire français de l'Atlantique, l'île de Saint-Domingue devenait une République et prenait le nom d'Haïti. Cet événement aurait pu être salué comme l'ultime aboutissement des utopies des Lumières, il aurait pu être célébré comme l'heureuse fin de la série de révoltes et révolutions qui avaient secoué l'Amérique du Nord et l'Europe à la

fin du XVIII^e siècle. Et pourtant, ce ne fut pas le cas. Comme le montre Alejandro Gomez dans ce passionnant livre au titre particulièrement bien choisi, le « spectre de la révolution noire » tarauda non seulement les sociétés esclavagistes des Amériques, mais aussi l'Europe du XIX^e siècle, hantées par les souvenirs de leurs propres révolutions.

Ces deux empires, convaincus de la supériorité de leur civilisation, étaient terrorisés par l'idée qu'une République indépendante puisse être

dirigée par des Noirs et des mulâtres. Le livre d'Alejandro Gomez ne se contente pas de décrire la propagation de cette « peur haïtienne », mais il en décrypte, d'une manière très convaincante, les répercussions sur les imaginaires collectifs et les choix politiques que firent ensuite les Américains et les Européens. Tirant le meilleur d'une histoire par-delà les nations, Gomez montre en effet le rôle que joua le « syndrome haïtien » sur la justification de l'esclavage, l'essor du racisme biologique et la critique du républicanisme radical. Il contribue ainsi, d'une plume modeste et érudite, à retisser les liens entre l'Europe et ses passés coloniaux. ■

GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN

PRIX DE LA BANDE DESSINÉE HISTORIQUE DE BLOIS

La bulle épingle le racisme ordinaire



Wilfrid Lupano
et Jérémie Moreau

LE SINGE D'HARTLEPOOL

Éditions Delcourt
septembre 2012,
96 pp., 14,96 €

A l'origine une légende invraisemblable nourrie par les guerres navales de Napoléon : un bateau qui s'échoue, un singe comme seul survivant, puis la folie d'un village côtier qui le pend en le prenant pour un Français en raison de son uniforme. Une fable prétexte donc, grâce à laquelle la magie de la fiction opère, sous une intrigue cocasse, pour percer une réalité : « Au détour de l'histoire du singe, on parle aussi de racisme ethnique, d'esclavage, de sexisme, de haine » avertit Wilfrid Lupano. La plume



est acerbé autant que le dessin est nerveux. Les dialogues sont aussi drôles que l'histoire est violente. Et les auteurs de conclure devant tant de bêtise : « Quelle part de vérité contient l'histoire, la plus mince possible, espérons-le... L'essentiel, on le suppose. C'est important, les

frontières. Sinon on ne sait plus qui haïr... » Un récit qui leur a valu le prix de la BD historique aux Rendez-vous de l'histoire de Blois ; le Grand Prix a, quant à lui, été décerné à François-Xavier Fauvelle-Aymard pour le *Rhinocéros d'or*. ■

ANTHONY CERVEAUX

FLORENCE AU XV^e SIÈCLE

L'invention de la Renaissance par les sculpteurs florentins

C'est l'automne à Paris, mais le musée du Louvre a fait venir le printemps depuis Florence. Le printemps d'une Renaissance dont on oublie trop

souvent qu'elle naquit dans la cité toscane au tout début du XV^e siècle. « Le sous-titre de l'exposition aurait pu être : "comment les sculpteurs florentins ont inventé la

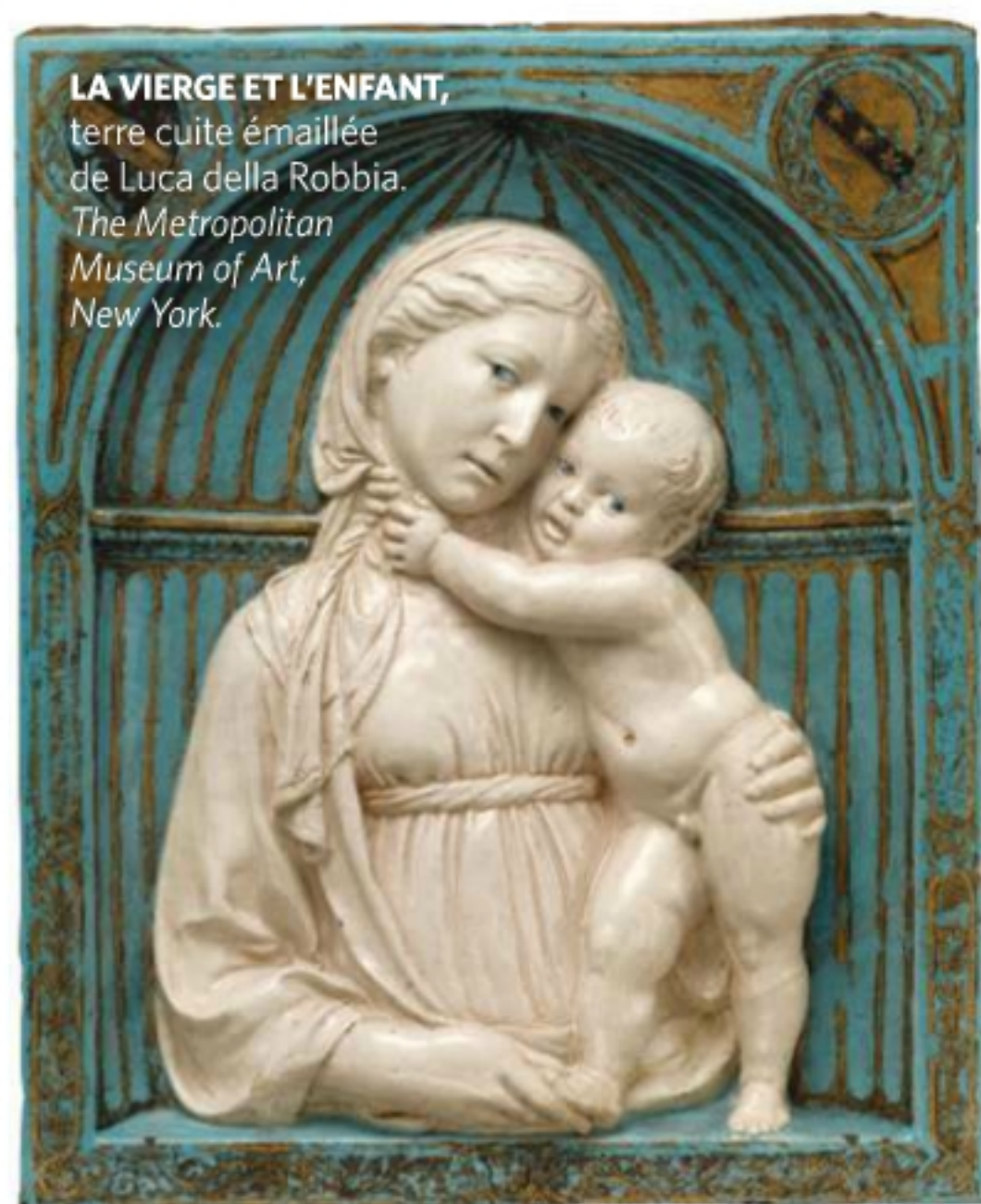
Renaissance" », affirme d'ailleurs Marc Bormand, conservateur en chef au département des sculptures du Louvre. Après les grandes expositions consacrées aux maîtres de l'apogée de la Renaissance, Léonard de Vinci et Raphaël, le musée parisien décide donc d'explorer la genèse de cette « nouvelle conception du monde », selon Marc Bormand.

Donatello, chef de file

L'éclosion de cette « première Renaissance », aussi connue comme le *Quattrocento* est donnée à voir à travers l'exposition de plus de 140 œuvres, qui pour certaines, comme la *Prédelle de Saint-Georges et le dragon* de Donatello, chef-d'œuvre absolu du genre, quittent l'Italie pour la première fois. Donatello est le fil directeur incontesté du parcours mais on croise aussi les illustres sculpteurs Ghiberti, Brunelleschi, Nino di Banco

ou Luca della Robbia qui mettent tous en avant l'être humain en tant qu'individu. Et quel meilleur moyen que la sculpture pour magnifier l'homme devenu centre du monde ? « Les statues monumentales fleurissent à cette époque. C'est l'art de l'Antiquité classique qui a le mieux survécu, donc le moteur de ce nouveau style », indique Marc Bormand. Les administrateurs de la ville voulaient faire de Florence une nouvelle République romaine, portée à la fois par la sagesse et la richesse de la création. L'écho de ces œuvres qui résonne encore aujourd'hui dans les murs du Louvre, prouve qu'ils y sont parvenus. ■

ANTHONY CERVEAUX



LA VIERGE ET L'ENFANT,
terre cuite émaillée
de Luca della Robbia.
The Metropolitan
Museum of Art,
New York.

© THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

Le Printemps de la Renaissance

LIEU Musée du Louvre
TÉLÉPHONE 01 40 20 53 17
DATE Jusqu'au 6 janvier 2013.

JAPON MODERNE

Soif d'art chez les samouraïs

Au XVIII^e siècle, la ville de Kanazawa comptait près de 100 000 habitants, ce qui en faisait l'une des cités les plus importantes du Japon. Ce haut lieu historique était, depuis le milieu du XVI^e siècle, la capitale du fief de Kaga, où régnait le puissant clan Maeda, une célèbre famille de samouraïs, dont la culture s'expose à la maison

du Japon à Paris. Outre les traditionnelles armures et les masques effrayants dont les samouraïs étaient coutumiers, l'exposition fait une grande place à l'épanouissement des arts. Talents et créations encouragées par les Maeda qui attirèrent les grands maîtres artisans d'Edo (actuel Tokyo). Des reconstitutions permettent de se familiariser avec

le théâtre nô ou la cérémonie du thé, très appréciés des guerriers. Et le tout démontre que les samouraïs de Kanazawa surent établir leur propre culture, distincte d'Edo. ■

A.C.

Kanazawa, aux sources d'une culture de samouraïs

LIEU Maison du Japon à Paris
TÉLÉPHONE 01 44 37 95 01
DATE Jusqu'au 14 décembre.



© ISHIKAWA-KEN HISTORY MUSEUM, JAPON

ARMURE de Murai Nagayori, XVI^e siècle.

Dans le prochain numéro



© ROGER VIOUET / CORDON PRESS

RÉNOVATION DE PARIS : LA MÉTAMORPHOSE

PARIS, ÉCRIVAIT Walter Benjamin, fut la « capitale du XIX^e siècle ». C'est dans cette ville, saisie dès les débuts du Second Empire par les chantiers du baron Haussmann, qu'émerge la notion de modernité urbaine. Autrement dit, repenser la ville, en conjugant esthétique, hygiène, circulation et sécurité. En vingt ans, Haussmann a rénové et embelli les principaux lieux névralgiques de la capitale : les places, les gares, en passant par les parcs et les avenues.

LES PARTHES, PRINCES DE L'ORIENT

AU III^e SIÈCLE AV. J.-C., un peuple nomade des steppes d'Asie s'empara du territoire séleucide avant de conquérir les grands centres urbains de la Mésopotamie. Petit à petit, les souverains parthes étendirent leur territoire de l'Euphrate à la Bactriane, de l'Inde et de l'Asie centrale jusqu'au golfe Persique et à l'océan Indien. Leur empire devint alors un carrefour de cultures entre l'Orient et l'Occident. Jouant un rôle décisif dans la création de la route de la soie, les Parthes défièrent également Rome et son armée lors de plusieurs batailles, avant d'être vaincus par Septime Sévère.



© SCALA, FIRENZE

Hatshepsout, la femme pharaon

Fille de Thoutmosis I^{er}, Hatshepsout dut épouser son frère et se contenter d'un rôle mineur. Devenue régente à la mort de son mari, elle s'autoproclama pharaon.

Le roi Midas, la légende dorée

Au VIII^e siècle av. J.-C., les Phrygiens, gouvernés par le roi Midas, habitaient un royaume puissant en Asie Mineure, à la croisée des empires d'Orient et d'Occident.

La jeunesse de Jules César

Né dans une famille patricienne, Jules César se distingua très jeune par un esprit cultivé et curieux. Ses premiers pas furent marqués par la guerre civile qui déchira Rome.

Les derniers feux des cathares

Au début du XIV^e siècle, après plus d'un siècle de répression, les derniers dirigeants hérétiques, appelés à tort « cathares », mouraient sur le bûcher.

GRANDES IDÉES DE LA SCIENCE

LES DÉCOUVERTES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE



❖ EINSTEIN, NEWTON,
MARIE CURIE, HEISENBERG, MAX PLANCK...

Plongez dans la vie et l'époque des scientifiques de génies.

❖ COMPRENEZ ENFIN LES THÉORIES
QUI ONT CHANGÉ LE DESTIN DE L'HUMANITÉ.

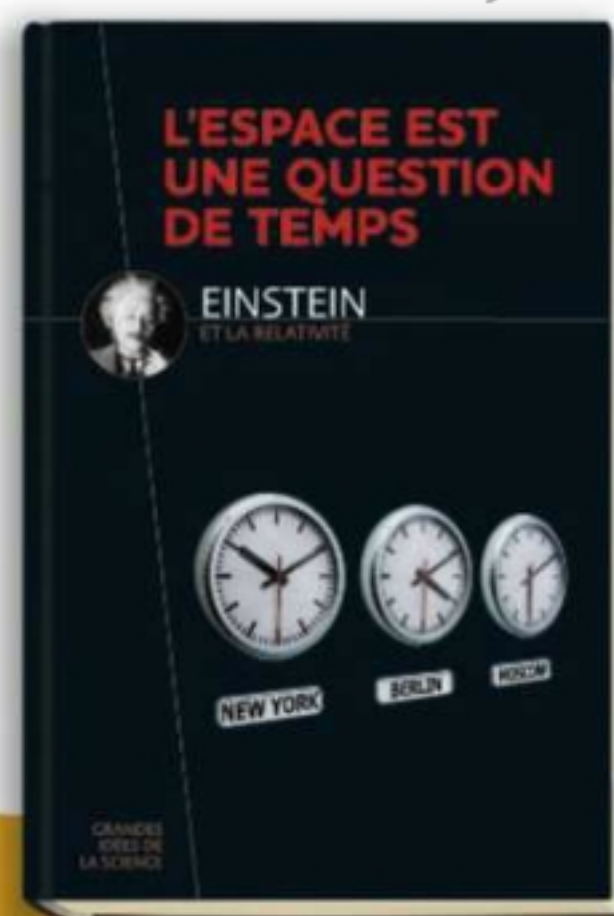
La gravitation, la relativité, la théorie quantique...

❖ UNE COLLECTION RIGOUREUSE,
ACCESSIBLE ET VIVANTE.

Une nouvelle façon de parler de la science !

RECEVEZ
CHEZ VOUS
LE N°1

POUR
SEULEMENT **3€₉₉**



**CHAQUE SEMAINE
UN NOUVEAU LIVRE**
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX !

PLUS D'INFORMATION ET ABONNEMENT SUR :
www.grandes-idees-science.fr

Jeep® avec



Jeep.fr

L'AVENTURE AU QUOTIDIEN.



Leo Burnett

JEEP® WRANGLER PLATINUM EDITION : LA LIBERTÉ EST SANS LIMITE.

Existe en 3 ou 5 portes - Moteur 2,8 l CRD de 200 ch⁽¹⁾ avec Système Stop & Start™ (versions BVM diesel) - Système multimédia à écran tactile avec navigation GPS - Sellerie en cuir partiel - Radars de recul - Jantes alliage 18" à 7 branches - Série limitée à 199 exemplaires. Refusez les conventions et découvrez l'esprit de la liberté chez votre distributeur Jeep®.

GAMME JEEP® WRANGLER À PARTIR DE 29 990 €⁽²⁾.

Modèle présenté Jeep® Wrangler Sahara Platinum Edition 2,8 l CRD BVM6 avec option coloris spécial : 38 050 € TTC clés en main selon tarif du 01/10/2013. (1) Consommations mixtes gamme Wrangler (l/100 km) : 7,1 à 11,7. Émissions de CO₂ (g/km) : 187 à 273. (2) Prix clés en main conseillé du Wrangler Sport 2,8l CRD selon tarif du 01/10/2013. I am Jeep® : « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam Jeep 00 800 0 426 5337
00 800 0 IAM JEEP



Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

Jeep®